

11 060

ADÉLAÏDE SARGENTON-GALICHON

Sinaï Ma'an Pétra

SUR LES TRACES D'ISRAËL

ET

CHEZ LES NABATÉENS

AVEC

UNE LETTRE-PRÉFACE

DU

MARQUIS DE VOGÜÉ

DE

L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS

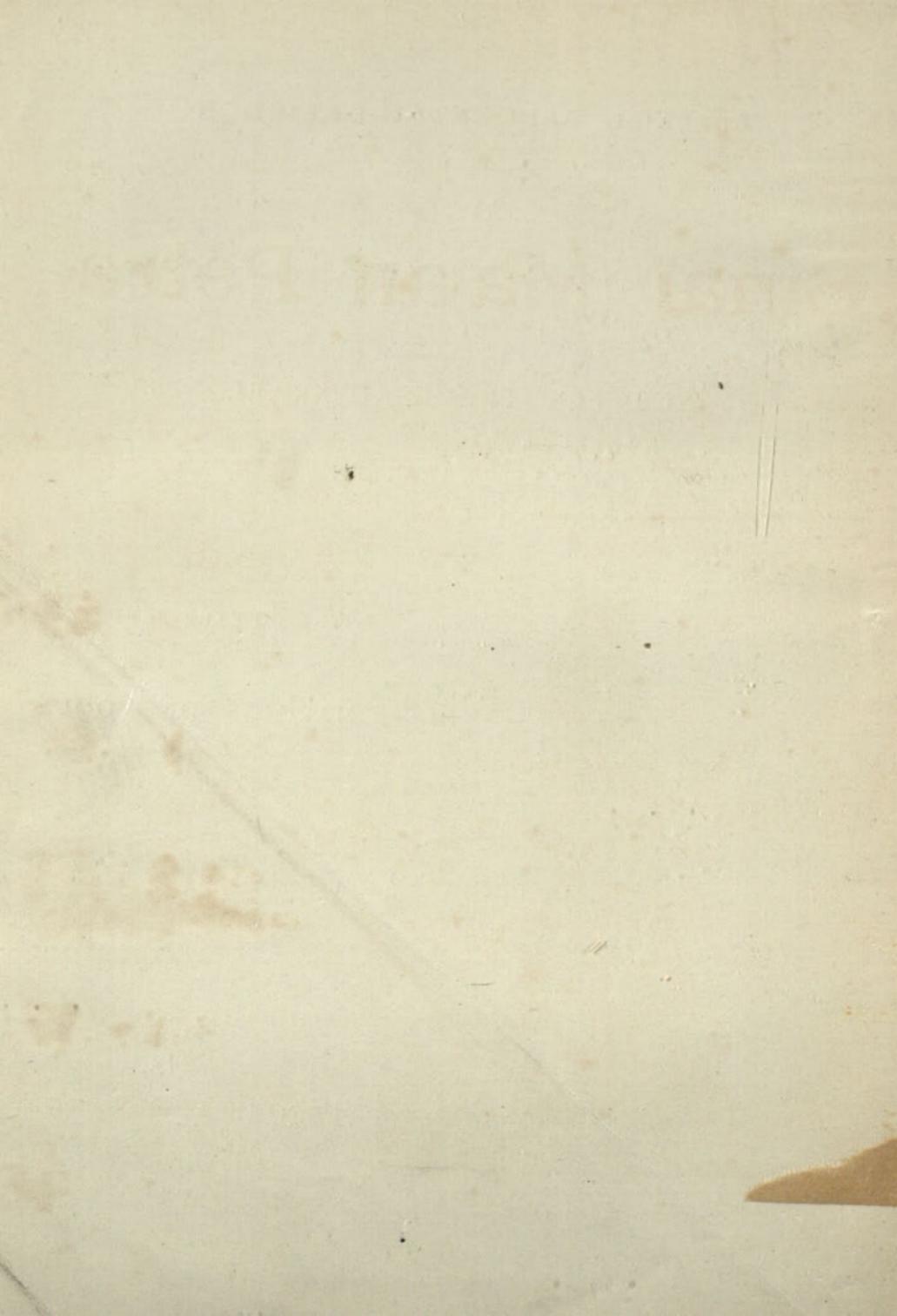
LECOFFRE, ÉDITEUR

90, RUE BONAPARTE, 90

1904



OBÉLISQUES DE PÉTRA



92115

SINAI

MA'ÂN PÉTRA

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

ADÉLAÏDE SARGENTON-GALICHON

Sinaï Ma'ân Pétra

SUR LES TRACES D'ISRAËL

ET

CHEZ LES NABATÉENS

AVEC

UNE LETTRE-PRÉFACE

DU

MARQUIS DE VOGÜÉ

DE

L'ACADÉMIE FRANÇAISE



OBÉLISQUES DE PÉTRA



PARIS

LECOFFRE, ÉDITEUR

90, RUE BONAPARTE, 90

1904

*lit. p. de
Yarael.*

CBGIÓŠ, ul. Twarda 51/55

tel. 22 69-78-773



Wa5167336



11060

NH-67340 N-4715452/TMK

A MON AMIE

MADAME AMÉDÉE LEFÈVRE-PONTALIS

4 Novembre 1903

LETTRE-PRÉFACE

A MADAME SARGENTON-GALICHON

MADAME,

Il y a juste cinquante ans, à quelques semaines près, je traversais le désert qui vous est familier et qui sépare l'Égypte de la Syrie : j'étais à la dernière étape de mon premier voyage, de celui qui m'a révélé l'Orient, et qui devait décider de la direction intellectuelle de ma vie.

J'étais jeune, avide de voir et de savoir, séduit comme vous par la magie du paysage oriental, attiré comme vous par la fascination des problèmes

de tout ordre que soulèvent l'histoire, les arts, les religions de l'Orient.

Je foulais avec respect et émotion cette terre de l'Isthme, encore vierge du travail européen, et qui semblait garder la trace des grandes foules qui l'avaient sillonnée, des grands hommes qui y avaient imprimé leurs pas : armées envahissantes, migrations populaires, conquérants d'empires et conquérants d'âmes : Sésostris, Alexandre et Bonaparte, les soldats de la Croix et ceux du Croissant, la chamelle blanche d'Omar et l'âne chétif qui portait le futur Sauveur du monde.

J'allais vers Jérusalem, pressé par l'échéance prochaine des jours saints, et, pendant les longues journées de chevauchée silencieuse, je me plaisais à repasser dans ma pensée les multiples incidents, les satisfactions intimes du voyage qui prenait fin.

Un regret se mêlait à ces satisfactions : j'avais parcouru tout l'Orient classique, visité les points essentiels, Athènes et Constantinople, Damas et Palmyre, Le Caire et Ipsamboul, je retournais à Jérusalem où j'espérais compléter l'étude de la Ville sainte; mais il manquait une vision à celles

dont je devais emporter le souvenir. Je n'avais vu ni le Sinaï ni Pétra.

Cette omission pesait sur ma conscience de voyageur, et tout en traversant, au pas cadencé de mon chameau, la plaine salée de l'Isthme, ou la steppe verdoyante qui aboutit à Gaza, j'interrogeais curieusement l'horizon, je cherchais à deviner, derrière la ligne de collines bleuâtres qui me fermait la vue du sud, les sublimes horreurs de la montagne sainte, le merveilleux aspect des rochers sculptés de Pétra.

Dix ans plus tard, je suis retourné en Palestine; mais cette fois encore, retenu par l'étude des monuments si intéressants que le désert de Syrie m'avait révélés, je renonçais à dépasser la mer Morte. Aujourd'hui, les années sont venues, le temps des voyages lointains est passé, et tout espoir s'est évanoui de remplir les lacunes de mes premières explorations. C'est dans le récit des voyageurs qui m'ont suivi, dans les livres qu'ils publient, que je dois chercher les impressions que je n'ai pu recueillir sur place : c'est aux documents rapportés par eux que je dois demander les éléments des études consacrées au Sinaï et à Pétra.

C'est vous dire, Madame, avec quelle curiosité mêlée d'envie j'ai ouvert le charmant petit volume que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, et que j'ai pu lire avant qu'il fût donné au public. L'esprit encore hanté du souvenir des difficultés que présentait, de mon temps, le voyage de Pétra, des dangers même auxquels il exposait l'explorateur, je ne pouvais croire à la réalité de votre œuvre ; je me refusais à attribuer à une femme tant de témérité courageuse ; je croyais à une fiction littéraire, à une réédition féminine du célèbre tour de force d'Alexandre Dumas.

J'ai été rassuré et édifié dès les premières pages ; ce sentiment vis de la nature, cette justesse de ton dans la peinture des plus grandioses comme des plus humbles scènes, cet accent de sincérité dans l'émotion et l'enthousiasme, tout cet ensemble de qualités démontre, mieux encore que le témoignage irrécusable des photographies, que ces pages ont été écrites sous l'impression même des objets, en face des tableaux changeants de la vie du désert, au seuil de la tente, dans le recueillement de la nuit étoilée, dans le silence que troublent seuls le gloussement du

chameau qui rumine, le glapissement du chacal qui rôde dans l'ombre. J'étais bien en présence de l'œuvre d'une femme, d'une femme d'esprit et de talent, chrétienne et artiste; d'une femme de cœur aussi, car, quelle que soit la sécurité relative introduite dans ces régions inhospitalières par l'occupation turque, tout danger ne peut avoir disparu; vous me permettrez bien de le croire, Madame, et de m'incliner avec une respectueuse admiration devant la fermeté d'âme et la vigueur de santé que suppose votre voyage.

Me sera-t-il aussi permis de rendre hommage à votre érudition? J'écris le mot avec hésitation: je sais que vous le repoussez avec modestie; le titre de grand'mère, fièrement revendiqué au début de votre récit, répond mieux que celui de savante à la haute conception que vous avez du devoir féminin. Je le sais; mais la langue française ne me fournit pas d'autre mot pour exprimer la parfaite connaissance que vous semblez avoir de tous les travaux dont ont été l'objet la géographie, l'histoire, l'archéologie, l'épigraphie des régions que vous avez parcourues. Dans des résumés sobres, justes, sans

pédanterie, vous avez condensé les résultats de ces travaux, vous les avez mis à la portée de tous.

Vous avez, entre autres, retracé la singulière histoire de ce petit peuple nabatéen, dont la courte existence, si brillante et si éphémère, offre un des plus instructifs exemples de l'instabilité des destinées orientales. Vous avez montré ces conducteurs de caravanes, guerriers et artistes, surgissant tout d'un coup du chaos des compétitions des dernières dynasties syriennes, s'enrichissant par le commerce, s'étendant par les armes, fondant une dynastie et une société, aux cultes bizarres, aux mœurs faciles, éprise de grandeur monumentale, créant une capitale, merveille de fantaisie et de goût, s'effondrant au milieu de son œuvre inachevée et disparaissant si complètement qu'il a fallu des siècles pour retrouver son nom sur la pierre, pour retrouver sa main dans les innombrables inscriptions dont elle a couvert les rochers du Sinaï.

A ce tableau, aux contours fidèlement tracés, me permettez-vous une légère retouche? en énumérant les travaux des érudits qui ont percé le mystère de cette histoire, vous ne faites pas une place

assez large à Beer, le jeune savant trop tôt enlevé aux études orientales ; c'est lui, et lui seul, qui en 1840, par l'ingénieux effort de son intelligence, et sans le secours de textes historiques ou bilingues, a déchiffré les inscriptions du Sinaï et fixé les caractères de l'écriture nabatéenne. Palmer, que vous mettez en première ligne, venu vingt-cinq ans après Beer, n'a guère contribué au déchiffrement des textes ; son mérite est autre : vous savez qu'il a été tué par les Arabes pendant son exploration du Sinaï ; la science l'honore comme un de ses martyrs.

Je ne puis d'ailleurs que souscrire des deux mains à l'éloge que vous faites des travaux de vos compagnons et de vos guides, les savants professeurs de l'École biblique de Jérusalem ; ils ont fondé une école, dans tous les sens du mot : non seulement dans le sens matériel, c'est-à-dire une maison où l'on enseigne et où l'on apprend de fort bonnes choses, mais dans le sens spirituel, à savoir une méthode et une discipline, admirablement appropriées aux besoins du moment, destinées à rajeunir les études bibliques, à opérer, dans les esprits avides de vérité

et de sincérité, la conciliation si nécessaire de la foi chrétienne et de la science historique.

Je devine aisément ce que la direction de pareils maîtres a dû ajouter d'intérêt et de charme à votre voyage. La Bible commentée par eux sur le théâtre même des événements bibliques ; les textes éclairés par les monuments, devant ces monuments eux-mêmes ; les discussions savantes rompant la monotonie du chemin, occupant les loisirs du campement : quel séduisant programme ! Votre livre porte la trace de cet heureux commerce des esprits et des âmes. Il rendra à vos guides éminents, à tous les auteurs que vous citez et que le grand public connaît peu, le service de divulguer leurs œuvres, d'attirer vers la science qu'ils cultivent les lecteurs entraînés par l'intérêt du récit et le charme des descriptions.

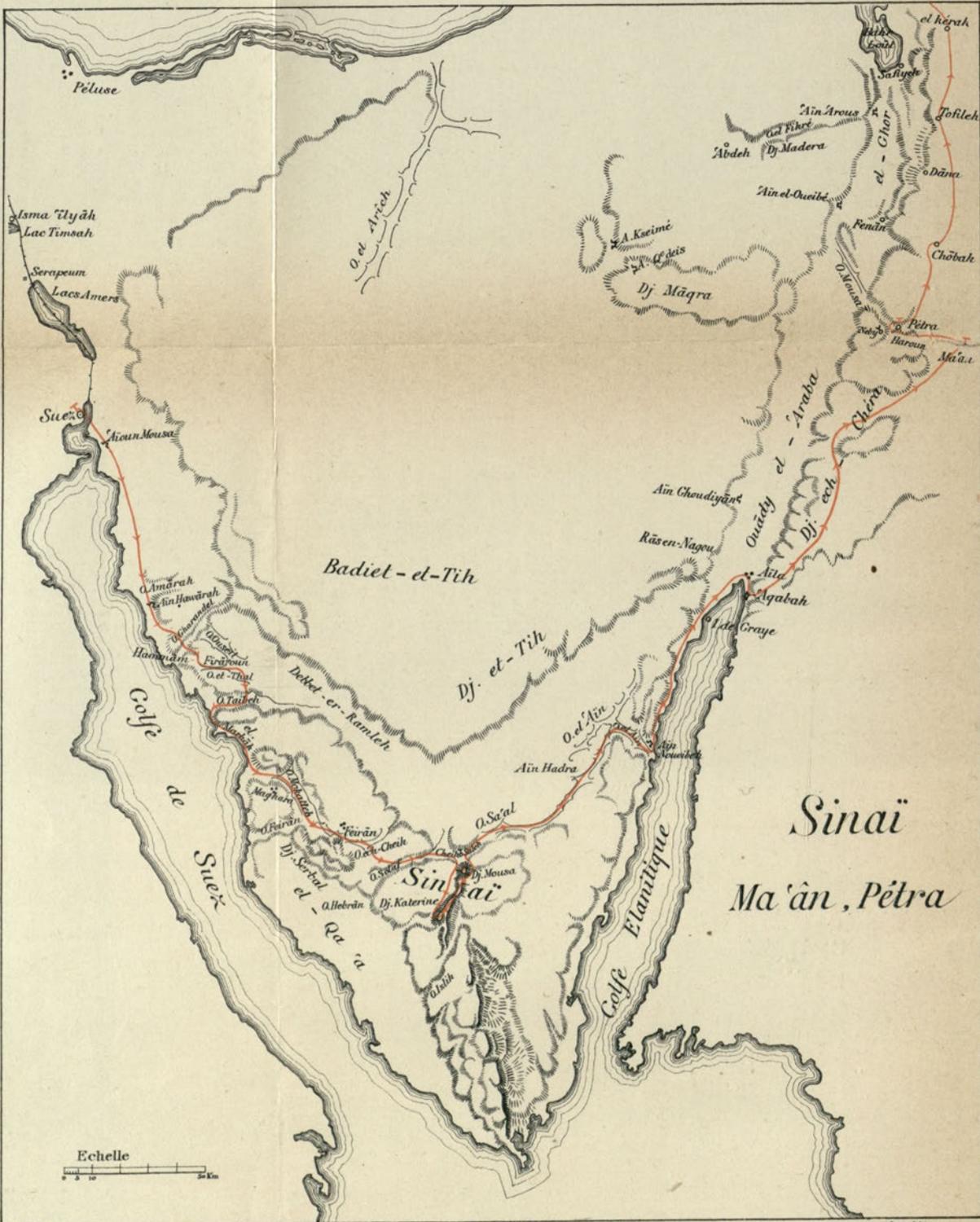
A moi, Madame, votre livre a rendu le service de me faire oublier, pour un instant, la fatale marche des années : il m'a ramené aux jours heureux des libres chevauchées dans le désert, des nuits sous la tente, des découvertes heureuses, et aussi des jeunes rêves évanouis.

Je vous en remercie, Madame, et en souhaitant à votre livre tout le succès qu'il mérite, je joins à l'expression de ma reconnaissance l'hommage de mon profond respect.

VOGÜÉ.

DE SUEZ AU SINAI

133



Echelle
 0 5 10 25 km



AYOUN MOUSA (FONTAINES DE MOÏSE)

Le Seigneur dit à Moïse : Parle aux enfants d'Israël et qu'ils marchent. Toi, lève ta verge, étends la main sur la mer, et fends-la ; et les enfants d'Israël entreront au milieu de la mer à sec [*Exode*, xiv, 15-16-17].

10 février 1902.

Parcourir la péninsule Sinaïtique, la traverser du golfe de Suez au golfe d'Aqabah, dresser ma tente là où Moïse éleva la tente sacrée, — le tabernacle de Dieu, — gravir la montagne de Iahvé à la suite de Sylvie d'Aquitaine, était depuis longtemps mon rêve : une grand'mère n'a plus à apprendre combien, dans la vie, peu de rêves deviennent réalité ; aussi me faut-il monter sur la cha-

Voyage au Sinaï.

1

lit.

melle d'Aïd, cheik des 'Aoulad Saïd, pour me convaincre que mon désir n'est plus une chimère...

Le désert m'attire avec son charme infini ; j'aspire à son religieux silence.

Nous n'avons point quitté Suez, où s'étaient donné rendez-vous les participants à la caravane de l'École Biblique, sans de nombreuses difficultés.

Les voyageurs qui s'acheminent vers le Sinaï doivent, pour entrer au monastère, être munis d'une lettre de recommandation du patriarche grec orthodoxe.

Le directeur de notre petite troupe, le P. Antonin Jausen, a dû négocier longuement avec son procureur général venu tout exprès du Caire.

Le contrat se signe après maintes discussions : pour douze personnes, leurs bagages et objets de campement, on nous impose trente-cinq chameaux et force « bakchiches ¹ ». Nos pauvres chameliers n'en profiteront guère.

Les Arabes de ces parages sont asservis et entièrement domestiqués par le couvent qui leur donne du pain aux époques de disette ; parmi les trois tribus Touâra fournissant nos conducteurs, les Djebelieh, les Aleïqât et

1. *Bakchiche* signifie pourboire, cadeau : « Donne-moi un bakchiche, dit l'Oriental à l'étranger, puisque tu es riche et que tu voyages en grand seigneur », c'est-à-dire sur une monture.

les 'Aoulad Saïd, ces derniers seuls montrent encore un peu d'indépendance et de dignité.

.....

Nous disons adieu à la terre d'Afrique à Port-Teoufik¹, et sur un élégant vapeur, mis gracieusement à ma disposition par la Compagnie du Canal, nous traversons la mer Rouge.

Je me demande, tandis que nous glissons doucement sur l'eau bleue de la baie de Suez, si nous nous trouvons à l'endroit où les Israélites fuirent devant le Pharaon et l'élite de son armée.

Les savants discutent activement cette question et devront se contenter d'hypothèses, tant que ne sera pas découvert le point précis de Pi-Hahiroth [*Nombres*, xxxiii, 8].

Certains mettent ici le célèbre passage; d'autres placent le fait biblique entre les lacs amers plus proches d'Ismaïlia et la partie du golfe sur laquelle nous voguons, excluant ainsi l'extrême sud et l'extrême nord. Un égyptologue distingué, M. Édouard Naville, se déclare pour le lac Timsah, donnée très vraisemblable, étant prouvé qu'au temps de l'Exode la mer Rouge remontait jusqu'auprès d'Ismaïlia où il est situé².

1. Port de Suez.

2. P. Lagrange, *Revue biblique*, 1900, p. 74 et ss.

Mais laissons là ces identifications. Notre traversée, plus facile que celle d'Israël, ne dure pas même une heure et sur l'autre rive les chameaux nous attendent.

Paisibles et résignés, ils s'agenouillent, et nous essayons ces nouvelles montures dont on médit souvent avec exagération. Je m'y habitue facilement; en vérité, le balancement n'est point pénible, et la régularité du mouvement, la sûreté du pas de ces pauvres animaux permettent, hissée sur leur unique bosse, de lire, de prendre des notes et de songer, sans risquer, par un caprice imprévu, d'être jetée dans la poussière ou brisée sur quelque rocher.

Au milieu des sables, nous gagnons l'oasis de *Fontaines de Moïse* aperçue de fort loin en une grosse tache noirâtre.

'Ayoun Mousa est un lieu de plaisance pour les habitants de Suez, heureux de trouver, à l'entrée de l'âpre désert, l'ombrage de quelques grêles pins maritimes, enlacés dans un petit bois de palmiers.

Une tradition, fort contestable, voudrait placer ici le cantique triomphal de Moïse et des Israélites après le passage de la mer Rouge; nous ne nous y arrêterons pas.

Nos tentes sont dressées, et chacun prend possession du home qui sera sien pendant plus de six semaines.

Nous le laisserons certainement à regret au terme du voyage pour reprendre nos banales habitudes : la muraille de toile souvent gonflée par le vent du soir que rien n'arrête au désert, le lit de camp, douillet après une journée de grand air et d'émotions d'esprit, tout, dans ce genre de vie, est pour moi plein de saveur. L'esclave de la vie routinière et étroite, de ces petites aises modernes qui nous paraissent actuellement une foule d'inutilités, ne saurait comprendre les vives jouissances de notre existence de nomades.

Ce premier campement, entouré de verdure, est une séduisante entrée en matière. C'est déjà le désert, moins son austérité!

Alors s'inaugure la série des spectacles merveilleux auxquels nous serons conviés chaque jour avant l'heure du crépuscule... L'horizon flamboie... la mer passe du bleu clair au noir bleu, du rose au mauve, et tout s'éteint!

Bientôt un croissant lumineux s'accroche là-haut comme une lampe d'or. A leur tour brillent les étoiles.

Sous cette voûte constellée nous soupçons joyeusement, escomptant les satisfactions exquises que nous promet ce voyage exceptionnel.



Moïse fit partir Israël de la mer Rouge. Ils prirent la direction du désert de Schur, et, après trois journées de marche dans le désert, ils ne trouvèrent point d'eau [*Exode*, xv, 22-23].

11 février.

Sous l'une des tentes, au matin, le Saint Sacrifice est célébré. Ainsi commencera chacune de nos journées.

Au milieu de ce silence infini, Dieu semble plus présent encore que dans nos magnifiques cathédrales. Il a choisi le grand désert pour « *manifestes ses ordonnances à Israël* » [Ps. cXLVII, 19], et nous suivons le chemin de son peuple.

Le campement se lève aux cris assourdissants de nos bédouins; il s'agit de la définitive distribution des charges que leurs animaux devront porter jusqu'au Sinâï; et ils se querellent, tempêtent et gesticulent, trouvant toujours le poids excessif. Sans de véritables hurlements, un Arabe ne saurait s'expliquer; nullement en colère, il paraît quand même au paroxysme de la fureur.

Il aime son chameau; c'est là toute sa richesse; sobre pour lui-même, il n'accepte pas que sa grande bête pâtisse; afin de lui procurer l'herbe préférée, il s'impose mille détours et escalade parfois des roches abruptes.

La caravane s'ébranle et s'enfonce dans le désert de Schur ou d'Étham [*Nombres*, xxxiii, 8]. La mer, encadrée par les montagnes d'Égypte, jette une note gaie sur le tableau morne et sévère où nous nous mouvons; son ruban bleu foncé s'étale à notre droite; la chaîne de l'Attaka se profile autour du golfe et on devine encore Suez dans les lointains.

Nous oublierons longtemps les villes bâties de main d'hommes; seuls les poteaux du fil télégraphique rejoignant Thor, point où s'arrêtent quelques bateaux, dépoétiseront notre route durant plusieurs heures.

Vers l'Orient se dresse à l'horizon la chaîne d'Er-Râhâh, suite de celle du Tih; son aspect d'infranchissable barrière anime notre courage et excite notre curiosité; attirés par ce qu'elle nous dissimule, nous l'atteindrons, nous irons au delà, loin, loin, très loin.

Au-dessus de cette muraille naturelle s'élève comme une forteresse le djébel Bichr¹, où le célèbre explora-

1. *Djébel* signifie montagne.

teur Palmer périt d'une façon tragique en 1882. Il avait eu l'imprudence, lors de la révolte d'Arabi pacha, de vouloir amener les tribus Touâra aux vues politiques du gouvernement anglais. Toute tentative semblant toucher à l'indépendance des bédouins et cherchant à les associer à une entreprise dirigée contre les pays de l'Islam ne pouvait que mal finir. Le malheureux docteur Palmer, cerné et acculé vers un précipice, aima mieux se jeter dans l'abîme que de tomber vivant entre les mains de ses ennemis.

Nos chameliers, toujours prêts à nous raconter la chronique du désert, se gardent bien de nous rappeler ce crime.

A travers la plaine de sable pailleté de mica, comme saupoudré d'or et d'argent, nous cheminons au pas de nos grandes bêtes pacifiques; de temps à autre, elles avancent leurs longs cous et broutent avec friandise les petites touffes de chi'ah ou d'aghram qui commencent à se montrer çà et là. Désormais, sur les voies désolées, nous foulerons beaucoup de ces plantes sèches.

La première impression du désert ne nous est point décevante; il prend possession de notre être sans que nous songions à nous en défendre; son immensité, loin de nous troubler, exerce sur nous une véritable séduction; déjà un réconfort intellectuel, un apaisement subit

s'empare de nous; devant un bien-être moral inconnu, la fatigue physique disparaît : nos pensées se trouvent élargies et comme divinisées.

Si Iahvé s'est manifesté ici le Dieu de crainte, Il y devient aussi, pour l'âme croyante, le Dieu de paix; elle le trouve et le sent au milieu de cette nature toute de lumière et d'infini. On comprend alors la passion des anachorètes pour les solitudes sublimes qui tiennent en réserve de tels bienfaits; comment, après les avoir goûtés, auraient-ils pu respirer de nouveau l'air des cités humaines?

A midi, halte dans la plaine brûlante. Aucune ombre, aucun abri. Par surcroît, le sirocco se lève, soulevant une fine poussière; notre repas en est assaisonné : sable dans les yeux, sable dans les mets, sable dans les gobelots d'étain!... Nous nous pressons de fuir; mais, sans trêve, ce terrible vent nous poursuit.

Les chameaux de charge nous ont dépassés, c'est l'usage, et emportent en avant bagages et tentes; le camp sera monté lors de notre arrivée au terme de l'étape.

Nous devons passer la nuit au ouâdy Sidr¹; il est peu profond, tout au plus remarque-t-on la mince dépression

1. *Ouâdy* signifie vallée.

de terrain creusée par les pluies, si rares dans cette partie de la péninsule. C'est le seul endroit, disent nos bédouins, où nous puissions nous arrêter ce soir ; ils y trouveront la maigre nourriture des chameaux et quelques brindilles pour allumer leurs feux.

Les pauvres gens dorment en plein air sous de misérables vêtements ; et dans ces espaces découverts, où le froid est souvent vif, le feu est leur unique ressource ; il sert aussi à écarter les attaques nocturnes des hyènes et des léopards. Dès que la flamme brille, tous s'installent en cercle à l'entour et commencent d'interminables conversations sur les affaires du désert.

Le soleil se couche en une fantaisiste orgie de couleurs, crues d'abord, bientôt nuancées et délicates ; elles donnent à l'Occident l'aspect d'un immense arc-en-ciel qui ramène mes pensées vers l'alliance immortelle de Dieu avec l'humanité.

Puis la nature s'endort dans le complet silence ! Quoique nos tentes, secouées et malmenées, s'agitent avec des claquements de voiliers en pleine mer, nous sentons la paix augmenter en nous et autour de nous ; et je m'endors, bercée par elle, bien plus encore que par les brises du désert devenues une complainte triste et douce.



12 février.

Au jour, le vent s'est calmé. Nous reprenons notre route lente, chaude et monotone.

La plaine est jonchée de petites pierres noires, jetées en semis sur les sables toujours étincelants de mica.

A l'allure régulière des chameaux, nous marchons dans une suite de sentes parallèles; ce sont les grands chemins tracés par les rares caravanes qui se rendent de Suez à la montagne de Dieu : tout est net dans la lumière blanche. Nous apercevons encore la ligne indigo formée par la mer; mais bientôt il nous faut la quitter; à l'horizon s'avance, barrant le chemin, le promontoire du djébel Hamman Fir'aoun; il nous force à remonter à l'est par une série de ouâdys plats et secs.

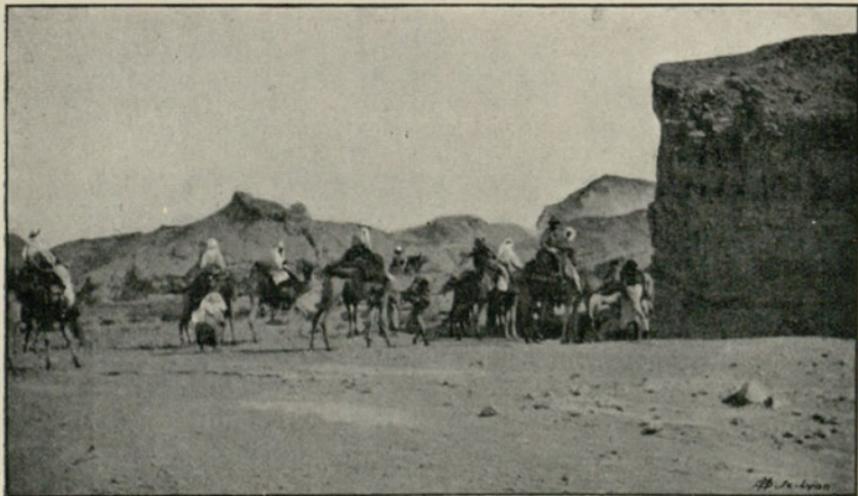
Dans des barils et des outres portés par nos bêtes, l'eau du canal d'eau douce nous suit. 'Aïd ne nous promet point une source potable avant demain. Pourtant les Arabes ne sont guère difficiles et se désaltèrent souvent à des mares dans lesquelles ne voudrait s'abreuver aucun animal d'Europe.

Quel devait être le découragement du peuple hébreu et quel acte de foi lui fut demandé par le Seigneur ! Quitter la terre plantureuse d'Égypte, avec ses champs toujours verts, pour se traîner péniblement à travers les sables brûlants, sans rencontrer l'ombre d'un arbre pour se reposer, ni la goutte d'eau pour étancher sa soif : n'était-ce pas au-dessus des forces humaines, et il nous semble entendre cette multitude exténuée et mourante crier à Moïse : « *Que boirons-nous ?* » [Exode, xv, 25].

Vers le soir, nous approchons d'une région moins uniforme et le campement se dresse à Hadjâr-er-Rékab, au pied d'une colline formée de pierres, de sable et de gravier, aux teintes dégradées du brun au gris. On se sent un peu chez soi contre cet abri naturel dont nous gravissons, avant le souper, la pente adoucie. C'est un sentiment d'ivresse de contempler de là-haut les plaines déjà parcourues et de regarder, là-bas, les premiers sommets qui nous attendent.

.....

La nuit reste lumineuse ; il faut prudemment songer aux fatigues du lendemain pour se résigner à clore sa tente. Les étoiles se jouent dans les cieux en une brillante caravane, et le petit croissant doré, qui nous saluait avant-hier aux sources de Moïse, illumine somptueusement la grande solitude.



UNE HALTE AU OUADY AMARAH
PRÈS DE LA SOURCE AMÈRE DE MARA

Ils arrivèrent à Mara, mais ne purent pas boire l'eau de Mara, parce qu'elle était amère. C'est pourquoi ce lieu fut appelé Mara¹. Le peuple murmura contre Moïse en disant : « Que boirons-nous ? » Moïse cria au Seigneur; et le Seigneur lui indiqua un bois qu'il jeta dans l'eau. Et l'eau devint douce [Exode, xv, 23-25].

13 février.

Le désert sinaïtique n'est pas l'interminable surface unie et monotone que nous représentait jadis notre imagination d'enfant. S'il a ses plaines à perte de vue, aux

1. Mara signifie amertume.

miroitants mirages, ailleurs on y rencontre des régions alpestres aux vallées resserrées, aux sites grandioses ; il a des gorges étroites, de fantastiques défilés où nous commençons à nous perdre.

Une série de surprises et d'enchantements rompent l'uniformité de notre route ; au plateau sablonneux succèdent des collines qui bornent la vue à courte distance. Après avoir traversé le ouâdy Amârah, nous faisons, dans la matinée, une première halte à Aïn Haouârah, seule source vraiment amère de la péninsule, disent nos bédouins. Nous avons parcouru plus de soixante kilomètres depuis Ayoun Mousa, notre premier campement, sans apercevoir la moindre flaque d'eau ; aussi les pauvres hères s'agitent-ils, en nous désignant, avec ravissement, un grand trou rempli de liquide saumâtre. Ma chamelle assoiffée daigne y goûter, quoiqu'il soit impossible de le considérer comme de l'eau potable.

Toutes les stations des Israélites ne peuvent être sûrement fixées ; mais le pays qu'ils ont traversé n'a rien perdu de son caractère. L'authenticité ne saurait en être contestée ; et certaines données, très appréciables, permettent de les suivre et de placer ici *Mara*, la source amère adoucie par Moïse, en faveur du peuple de Dieu.

Pauvres passants, nous saluons ce souvenir, en attendant une occasion propice de nous désaltérer.

Elle s'offre deux heures plus loin au ouâdy Gharandel, large vallée ceinte de collines crayeuses de vingt à vingt-cinq mètres d'élévation. Un ruisseau limpide, bordé de beaux tamaris, y court sur un fond moussu.

Sainte Sylvie nomme ce lieu *Arandara*¹, et la tradition chrétienne l'identifie généralement à *Elim*. Où donc trouver les soixante-dix palmiers mentionnés par l'*Exode* et les *Nombres*?² Seules, quelques touffes de leurs rejetons offrent une ombre bienfaisante. Pour comprendre le prix d'une source claire et saine, pour apprécier la valeur d'un arbre, fût-il maigre et rabougri, il faut traverser le brûlant désert, s'être senti la tête en feu, le gosier desséché!

Quelle sensation reposante j'éprouve à humecter mes lèvres sans risquer un accès de fièvre! Combien il est délassant de s'étendre au milieu de cette jeune verdure: bénie soit la petite oasis de Gharandel, elle m'a semblé un lieu de délices!

Sur un tapis multicolore, posé au bord du fleuve, dont Pline désigne l'embouchure « Sinus Gharandra », brillent nos assiettes et nos gobelets d'étain poli; la salle

1. Gamurrini, p. 139.

2. *Exode*, xv, 27. *Nombres*, xxxiii, 9.

du festin est séduisante, l'atmosphère toute d'aromates. Un officier anglais, fort select, accepte notre invitation et partage le ham et le cornd-beef quotidiens. Chargé de surveiller les contrebandiers, il se rend aux mines de turquoises de Maghâra, et nous quitte bientôt, monté, ainsi que sa nombreuse suite, sur de superbes chameaux dignes des éléphants des rois d'Épire.

Nous emplissons les outres devenues vides et disons adieu au coin de terre hospitalier qui a renouvelé nos forces. Un tas de gros cailloux, devant lequel les Arabes vocifèrent, arrête peu après la caravane. De tels amoncellements de pierres se trouvent assez souvent sur les routes musulmanes; chacun en jette au passage. Cette coutume, vieille comme le monde, a formé une partie des tombeaux anciens.

Il s'agit ici de l'histoire tragique de la fidèle jument d'Abou Zenneh qui succomba sous les coups d'éperons et les mauvais traitements de son maître. En punition de ce forfait, lui-même tomba foudroyé. 'Aïd ajoute que, si quelques coups de feu ne conjurent pas le sort, il arrivera malheur à nos chameaux. Les revolvers sont déchargés; et, Abou Zenneh châtié de nouveau, les cris de rage se changent en acclamations joyeuses. Braves enfants du désert, marchez maintenant rassurés, sans craindre les maléfices!

Pendant l'étape de l'après-midi, nous rencontrons le ouâdy Salmi; le rocher isolé Matrah-em-Ma'abouk; et au ouâdy Ouseit, ressemblant au Gharandel, quoique plus encaissé entre de hautes collines couleur ocre, nos regards se rafraîchissent sur quelques chétifs palmiers.

Vers cinq heures les cheiks s'arrêtent au ouâdy eth-Thâl et affirment que nous y serons « dans une maison ». En effet, les tentes sont appuyées à une colline calcaire assez élevée.

Pour jouir de la féerie du ciel, mes compagnons, toujours disposés aux obligeances, m'aident à en atteindre le sommet. Les nuances fines commencent à se dessiner; nul pinceau ne saurait reproduire ces tons légers, ce coloris infiniment délicat : comment le soleil, malgré toute sa magie, peut-il, avec des montagnes dénudées, formées de sable et de cailloux, offrir une telle fête à nos yeux?

C'est l'heure de la divine lumière! Mon cœur bat très fort et toute mon âme tremble d'amour pour cette nature si grande, si calme, si belle. Je vois en elle le Créateur et ne me sens plus qu'une capacité de louange!



14 février.

A l'aube, au milieu de la gaîté matinale, tout se replie ; on repart.

Jour par jour augmente notre admiration pour le pays des merveilles que nous parcourons.

Le djébel Hamman Fir'aoun a cessé de borner l'horizon ; nous l'avons tourné, et, après avoir croisé le ouâdy Homr, la descente commence par des chemins tortueux entourés de hautes montagnes à l'attitude fière.

La vallée, de plus en plus profonde, s'élargit bientôt. C'est le ouâdy Tayebéh. Il mérite son nom « vallée agréable ». Un ruisseau, ombreux de roseaux, y répand la fraîcheur et la vie ; des mousses, des graminées lui font une gracieuse bordure, et de beaux palmiers, enchevêtrés dans une petite forêt de tamaris, forment entre deux falaises escarpées une oasis enchanteresse de paix débordante. Des traces nombreuses de panthères et de

gazelles prouvent combien les fauves du désert aiment s'abreuver à ses sources.

Tout à coup le défilé tourne brusquement, une large coupure s'ouvre soudain, et, par une véritable « porte d'or », nous retrouvons la mer toujours bleue, souriante dans sa sérénité et ses ondulations lumineuses !

Le pas de ma chamelle ne me paraît plus assez lent, je voudrais goûter doucement ce site incomparable et en garder dans les yeux les moindres détails. Ce n'est point encore l'heure de la halte méridienne ; mais nous votons à l'unanimité pour qu'elle soit devancée. Serait-il possible de passer ici, sans y rêver un peu ?

Jusqu'à l'heure du Moghreb¹ nous suivrons la mer, calme et gai miroir où se réfléchissent de hautes montagnes aux roches tourmentées, fauves et blanches. Nous devons doubler le Râs Abou Zenimeh, pointe remarquable de la côte. M. de Lesseps pense qu'au temps des Pharaons, quand les mines de la presqu'île étaient en pleine exploitation, ce lieu eut une grande importance pour les communications avec l'Égypte.

A droite, baigné par les flots, un petit édicule en l'honneur d'Abou Zenimeh dresse sa coupole en ruines. Les Arabes ne savent rien du célèbre personnage :

1. Du couchant.

insoucians, ils passent sans s'inquiéter pourquoi on vénère la mémoire du santon musulman.

Nous approchons du promontoire, il allonge sur l'eau bleu saphir sa pointe extrême; le soleil le rend joli à voir dans la lumière diffuse qui en nuance les flancs pelés, les arêtes capricieuses, et lui donne une couleur d'améthyste pâlie. La mer assiège le passage, et il faut se résigner à s'y tremper les pieds ou faire maints détours par les rocs abrupts.

La chamelle d'Aïd est décidément une bête digne de son maître; elle entre dans l'eau sans embarras, et sans encombre je double le cap : devant moi s'ouvre une baie séduisante qui forme un port naturel.

Deux blancs voiliers y sont amarrés; ils appartiennent aux pêcheurs du golfe, prêts à nous vendre de succulents poissons, festin de gourmets pour des gens réduits aux conserves du signor Kharalambos, le Félix Potin de Suez.

Ces détails importent peu. Je suis en contemplation devant une scène pittoresque et charmante, une aquarelle exquise : la caravane groupée achète aux pauvres bateliers le meilleur de leur pêche; ceux-ci, au visage hâlé, à demi-vêtus de costumes bigarrés, ont l'aspect de vrais pirates. Nos hommes, dans l'eau jusqu'à la ceinture, envahissent leurs barques; tous crient à l'envi et

se bousculent comme d'habitude, essayant d'obtenir, pour quelques piastres, le menu fretin.

L'atmosphère est transparente; d'imperceptibles rides plissent la grande nappe d'azur animée de voiles indécises; les montagnes d'Égypte se dessinent encore au loin. Partout une aridité rayonnante, baignée de clarté. Ces couleurs, ces lignes me grisent de lumière et s'implantent dans mon esprit!

Le long de la route, en face du djébel Nochel, puis au pied du djébel-el-Markah qui domine la plaine où nous devons camper, la féerie nous suit, et j'arrive à la porte de ma demeure entoilée sans être sortie de mon ravissement!

Quels bons moments je passe souvent le soir, en attendant le souper! Chacun se repose à sa manière et se livre à son occupation favorite : les uns couvrent leurs calepins de notes abondantes, les autres explorent les abords du campement. M. de P., entomologiste distingué¹, enrichira quelque musée d'une collection précieuse : la péninsule est peuplée d'insectes rares. A peine descendu de chameau, il se met à la recherche de « *la petite bête* » avec une persévérance couronnée de succès. Notre caravane possède aussi un infatigable botaniste; je

1. M. Paul de Peyerimhoff de Fontenelle.

regrette qu'elle ne compte pas parmi ses membres un géologue dont la science nous serait si utile.

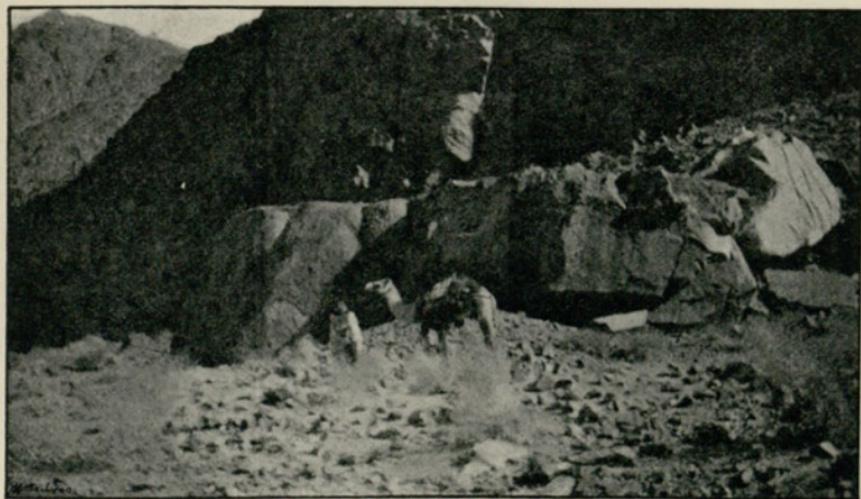
Je vais flâner et songer sur la grève. Tout devient rosé; il est impossible de fixer cette nuance fugitive du rose au lilas, du lilas au mauve. Les couleurs s'amortissent, le soleil disparaît lentement dans la mer d'azur qui se voile de gris perle, et la lune blanche s'allume! Après avoir balbutié les splendeurs du jour, comment décrirais-je l'infinie beauté des nuits?

Alors les religieux de la caravane récitent Complies et le chant du *Salve Regina* est répercuté par les échos de la grande solitude.

« Seigneur, sois pour moi un rocher protecteur, une forteresse, où je trouve mon salut!

« Et à cause de ton nom, tu me conduiras, tu me dirigeras.

« Je remets mon esprit entre tes mains » [Ps. xxxi, 3-4-6].



HESY-EL-KATTATIN (EAU ENSABLÉE DE L'ÉCRIVAIN)

Le Seigneur commanda aux nuages
d'en haut, et Il ouvrit la porte des
cieux ;

Il fit pleuvoir sur eux la manne pour
nourriture ; Il leur donna le blé du
ciel.

Ils mangèrent tous le pain des
grands ; Il leur envoya de la nour-
riture à satiété.

[Ps. LXXVIII, 23-24-25.]

15 février.

En route ! Nous quittons la plage et, par une chaleur accablante, nous traversons pendant deux pénibles heures la plaine d'el-Markah qui mesure environ vingt kilomètres de long, sur dix dans sa plus grande largeur.

Les pluies d'hiver ont fait germer quelques herbes et nous constatons la présence des premiers seyals. Ces arbres, de la famille des acacias, sont le sittim de la Bible; leur feuillage diaphane agrmente parfois d'un peu de verdure l'austérité des vallées sombres. Malheureusement les bédouins les abattent sans pitié et en font un charbon estimé qu'ils vont vendre à Suez.

Leur bois incorruptible eut jadis de moins vulgaires destinées et servit à construire l'arche d'alliance et le tabernacle [*Exode*, xxxvi, xxxvii].

On regardait généralement la plaine d'el-Markah comme étant le désert de Sin où les Hébreux se rassemblèrent de chair et virent tomber la manne.

« *Le Seigneur, s'adressant à Moïse, dit : « J'ai entendu les murmures des enfants d'Israël. Dis-leur : Entre les deux soirs vous mangerez de la viande, et au matin vous vous rassasiez de pain; et vous saurez que je suis le Seigneur votre Dieu. »*

« *Le soir, il survint des cailles qui couvrirent le camp; et, au matin, il y eut une couche de rosée autour du camp. »*

« *Quand cette rosée fut dissipée, il y avait à la surface du désert quelque chose de menu comme des grains, quelque chose de menu comme la gelée blanche sur la terre » [*Exode*, xvi, 11-12-13-14].*

Ce vol de cailles en quantité considérable, fait qui se renouvellera une seconde fois à Qibroth hattaouah [*Nombres*, xi, 31-32-33-34], peut s'expliquer naturellement : à certaines époques de l'année, et dans beaucoup de pays, spécialement près du golfe Arabique, dit Flavius Josèphe¹, ces oiseaux émigrent par bandes innombrables ; fatigués de voler, habitués à raser la terre, ils tombent facilement sous la main de celui qui veut s'en emparer. Dieu les fit survenir pour accomplir la promesse qu'il avait faite à Moïse de soulager la faim de son peuple.

Quant au premier don de la manne, Sylvie l'indique dans les montagnes de Maarkh, qui forment un cirque au-dessus de la plaine.

J'aurai l'occasion de m'en occuper ailleurs. Nous sommes en ce moment absorbés par les savantes discussions que les érudits de l'École biblique engagent sur les différents itinéraires qu'ont pu suivre les Hébreux : question faite pour passionner les exégètes jusqu'à la fin des temps. On éprouve un vif intérêt à l'étudier sur place.

Plusieurs topographes mettent le désert de Sin à El-Qa'ah, prétextant son voisinage du Sinai ; d'autres, qui nous semblent plus autorisés, font du Debbet-er-Ramleh,

1. *Antiquités judaïques*, III, 1, 25.

étendue sablonneuse au pied du djébel et-Tih, le véritable Sin¹.

Nos chameaux reprennent leur pas berceur et nous engageant dans le petit ouâdy Hanâk el-Lâquam, puis dans le ouâdy Bâba où débouche le ouâdy Chelâl.

La région des hautes montagnes commence; elles se croisent et se choquent en un désordre de formes et de couleurs étourdissantes, extraordinaires. Grès noirs, bruns, rouges, rocs aux teintes bronze antique; minerais argent et cuivre s'entassent les uns sur les autres. On dirait que des torrents de lave ont coulé dans ces vallées qui se succèdent en une suite de cirques semblables à des cratères éteints. Que de tourmentes géologiques il a fallu pour produire de tels bouleversements!

Sommes-nous dans le royaume des ombres? Arrivons-nous à la fin de toute chose? Par quelle fissure la caravane sortira-t-elle du gouffre où nous paraissions être prisonniers?

Grâce à un Européen, le major Macdonald, un chemin praticable, dissimulé dans la paroi de granit, permet de gravir facilement le Naqb-Boudra, col conduisant au ouâdy Sidreh; celui-ci reçoit l'étroite vallée, dite ouâdy Gneh, qui, comme une petite rivière, vient se jeter dans

1. P. Lagrange, dans la *Revue biblique*, 1900, p. 84 et 85.

un grand fleuve. Nous rencontrons les premières inscriptions sinaïtiques : grand attrait pour nos épigraphistes ! Elles nous arrêteront fréquemment à l'avenir.

En vérité, il y a un singulier intérêt à déchiffrer quelques noms à peine lisibles, écrits en caractères demeurés si longtemps inconnus, et qui donnent vie à ces rochers du désert ; d'autres ont passé là, on aimerait les connaître, être confident de leurs secrets, entrer en communication avec ces âmes lointaines.

Tournant à l'est, nous faisons un détour afin de visiter les mines de turquoises de Maghâra. Le nom de *Maghâra* signifie caverne ; il est dû aux galeries souterraines exécutées à cet endroit par les Égyptiens, sous le Pharaon Snéfrou, dernier roi de la troisième dynastie, pour l'exploitation du *mafta*, mot que les uns traduisent par turquoise, d'autres par cuivre, mais surtout par malachite.

La cupidité des civilisés a monopolisé les pierres de Maghâra ; une compagnie anglaise en a accaparé la mine, à la grande désolation des bédouins. 'Aïd, l'imagination exaltée, nous explique, avec de grands gestes, les griefs des habitants du désert, auxquels on enlève leur unique richesse : « Il ira jusqu'au Sultan revendiquer ses droits ! »

L'ami imprévu, l'officier de Gharandel, nous accueille avec des hourras ; il attendait impatiemment notre venue

et nous a ménagé une réception des plus cordiales : on m'installe dans un fauteuil présidentiel ; des limonades excellentes, des boissons fraîches, variées, nous sont largement versées ; et tandis qu'on offre à ces messieurs des cigares qu'ils paraissent fort apprécier, on m'a réservé des parfums exquis, comme l'Orient seul en produit.

Tout ce confort surprend des touristes accoutumés aux privations. Au milieu de telles délices nous nous oublions ; et ce n'est que fort tard, après avoir longuement cheminé au clair de lune, que nous atteignons le camp.

Nous vivons dans le monde des Mille et une nuits.

Les parois tourmentées des ouâdys ont revêtu, sous la lune pâle, des formes fantastiques : on dirait réunis tous les monstres de l'Apocalypse !... Ici, d'énormes bêtes nous barrent le passage ; là, d'effrayants géants aux regards vagues, à la bouche béante, semblent prêts à nous dévorer ; deux grands bras veulent m'étouffer dans une mortelle étreinte : va-t-il surgir d'un antre infernal quelque troupe de sorciers, ou m'inclinerai-je au détour du chemin sous la baguette d'une fée bienfaisante ?



OASIS D'EL-HESSOUEH

16 février.

Entrons dans le ouâdy *Mokatteh*, « la vallée écrite », d'une longueur d'environ neuf à dix kilomètres ; il se dirige vers le nord-ouest et est entouré de montagnes calcaires dont les parties basses sont couvertes d'inscriptions, disséminées un peu partout ; la plupart sont gravées sur des blocs éboulés.

On a beaucoup discuté sur l'origine et la valeur de ces inscriptions. Au vi^e siècle de notre ère, dans un ouvrage intitulé : *Topographie chrétienne*, Cosmas, surnommé Indicopleustes, à cause de ses voyages dans l'Inde, s'exprime ainsi : « Lorsque les Hébreux eurent reçu de
Voyage au Sinaï.

Dieu la loi par écrit dans le désert du Sinaï, ils apprirent les lettres pour la première fois en ce lieu. Le Seigneur se servit de la solitude comme d'une école tranquille, et leur fit graver des caractères pendant quarante ans. Aussi voit-on dans ce désert du mont Sinaï, dans tous les endroits où se sont arrêtés les Hébreux, tous les rochers qui se sont détachés des montagnes couverts de lettres gravées. Je puis en rendre le témoignage, moi qui ai voyagé dans ces lieux-là. »

Ce manuscrit fut publié en 1707 par le docte bénédictin Montfaucon et attira l'attention des savants de l'époque; mais c'est seulement au siècle dernier que la lumière a commencé à se faire sur cette épigraphie; elle est loin de donner ce qu'en attendait Cosmas sur l'histoire du peuple hébreu.

L'orientaliste Palmer avait recueilli dans son voyage en Arabie (1868-69) un grand nombre d'inscriptions sémitiques; il constata que celles désignées sous le nom de « Sinaïtiques » appartiennent à un alphabet qui est transitoire entre l'hébreu et le coufique arabe. Les résultats de ses efforts personnels répondirent à ceux obtenus par d'autres épigraphistes, tels que MM. Beer, Tusch, Lévy, etc. Malgré quelques divergences de détail, ils arrivent à la conclusion que les inscriptions sinaïtiques datent du commencement de l'ère chrétienne; tout au

plus certaines d'entre elles, en très petit nombre, seraient-elles du siècle qui l'a précédée.

Les trois quarts de ces graffiti sont de médiocre importance ; il ne faut pas les attribuer, comme le suppose Euting, à des gens en séjour dans une contrée, en fait dépourvue d'eau, mais à des passants : soldats en tournée, marchands accompagnés de chameaux, pèlerins ou voyageurs pressés, qui ont tracé à la hâte leur nom propre sur la roche, extrêmement friable en cet endroit. Parfois, ne remarquons-nous pas la signature de quelque mauvais plaisant, griffonnée furtivement au mur d'une auberge ou sur l'écorce des vieux chênes et des hêtres des forêts ?

Souvent, l'écrivain ajoutait un grossier dessin représentant un animal familier : cheval, âne, chameau, bouquetin, avec un mot tel que « Salut, Souvenir », quelquefois en grec, le plus souvent en nabatéen.

On ne pourrait soutenir que toutes ces inscriptions appartiennent à la même classe de gens, encore moins à des voyageurs de même religion. M. Euting a reproduit la fameuse inscription grecque : « Mauvaise race ! moi Lupus, soldat, je signe de ma main. » Il faut ajouter que cette injure s'appliquait à un diacre qui avait passé auparavant... D'autre part, le P. Lagrange a photographié au ouâdy Mokatteb une croix, légèrement pal-

mée, qui se trouvait en tête d'une inscription nabatéenne¹. Beer pense que si les habitants de Pétra ne sont point les auteurs des inscriptions nabatéennes de la péninsule sinaïtique, elles peuvent être l'œuvre de certains de leurs voisins sémites, parlant l'araméen. Ces Sémites, dont quelques-uns étaient chrétiens, savaient écrire : le christianisme a été, dès le principe, une grande école d'écriture et a créé des alphabets là où ils n'existaient pas. Les pèlerins, en se rendant aux saintes montagnes, laissaient trace de leur passage ; beaucoup d'inscriptions des 1^{er}, 11^e et 111^e siècles de l'Église leur seraient dues ; il n'y a donc rien d'étonnant à les trouver surmontées du signe rédempteur.

Sous un magnifique seyal, digne d'abriter une tribu entière, non loin de la source Abou-Djerâouil, nous nous reposons à midi de toute cette science.

Le ciel est pur et serein, la lumière fait flamboyer les rocs, la chaleur n'est pourtant pas accablante au point d'engourdir l'esprit ; les sensations s'affinent, et les couleurs un peu heurtées donnent intelligence aux choses.

A quinze cents mètres, en remontant le ouâdy Feïrân, le plus grand de la péninsule, que nous devons suivre jusqu'au soir, à son confluent avec le ouâdy Nisri,

1. *Revue biblique*, 1896, p. 293.

nous remarquons des tombeaux d'une époque très reculée : on y a trouvé des bracelets, des perles de verre et différents ornements.

La vallée se resserre et devient de plus en plus austère et grandiose. Nous croisons les ouâdys el-Abi'ad, Roumameh, Kserā à l'est, le ouâdy Nadieh à l'ouest.

'Aïd, en me désignant le djébel el-Bint ou el-Benat, « montagne des jeunes filles », me conte l'aventure romanesque que je connaissais déjà par Burkhardt : Deux jeunes filles ayant été contraintes par leurs familles d'épouser, à la place des fiancés qu'elles s'étaient choisies, des prétendants qu'elles n'aimaient pas, plutôt que de manquer à la foi jurée et de faire violence à leur amour, préférèrent mourir ; nouant ensemble leurs longues chevelures, elles se précipitèrent, ainsi enlacées, du sommet de cette montagne qui a conservé dans son nom le souvenir de ce tragique trépas.

Un peu plus loin, nos bédouins, cette fois en signe de vénération, se mettent à jeter les petites pierres de rigueur sur une énorme masse de granit, détachée de la montagne et couverte d'inscriptions ; elle semble nous barrer le chemin.

C'est le célèbre rocher Hesy-el-Kattatin, « eau ensablée de l'écrivain ».

Pour les Arabes, les écrivains par excellence sont

Moïse et Aaron, et principalement Moïse, auquel Dieu dicta sa loi; ils attachent à ce rocher plusieurs légendes : le Prophète s'y serait assis pour juger le peuple et en aurait fait jaillir une source. Palmer s'appuie sur cette tradition pour considérer Hesy-el-Kattatin comme le site probable du miracle de Massa et Meriba ¹. Cependant le texte biblique le place au rocher d'Horeb, et on doit nous montrer au pied du Sinaï une pierre d'où Moïse aurait fait sourdre de l'eau. Il se peut que ce prodige ait été renouvelé, sans être chaque fois mentionné dans la sainte Écriture. La tradition ancienne est aussi constante, qu'elle nous vienne de sainte Sylvié ou des Pères, pour ne pas distinguer Raphidim du lieu où se trouve Massa et Meriba.

« Les enfants d'Israël campèrent à Raphidim où le peuple ne trouva point d'eau à boire. Alors le peuple chercha querelle à Moïse. Ils dirent : « Donnez-nous de l'eau à boire. » Moïse leur répondit : « Pourquoi me cherchez-vous querelle? Pourquoi tentez-vous le Seigneur? » Le peuple était là, pressé par la soif et murmurait contre Moïse. Il disait : « Pourquoi nous as-tu fait monter hors d'Égypte, pour me faire mourir de soif avec

1. P. Lagrange, dans *Revue Biblique*, 1899, p. 382. Voir l'article rapprochant Meriba de Cadès.

mes enfants et mes troupeaux? » Moïse cria au Seigneur en disant : « Que ferai-je à ce peuple? Encore un peu, et ils me lapideront. » Le Seigneur dit à Moïse : « Passe devant le peuple, et prends avec toi des anciens d'Israël; prends aussi dans ta main ta verge avec laquelle tu as frappé le fleuve, et marche!

« Voici, je me tiendrai devant toi sur le rocher d'Horeb; tu frapperas le rocher, et il en sortira de l'eau et le peuple boira. » Et Moïse fit ainsi, aux yeux des anciens d'Israël. Il donna à ce lieu le nom de Massa et Meriba¹, parce que les enfants d'Israël avaient contesté, et parce qu'ils avaient tenté le Seigneur, en disant : « Le Seigneur est-Il au milieu de nous, ou n'y est-Il pas? » [Exode, XVII, 2-7].

Autre controverse : d'après le texte biblique il est malaisé de placer Raphidim au ouâdy Feïrân : « *Le troisième mois après leur sortie du pays d'Égypte, dit l'historien sacré, les enfants d'Israël arrivèrent ce jour-là² au désert de Sinaï. Étant partis de Raphidim, ils arrivèrent au désert de Sinaï et ils campèrent vis-à-vis de la montagne* [Exode, XIX, 1-2-3].

Or Feïrân est à environ quarante kilomètres de la

1. *Massa et Meriba* signifient : tentation, querelle.

2. Probablement le premier jour du mois.

« montagne de Dieu », étape qu'il est impossible de franchir en un seul jour à une multitude composée, non seulement d'hommes, mais encore de femmes et d'enfants.

Raphidim est indiqué un peu partout. Je tiens à signaler, à son propos, un point que nous visiterons ultérieurement, le ouâdy Refâyed, situé plus à proximité du djébel Mousa, avantage tout en sa faveur à cause de la confusion qui a placé Massa et Meriba en même temps à l'Horeb et à Raphidim. En ce cas, la dernière station de cette partie du voyage des Hébreux eût été faisable en un jour. Le mot Refâyed, du reste, peut être considéré comme un équivalent arabe suffisant de Raphidim ¹.

Pendant ces interminables discussions dirigées et soutenues par des maîtres experts, nous ne nous sommes pas aperçus de la longueur de notre étape. La nuit est venue, la lune s'est levée, fidèle, et nous arrivons à la petite oasis d'el-Hessoueh, divinement lumineuse. Nos tentes sortent d'un fouillis de palmiers comme éclairés par mille lampes électriques; les dessous, impénétrables bosquets de jeunes touffes sombres, doivent gêner les panthères attardées.

Le Serbal majestueux se dresse devant nous tout illu-

1. P. Lagrange, dans *Revue Biblique*, 1900, p. 86.

miné. Je ne dirai pas que la lune apparaît, « comme un point sur un *i* », au-dessus d'une flèche isolée.

C'est toute une série d'I gigantesques qui se dessine sur le fond noir du ciel qu'elle vient couronner de sa blanche clarté.

Incomparable beauté du Serbal !

Et pourtant je demeure avec sainte Sylvie et la tradition antique : c'est au djébel Mousa que j'irai chercher le Sinai biblique.

Les savantes argumentations du docteur Ebers et d'autres savants modernes ne nous ont pas convaincus.



Moïse, Aaron et Hur montèrent au sommet de la colline. Lorsque Moïse élevait sa main, Israël était le plus fort ; et lorsqu'il baissait sa main, Amalek était le plus fort. Les mains de Moïse étant fatiguées, ils prirent une pierre qu'ils placèrent sous lui, et il s'assit dessus. Aaron et Hur soutenaient ses mains, l'un d'un côté, et l'autre de l'autre ; et ses mains restèrent fermes jusqu'au coucher du soleil. Et Josué vainquit Amalek et son peuple au tranchant de l'épée [*Exode*, xvii, 10-11-12-13].

17 février.

L'oasis d'el-Hessoueh est un coin d'Éden. Nous y passons une matinée exquise à errer dans ses fourrés de dattiers, entrecoupés de minuscules champs de blé, d'orge et de tabac. De multiples filets d'eau claire entretiennent partout une fraîcheur délicieuse.

Quelques pauvres huttes de branchages composent

tout le hameau ; elles entourent une mosquée en miniature où nous remarquons des colonnes qui proviennent certainement d'une église chrétienne.

Des bambins ébouriffés, des adolescents déguenillés, types superbes, nous poursuivent avec des regards effarés et inquisiteurs.

On aimerait rester ici, se perdre à travers le labyrinthe de palmes du petit bois ; on barboterait volontiers dans cette jolie source limpide. Hélas, il faut repartir ! La cornemuse de notre berger a résonné, et au signal donné le troupeau se rassemble.

Par une pente escarpée, une petite heure de marche suffit pour nous transporter dans un nouveau paradis : nous voici dans la grande oasis de Feïrân.

Notre camp s'y installe au milieu de beaux seyals, au pied de la colline du *Méharret* où se trouvent les restes de l'antique *Pharan*. A notre gauche se dresse à pic le *djébel et-Tahouneh*¹, couronné de ruines. Le Serbal surplombe la vallée et semble nous jeter un insolent défi.

Toutes les montagnes environnantes sont couvertes de constructions : à leur propos les discussions recommencent.

1. « Montagne du moulin » ; on prétend qu'elle doit son nom à un moulin qui y fut jadis construit.

L'esprit inventif des bédouins fait de ces sortes de masures désignées sous le nom de *nawamis*¹ des abris élevés par les Israélites pour se préserver d'une nuée de moucheron qui les auraient incommodés. Je ne m'arrête pas à cette explication enfantine.

Il est à peu près certain que toutes ces maisonnettes de pierres brutes sont des tombeaux anciens, comme les étroites cavités creusées partout dans le roc.

On a voulu aussi y voir les cellules d'une laure visitée par sainte Sylvie; mais cette opinion est généralement abandonnée à cause de l'exiguïté de ces prétendues habitations où les religieux auraient étouffé.

Après Moïse, Aaron et Hur, gravissons le sommet du Tahouneh. Ceux qui, comme Eusèbe, saint Jérôme et bien d'autres, mettent Raphidim, occupé par les Amalékites, au ouâdy Feïrân placent, par cela même, sur cette montagne l'épisode mentionné au chapitre xvii^e de l'*Exode*.

L'ascension du djébel et-Tahouneh est raide et fort pénible par le soleil ardent. J'ai compris que sainte Sylvie en ait quelque peu exagéré l'altitude; il compte à peine 300 mètres² au-dessus de la vallée. Nous rencontrons trois fois des ruines d'églises assez importantes :

1. En arabe, signification : *moustique et tombeau*.

2. Sainte Sylvie parle de 500 mètres.

nos archéologues en scrutent et mesurent les moindres détails. Les premières sont à mi-chemin; puis d'autres se trouvent aux deux tiers de la montée; enfin les plus remarquables dominent le point culminant.

Ce nombre serait-il en l'honneur des trois chefs d'Israël priant sur ce cône abrupt pour obtenir la victoire?

Descendre à travers des rochers pointus et éboulés, glisser sur des pentes rapides où j'ai peine à me retenir, demande maintes précautions... Lasse de cette première expérience et voulant réserver mes forces pour gravir les saintes montagnes, je renonce à accompagner demain au Serbal les intrépides alpinistes de la caravane; et tandis qu'ils font bravement leurs préparatifs d'expédition, je rends visite à nos bédouins, heureux de la perspective de ces heures de repos. Les chameaux, débarrassés des selles et des pompeux harnachements, passementeries, coquillages et verroteries, font une promenade d'agrément dans l'oasis, ruminent des herbes moins sèches, avancent leurs longs cous dans les sources et boivent à petites gorgées pour plusieurs jours.

Nos hommes ont formé leurs cercles accoutumés autour des feux de broussailles; le temps, si souvent calme dans la péninsule, permet à la fumée de monter lente et droite vers le ciel; sorte de colonne légère et blanchâtre, semblable à des ouates cardées, elle fait songer aux sacrifices d'Abel agréés par le Seigneur.



NOTRE CAMPMENT AU QUADY FEIRAN

18 février.

Le jour n'a pas encore paru et le camp est en effervescence. Mon oreille ne perçoit point de bruits vulgaires comme au réveil des grandes cités où, bien avant l'aube, se prépare la vie assourdissante du plein midi.

Les bédouins désignés pour accompagner nos ascensionnistes les appellent au son de la musette, les pressent et leur répètent combien le sommet du Serbal sera long à atteindre. Il faut une véritable énergie pour quitter son lit de camp à pareille heure, et, quand les étoiles brillent encore au firmament, s'habiller dans un demi-sommeil.

Tous mes vœux accompagnent les partants; mais je n'envie pas leur sort; il me plaît de flâner du matin au soir parmi ces célèbres ruines et d'en évoquer les souvenirs historiques. Pharan est l'unique ville qu'ait jamais vu construire l'intérieur de la péninsule. Le géographe Ptolémée la cite dans l'antiquité païenne. C'est surtout aux premiers siècles de l'Église qu'elle prend de l'importance; une colonie cénobitique s'y établit et elle devient bientôt un évêché dont le plus ancien titulaire connu est Nitra, disciple de saint Sylvain. Il occupait sans doute ce siège au IV^e siècle, vers l'époque du voyage de sainte Sylvie; pourtant la pieuse pèlerine, si généreuse de détails, omet de mentionner ce saint pontife.

L'évêque de Pharan, exposé aux incursions des tribus indigènes, se transporte, au VII^e siècle, dans la forteresse de Justinien, au pied du djébel Mousa, et prend alors le titre d'Évêque du Sinaï.

A partir de cette translation la ville antique décroît; elle était déserte en 1454 ¹.

Sur la colline de Méharret se trouvent les restes de l'enceinte fortifiée, murailles de plus de deux mètres d'épaisseur; quelques débris d'églises: fûts de colonnes brisées, chapiteaux, etc. Sur l'un d'entre eux Palmer

1. Makrisi.

découvrit la silhouette d'un homme les bras levés au ciel, allusion probable à la prière de Moïse.

La ville s'étagait sur la pente opposée ; j'y ai remarqué de nombreuses traces d'habitations abandonnées ; les moins délabrées servent d'abris aux Arabes et de réserves pour leurs récoltes.

Les Grecs ont installé dernièrement à Feirân une petite résidence ; je vais saluer le gardien, moine illettré, mais robuste gaillard, fait pour résister aux rôdeurs d'alentour. Il me montre son jardin planté entre deux pans de murs, et prend plus d'intérêt à la culture du tabac qu'aux grandeurs passées du site qui lui est confié.

Retournons à nos bédouins, moins banals : quelques femmes assises auprès des tentes examinent curieusement nos moindres gestes ; elles portent d'amples robes en cotonnade bleue ; leurs cheveux, fortement tressés, forment sur le front une singulière corne servant à retenir en avant du visage un long voile noir : telle la flèche du lit en porte le rideau. Tatouées à la face, aux bras, aux mains, ces pauvres créatures, uniquement attirées par les objets brillants, sont couvertes de bracelets en cuivre, de colliers composés de perles en verre, semblables à celles qui garnissent le licol de ma chamelle.

Notre passage est un événement extraordinaire et occupe toute la contrée : nous sommes traités en grands seigneurs.

Voyage au Sinaï.



'Aïd a envoyé Salem, son cadet, à la demeure familiale proche du campement; l'enfant revient amenant un beau mouton qui va être immolé en mon honneur, et m'offre une outre regorgeant de dattes superbes. Celles du ouâdy Feïrân sont particulièrement renommées.

Salem est un joli adolescent aux yeux noirs, aux dents blanches; il suit son père, sans se plaindre, durant nos longues journées de marche; parfois on lui permet de monter sur le chameau d'un des cheiks pour reposer ses pauvres petites jambes grêles; il s'élançe alors lestement derrière la bosse de l'animal avec une agilité de jeune singe.

Quel âge peut avoir Salem? Son père lui donne douze ans; il en paraît à peine huit. Au désert il n'y a point de registres d'état civil ni d'horloges pour mesurer les heures; la notion du temps n'existe pas pour l'Arabe; rien ne trouble sa quiétude. Patient et fataliste, il marche dans la vie comme à travers les immenses espaces où il se meut d'habitude, frappantes images de l'infini et de l'éternité.

Des appels réitérés font résonner les ouâdys et deux frocs blancs apparaissent entre les seyals... ils viennent charitablement demander le secours des chameaux pour rapatrier nos grimpeurs du Club alpin restés en détresse dans le ouâdy Aleyat.

Au lieu de plaisanter notre nonchalance, de nous décrire les tombeaux et les inscriptions nabatéennes qui pullulent aux étages inférieurs, de vanter la vue qu'offrent les sept pics du Serbal, de chercher à nous convaincre que nous avons manqué l'ascension de la vraie montagne de Dieu, afin d'alimenter de trop tardifs regrets, tous font honneur au repas préparé pour fêter le retour...



19 février.

Il faut dire adieu à la paradisiaque oasis.

Sous le ciel, ce matin d'une pureté incomparable, elle nous paraît d'une beauté croissante; on dirait une fiancée mettant toute sa coquetterie à laisser une impression de ravissement à celui qu'elle veut s'attacher.

Nos chameaux avancent dans le clair ruisseau entre des enlacements de lianes, de hautes menthes devenues des arbres, des roseaux gigantesques dans lesquels nous disparaissions.

De toutes parts jaillissent des sources douces et fertilisantes : une luxuriante végétation couvre tout ce sol, et des oiseaux, sans défiance, animent de leurs gazouillements cette solitude enchantée.

Mon cheik me fait entrevoir, entouré de dattiers sécu-

lares, son castel seigneurial, chétive cabane en pisé. Brave, laborieux et sobre, une tasse de café est pour lui l'unique régal, une cigarette du Caire le seul plaisir enviable.

'Aïd devrait être l'un des plus riches propriétaires du pays; s'il ne possède que ma chamelle et l'étroit coin de terre devant lequel nous passons, c'est par suite d'un emportement de jeunesse. Il nous en fait le récit avec une touchante simplicité, espérant le pardon d'Allah qu'il prie quotidiennement, sans le moindre respect humain, aux heures prescrites par le Coran.

On compte quelque vingt ans, notre homme était absent; le bandit Aboudher en profita pour voler ses chameaux et brûler sa maison. Au retour, 'Aïd, apprenant un tel désastre, jura de se venger; il attendit son ennemi au détour du ouâdy, le tua et s'enfuit en Égypte réclamer la protection du gouverneur britannique qui ne put obtenir d'exception aux coutumes bédouines. Elles établissent que si, par un acte de violence, un homme se trouve privé d'un membre, que ce soit un œil crevé, un bras, une main, une jambe mise hors de service, celui dont il est victime l'indemnise en lui donnant cinquante chameaux.

Il y avait eu mort d'homme. 'Aïd fut condamné à payer cent chameaux à la famille d'Aboudher, charge

terrible pour le jeune cheik. Grâce à l'aide des tribus sœurs de la sienne, il s'acquitta de cette énorme dette : il restera pauvre toute sa vie.

Au centre de l'agglomération des huttes misérables, s'élève le minaret d'une mosquée dédiée à *Abou-Chebib*, *Jéthro*, prêtre de Madian.

Les sanctuaires musulmans sont souvent construits sur l'emplacement d'un souvenir biblique. On ignore quel événement rappelle ce modeste édifice : serait-ce l'une des rencontres de Moïse avec son beau-père, soit au retour du futur libérateur d'Israël après l'apparition du Seigneur au Buisson ardent [*Exode* ch. iv, 18], soit lors de la visite de Jéthro au désert, où d'une façon touchante il conseille à son gendre, craignant qu'il ne « s'épuise », de choisir : « *des hommes intègres pour l'aider à porter sa charge et à juger le peuple* » [*Exode*, xviii].

Une large et longue avenue sablonneuse succède au bois de palmiers; bordée de beaux tamaris, elle est ombreuse et agréable à parcourir.

Ces gracieux arbustes *tamarix mannifera*, en arabe, tarfa, produisent une sorte de gomme épaisse et mielleuse qui pend à leurs branches comme des gouttelettes de rosée. A la chaleur, en juin et juillet, cette gomme se liquéfie et tombe à terre; les Arabes lui donnent le nom

de *man* (manne), il la conservent dans des sacs de cuir, et en mangent sur leur pain en guise de confitures.

Certains savants modernes, qu'on est un peu trop pressé d'accuser à ce sujet de rationalisme, s'appuient sur cette désignation pour expliquer la nourriture miraculeuse des Hébreux.

Le P. von Hummelauer partage cependant l'avis que la manne de l'Exode pourrait bien provenir d'une plante; tout ce qui est susceptible de végétation étant autrefois incomparablement plus florissant qu'aujourd'hui dans la péninsule sinaïtique, il établit un parallèle plein d'esprit entre ce don et celui des cailles ¹. Pressentant que cette concession aux idées modernes lui serait sans doute reprochée, le savant Jésuite répond par avance : que ce ne sont pas là des concessions accordées aux sciences profanes, mais qu'il lui semble permis de s'en servir dans une juste mesure pour interpréter l'écriture le mieux possible.

M. Chastrey oppose à la gomme du tamaris, comme manne des Hébreux, un *thallophyte* connu en botanique sous le nom de *lichen esculentus* que les habitants du Sud algérien appellent *ousseh-el-Ard*. On

1. De Hummelauer, S. J., *Commentarius in Exodum et Leviticum*, p. 171.

le trouve en Arabie, en Mésopotamie et dans le désert du Sahara.

C'est un cryptogame grisâtre de la grosseur d'un petit pois, blanc à l'intérieur; sa croissance est spontanée.

Jusqu'ici, tous ne sont pas absolument d'accord sur sa provenance. D'aucuns prétendent que les œufs et les spores du *lichen esculentus* sont transportés par le vent et se développent spontanément sous l'influence de la rosée; d'autres affirment que la manne, après sa disparition, laisse sur le sable un *mycelium* analogue au blanc de champignon qui donne naissance à de petits cryptogames que l'humidité développe. Cette opinion est vraisemblable.

On trouve cette manne par couche de deux à quatre centimètres d'épaisseur; elle est éphémère, il faut la recueillir le matin dès son apparition, car sous les rayons du soleil, elle se dessèche et disparaît; mais, une fois préparée, elle se conserve parfaitement en vase clos.

Elle est appréciée des nomades qu'elle a maintes fois sauvés de la famine et qui en font à l'occasion d'amples provisions.

La récolte est très facile, le *lichen esculentus* n'adhérant jamais à aucun corps étranger: il semble avoir été jeté sur le sable et a une saveur sucrée très agréable. Les Arabes le font bouillir dans l'eau et obtiennent ainsi

une pâte gélatineuse que les gourmets du désert accommodent de diverses façons; aussi ne manquent-ils pas de se mettre en campagne pour essayer de découvrir cet aliment bienfaisant ¹.

Flavius Josèphe nous a dit que la manne remplaçait pour ceux qui en mangeaient tous les autres aliments ²; il ajoute : « Et encore aujourd'hui tout ce lieu est arrosé d'une pluie semblable à celle que jadis, par faveur pour Moïse, Dieu envoya pour servir de nourriture au peuple. Les Hébreux appellent cet aliment *manna*... Car le mot Man est une interrogation dans notre langue et sert à demander : « Qu'est-ce que cela? » ³

Il ne firent donc que se réjouir de cet envoi du ciel et ils usèrent de cette nourriture pendant quarante ans; tout le temps qu'ils furent dans le désert ⁴.

Je ne veux pas prolonger davantage l'étude qu'en-

1. Henri Chastrey, *La Nature*, 1898, p. 298.

2. La Sapience dit de même de la manne qu'elle renfermait tout ce qui est agréable au goût : « L'enfant y trouve la saveur du lait maternel. » — Yona 75 à R. Abbahou : « Le goût du pain pour les jeunes gens, de l'huile pour les vieillards. »

3. *Man* en hébreu, nom tiré de l'exclamation que poussent les Israélites : *Man hou*, « Qu'est-ce? »

4. Flavius Josèphe, *Antiquités judaïques*, trad. Théodore Reinach, l. III, 1, 31-32.

traîne le seizième chapitre de l'*Exode*. Tout en reconnaissant que la marche des Israélites a été accompagnée de véritables prodiges, pourquoi ne point admettre que Dieu, en certaines circonstances, n'ait, pour les assister, relié les miracles qu'il lui a plu d'accomplir en leur faveur aux phénomènes de la nature?

Pourquoi sa toute-puissance ne se serait-elle pas servie des lois ordinaires qu'elle a établies pour en tirer des effets inconnus jusque-là à nos esprits bornés? Pourquoi enfin n'y aurait-il miracle que dans des phénomènes absolument mystérieux et inexplicables?

Les tamaris deviennent espacés et rabougris, les bords du ouâdy Feïrân présentent un aspect singulier; à trente mètres environ au-dessus du sol, court sans interruption une énorme berge de sable et d'argile, sorte de talus déchiqueté, qui semble attester qu'il y a eu là un lac, par le passé; ce sont des *jorfs*, résultat d'amas de terre et de pierres, descendus des montagnes par la force des torrents.

La vallée s'est resserrée; nous voici à *El-Boueib*, « la petite porte », nom convenant parfaitement à cette étroite passe de huit à neuf mètres : coupée entre deux rocs à pic, elle ferme le nid de verdure. Nous retrouvons l'aridité des granits.

Quelques tentes bédouines paraissent garder l'entrée

de l'oasis; des femmes, d'affreux bébés tout nus, un chien hargneux, les habitent. Ce sont des connaissances intimes de nos conducteurs; les salamalecs commencent: on leur offre du lait de chèvre dans des écuelles fort sales; ils ne sont pas difficiles, boivent à longs traits et remercient avec force saluts en portant la main au front, puis sur le cœur, ce qui est la marque de la plus profonde affection.

La route s'élève doucement dans le ouâdy Slaf. A sa bifurcation avec le ouâdy ech-Cheik se trouve, sous le vocable d'Abou Talib, qu'on nous donne pour l'oncle de Mahomet, une mosquée en plein air. L'été, nos Arabes viennent y prier, afin que le grand saint musulman les délivre des fièvres. Ils nous expliquent aussi l'organisation d'espèces de souricières qu'ils installent dans les rochers voisins pour prendre au piège les nombreux loups qui hantent ces parages.

'Aïd est bavard et toujours prêt à m'instruire; je mets donc à contribution sa naïve bonne volonté.

A gauche aboutit le chemin direct venant de Suez par le nord... nous l'avions quitté au ouâdy Homr. Cette voie prise autrefois par Smith et Robinson, et en 1894 par Pierre Loti, offre, dit-on, de merveilleux aspects et permet de traverser le désert de Tih, mais elle prive des délicieuses oasis de Tayebah et de Feïrân.

En traversant la plaine du Ras-Sahab, col d'où la vue est superbe, nous jouissons d'échappées pittoresques sur la chaîne du djébel Haouet. Disons adieu au Serbal qui se montre encore, toujours majestueux, à l'horizon; et comme pour nous consoler de nous en séparer, le djébel Katherine, première cime du Sinai qu'il nous soit donné de saluer, surgit devant nous, doré par un dernier coup de lumière.

Le campement est dressé au milieu de hauts genêts fleuris, bosquets blancs, comme saupoudrés de neige fraîche; ils répandent dans ma tente une odeur balsamique.

Ces plantes, désignées en hébreu sous le nom de *rotem*, rappellent un souvenir biblique. A leur ombre, le prophète Élie se reposa lors de sa fuite au désert, quand l'ange du Seigneur, lui présentant un pain cuit sous la cendre, lui dit : « *Mange, car le chemin est trop long pour toi. Il mangea, et avec la force que lui donna cette nourriture, il marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne de Dieu, à Horeb* » [I Rois, ch. XIX, 4-5-6-7-8].

Les bédouins se servent des feuilles du *retama* comme remède et en font des cataplasmes qu'ils prétendent souverains contre les douleurs.

Guérir leurs maux physiques est pour ces pauvres

gens, si souvent souffreteux, la science par excellence ; ils mettent en pratique, mieux qu'aucun civilisé, le précepte de l'Écriture : « *Honore le médecin* ».

L'aimable docteur ¹, notre compagnon, s'aperçoit de la renommée que vaut au désert le titre de « *hakim* ² ». Non content de mettre son talent au service des membres de la caravane, avec une obligeance qui ne se dément jamais, il donne journellement aux Arabes des consultations en règle et tient une clinique ambulante. Des scènes curieuses se prolongent, en général, fort avant dans la soirée, et éprouvent terriblement la généreuse patience du bon docteur. La lourde caisse contenant la pharmacie s'ouvre avec précaution aux regards ébahis de l'assistance assise en cercle autour de lui ; et chacun commence à raconter longuement, dans un langage imagé, ses maladies passées, présentes et... futures !

Aujourd'hui arrive de bien loin un brave indigène ; il a su trop tard notre passage à Maghâra et nous a suivis à marches forcées. Il ne s'agit pas du reste de diagnostiquer sur son état personnel ; mais sur celui de son ami qui, gravement malade, ne peut bouger de sa couche ; il vient donc consulter à sa place. Cette auscultation par

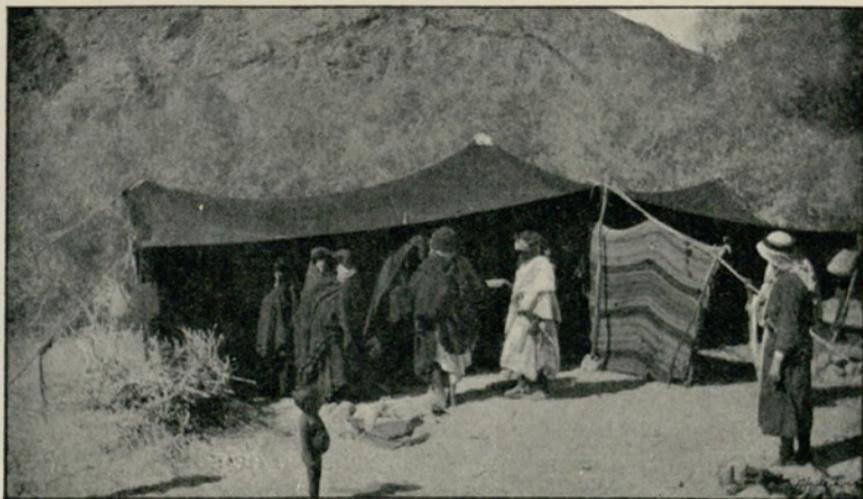
1. M. Émile Mauchamp.

2. *Hakim*, médecin.

intermédiaire ne manque pas d'originalité. Heureusement, le médecin en chef de l'hôpital français de Jérusalem ne se déconcerte guère ; et le bonhomme repart content, persuadé qu'il emporte là-bas le soulagement et la vie.

Il fait nuit... Brillante, la lune paraît au firmament avec son cortège d'étoiles. Tout bruit a cessé ; on n'entend même plus les chameaux ruminer ; rien ne trouble le religieux silence de cette vigile solennelle.

En effet, quelques heures nous séparent à peine de la montagne où il a plu à Iahvé de « *reposer sa gloire* » [Exode, xxiv, 16-17].



TENTE BÉDOUINE AU SORTIR DU OUADY FEIHAN

Étant partis de Raphidim, ils arrivèrent au désert de Sinaï, et ils campèrent dans le désert; Israël campa là, vis-à-vis de la montagne. Moïse monta vers Dieu; et le Seigneur l'appela du haut de la montagne [*Exode*, XIX, v. 2-3].

20 février.

Le matin est sans nuages... Nous atteindrons aujourd'hui la divine montagne; mais il paraît peu probable que nous y soyons accueillis par du tonnerre et des éclairs. Ceux d'entre nous qui avaient inscrit sur le programme une effroyable tempête, espérant en faire l'aliment de récits sensationnels, sont obligés d'y renoncer.

Voyage au Sinaï.

S'ils veulent, au retour, émouvoir leurs auditeurs, ils devront préparer une relation tout imaginaire. Nous prenons le ouâdy Redhua que nous quittons bientôt pour une courte exploration par le ouâdy Emleisah, affluent du grand ouâdy Slâf, jusqu'au ouâdy Refâyed.

J'ai parlé déjà de ce ouâdy comme d'une station possible des Israélites. Plus rapproché du Sinaï que Feîrân, il pourrait bien être le Raphidim de la Bible ¹. C'est, disent nos bédouins, une oasis remplie de sources et de palmiers.

Le temps dont nous disposons ne nous permet pas de contrôler leur assertion; et nous ne remontons qu'à sa jonction avec le ouâdy Emleisah.

Par suite de neiges abondantes tombées cet hiver, celui-ci est devenu un large torrent qui bouillonne en cascates sur un fond de granit rose; quelques figuiers sauvages sortent des creux de roche et baignent dans l'eau limpide leurs branches contournées.

Nous voudrions prolonger notre promenade à pied, continuer à traverser d'une rive à l'autre sur les pierres moussues qui forment des ponts naturels; mais il faut trop tôt quitter ce site, comme tant d'autres qui nous ont déjà charmés.

1. P. Lagrange, *Rev. bibl.*, 1900, p. 86.

Durant deux heures et demie nos chameaux gravissent péniblement le Naqb-el-Haoua (le passage du vent), raide escalier taillé jadis par les moines entre deux falaises d'environ trois cents mètres d'élévation. Les eaux y ont creusé un lit profond, sorte de précipice vertigineux ; d'énormes blocs de rocher se sont arrêtés à mi-côte ; d'autres ont roulé pêle-mêle au fond de ce ravin fantastique. Dante, s'il l'eût connu, en aurait fait le vestibule de son enfer ! C'est, au contraire, celui du temple où Jéhovah voulut se révéler à l'humanité.

Saisis par la solennité du lieu, nous nous arrêtons au sommet du col : en bas, s'étend l'immense plaine d'*Er-Rāhah* où la tradition place le campement du peuple hébreu. Isolée, la masse imposante du djébel Mousa et du Safsafeh borne l'horizon : C'est le Sinai ! le trône où Moïse vit le Dieu d'Israël : « *Sous ses pieds, c'était comme un dallage de saphir transparent, comme le ciel lui-même dans sa pureté* » [*Exode*, xxiv, 10].

Je n'essaie pas de décrire l'émotion qui m'étreint devant ce cadre si merveilleusement adapté aux scènes rapportées par le texte biblique.

Au moment de franchir l'entrée du sanctuaire où se déroulèrent les grandes manifestations divines, je comprends Sylvie d'Aquitaine tombant à genoux pour prier. Le sentiment que j'éprouve, au milieu de cette nature

toute d'harmonie, à la rencontre de « Celui qui est » et de mon âme si chétive, me fait dire avec le psalmiste, dans un transport d'admiration :

*O Seigneur! qui séjournera dans ta tente?
 Qui demeurera sur ta montagne sainte? —
 Les Cieux racontent ta gloire,
 Et l'étendue manifeste l'œuvre de tes mains.
 Ta loi est parfaite, elle restaure l'âme.
 Ton témoignage est véritable, il rend sage l'ignorant.
 Tes ordonnances sont droites, elles réjouissent le cœur.
 Ta crainte est pure, elle subsiste toujours,
 Tes jugements sont vrais, et sont tous justes.
 Sois mon rocher et mon libérateur! [Ps. xv-xix].*

Midi... A l'abri d'un gigantesque rocher, nous nous reposons. Les bédouins ont allumé du feu. La température n'est plus celle de Feirân, où, à pareille heure, nous comptons à l'ombre 28 degrés de chaleur.

Tout en soufflant dans nos doigts glacés, nous discutons l'authenticité de cet Horeb, qui nous subjugué du fond de son amphithéâtre, unique au monde.

Notre enthousiasme ne saurait suffire à appuyer une sérieuse conviction; et il faut en référer aux savants topographes et exégètes qui ont étudié la question.

Des érudits tels que Smend, Guthe, Winckler,

Grätz, mettent l'Horeb-Sinaï du côté de l'Oued el-Arich, l'antique torrent d'Égypte, dans la région avoisinant Aïn-Kedeis (Cadès). Grätz désigne le djébel Maqrā comme la cime de la montagne de Dieu.

Wellhausen, von Gall, d'autres encore, ont fait du pays de Madian, placé par certains géographes anciens au sud d'Aqabah, le pays du Sinaï; Ch. Beke a même prétendu en découvrir le lieu précis au djébel en-Nûr.

Je ne puis m'étendre sur ces différents systèmes fort clairement expliqués par le P. Lagrange dans la *Revue biblique* ¹. Sagement, je me range à l'avis de l'éminent professeur.

Les auteurs modernes situent définitivement le Sinaï de l'*Exode* dans le massif granitique du sud de la péninsule; il s'agit pour eux de choisir entre le Serbal et le djébel Mousa.

Soudée à celle de l'Ancien Testament, la tradition chrétienne se déclare en faveur de ce dernier, et aucune critique ne parviendra à l'effacer. Ebers a bien essayé de présenter des conclusions contraires; mais la découverte du manuscrit de Sylvie d'Aquitaine, qui marque ici son pèlerinage en termes non équivoques, triomphe de toutes les contradictions ².

1. *Revue biblique*, 1899, p. 369.

2. Gamurrini.

La prétendue tradition donnant au Serbal l'honneur d'être la montagne de Dieu date seulement de Cosmas Indicopleustes en 535; tandis que la relation de sainte Sylvie remonte à 384.

Donc, depuis la fin du iv^e siècle la tradition chrétienne était fixée au djébel Mousa.

Nous descendons l'étroit ouâdy Abou-Seileh et traversons la plaine d'er-Râhah; elle mesure une largeur moyenne de 900 mètres, et de 2.300 mètres de la base du Safsafeh au point du partage des eaux, ce qui équivaut à un carré de plus de 1.500 mètres; on peut y ajouter toute l'entrée du ouâdy ech-Cheik qui s'ouvre à gauche et l'élargissement que produit, à droite, le débouché du ouâdy Ledja. De tous ces points le Safsafeh est visible; il s'élève au milieu de cette plaine, emplacement sans pareil pour établir le campement des Israélites!

Nous nous engageons maintenant dans le ouâdy ed-Deir (vallée du couvent), qui est une sorte de prolongement d'er-Râhah.

A travers les oliviers grisaille, les cyprès mélancoliques, les amandiers en fleurs d'un jardin, apparaissent les murs du monastère-forteresse; bâtis par Justinien et restaurés par Kléber, ils gardent dans leur enceinte le puits de Jéthro et le Buisson ardent.

Autrefois la porte était murée, on l'ouvrait seulement

pour le patriarche de Constantinople, et les autres voyageurs, suspendus à une corde, devaient se résigner à être hissés par un treuil et passaient dans l'intérieur du couvent au moyen d'une lucarne pratiquée à la muraille.

Aujourd'hui les choses vont plus commodément : à peine avons-nous fait remettre à l'higoumène la lettre de recommandation apportée de Suez, qu'on nous fait pénétrer avec nos chameaux dans une première cour très vaste, entourée de bâtiments, où seront hébergés nos hommes.

Des moines hospitaliers, vêtus de robes noires, coiffés de tresses comme des petites filles, s'empressent pour nous recevoir et nous introduisent dans la sombre demeure.

Avant d'en franchir le seuil, je remarque l'inscription grecque gravée au-dessus de l'espèce d'ouverture basse et étroite qui sert d'entrée : ΕΓΩ ΕΙΜΙ Ο ΩΝ, « JE SUIS CELUI QUI SUIS ».

Ici même, dans ce désert sauvage, parmi des nomades incivilisés, Madianites, Amalékites, il a plu à Iahvé de se manifester au peuple d'Israël par l'intermédiaire de Moïse; et Moïse, face à Dieu, a rapporté du Buisson ardent une formule telle que le génie grec, même d'un Aristote, n'en a su trouver qui puisse affronter la comparaison.

Nous sommes installés dans l'hôtellerie réservée aux étrangers; elle est composée de quelques chambres blanchies à la chaux et d'une sorte de cuisine noire, où le brave Ibrahim, tout à la fois notre intendant et notre cordon bleu, a déjà allumé ses fourneaux.

Ce logis donne sur une galerie d'où nous avons le plus pittoresque coup d'œil.

Vu de ce poste élevé, le couvent a l'aspect d'une petite ville fortifiée, d'un castellum du moyen âge entouré de chemins de ronde, de meurtrières, de canons tant soit peu rouillés; c'est un dédale d'escaliers, véritables casse-cous franchis par les générations; un labyrinthe d'impasses et de ruelles tortueuses s'enfonçant sous des voûtes obscures; un enchevêtrement de chapelles peu esthétiques, de masures vermoulues, servant d'ermitages aux moines. Ces constructions sont reliées par des terrasses superposées, couvertes de treilles et de plantes grimpanes; çà et là d'étroites et humides cours laissent juste la place à un arbre solitaire pour étendre ses branches. Dans un vieux tonneau ou une urne demi-brisée s'épanouissent quelques fleurs odoriférantes dont le parfum tempère l'odeur moisie qui sort de toutes ces décrépitudes.

Seule la basilique de Justinien s'élève solide et bien entretenue au milieu de l'enceinte; elle est accotée à une

mosquée délabrée que les moines tolèrent pour ne pas exciter le fanatisme musulman.

Il est tard. Tout s'enveloppe de silence... Les moines reposent. A minuit, l'appel du synandre, instrument fort ancien, interrompra leur sommeil, et dans le chœur, saturé d'encens, ils chanteront les louanges du Seigneur.

On ne peut dire qu'ils dorment entre quatre murs; car l'un des côtés du monastère étant appuyé contre la montagne, quelques cellules sont même aménagées dans les fentes des rochers, et ressemblent à de vieux terriers agrandis.

J'ai fermé mes contrevents en bois noirci par les siècles. Dans une rêverie agitée jusqu'à l'heure où les cloches tintent Matines, je suis tentée de me laisser envahir par l'infinie tristesse qui suinte de l'austère demeure.

Une icône, éclairée par une petite veilleuse tremblotante, est suspendue au lambris de ma misérable chambrette; elle représente la Vierge Marie tenant entre ses bras le Sauveur du monde. Cette douce vision me fait souvenir que la loi d'amour a remplacé la loi de crainte; elle calme mon esprit et rassérène mon cœur.

J'ai laissé bien loin, bien loin, au delà de la grande mer, des êtres tendrement aimés. Aucun mal ne leur adviendra en mon absence; petits et grands seront protégés : à *Elle*, en partant, ne les ai-je pas confiés?



Le Seigneur est au milieu d'eux, le
Sinaï est dans le sanctuaire.

[Ps. LXVIII, 18].

21 février.

Un soleil chaud semble rajeunir les misères entrevues hier au crépuscule ; leur original ensemble gagne à être éclairé par la lumière blanche du matin.

Le Père Euthymios nous offre obligeamment ses services pour la visite du monastère. Les offices terminés, chaque solitaire regagne son ermitage ; on rencontre partout des ombres noires, de pauvres octogénaires cassés, aux longs cheveux blancs recouverts par une toque crasseuse ; ils saluent et disparaissent dans quelque trou en pisé.

Ces religieux suivent la règle de saint Basile dont le régime est austère ; ils furent jadis très nombreux au couvent de Sainte-Catherine, mais on n'y compte plus maintenant qu'une trentaine de moines. Leur souche fut

plantée ici et étend ses branches en Orient : la Grèce, Constantinople, la Roumanie, la Serbie, etc. Le patriarche, supérieur général du Sinaï, réside au Caire et délègue son autorité à un vicaire choisi parmi les religieux du monastère.

Pénétrons dans la basilique : la première porte, ornée de marqueterie, donne entrée dans le narthex ou vestibule, et on se trouve devant une inscription grecque qui mérite d'être citée : ΑΥΤΗ Η ΠΥΛΗ ΤΟΥ ΚΥ ΔΙΚΑΙΟΙ ΕΙΣΕΛΕΥCONTE ΕΝ ΑΥΤΗ ¹.

« Voici la porte du Seigneur : c'est par elle qu'entrent les justes » [Ps. cxviii, 20].

Le rideau se lève solennellement; nous voici dans l'église, elle se compose de trois nefs supportées par des colonnes de granit avec des chapiteaux aux dessins très variés. L'iconostase en bois sculpté est un don de la Russie.

Comme généralement dans les églises grecques, il y a profusion d'ornements d'un goût douteux, et des boules de verroterie de toutes nuances, rappelant les boutiques des foires, sont mêlées à une quantité d'images, aux tons criards, dont on ne donnerait pas deux sous !

1. Le E pour AI n'est pas une preuve que l'inscription soit récente.

Mais l'admirable mosaïque sur fond d'or qui décore l'abside fait oublier ces fanfreluches; elle représente la Transfiguration. Le Christ apparaît sous l'aspect d'un jeune homme fluide et élancé; Moïse et Élie Le montrent à Pierre, Jacques et Jean, et semblent leur dire : « Regardez Celui que figure la loi ancienne, Celui que nous vous avons annoncé. »

Autour du sujet principal, des médaillons contiennent les bustes des Apôtres et des Prophètes. Pierre, Jacques et Jean y sont remplacés par Jean le diacre, Luc et Marc.

Le saint Higoumène, le prêtre Longin, premier supérieur du monastère, sépare les lignées des Apôtres et des Prophètes.

Aux places d'honneur, deux grands portraits frappent le regard : un homme à longue barbe, une femme belle, aux cheveux tressés et relevés sur le sommet de la tête.

Ebers voit dans ces deux images : Moïse et Catherine d'Alexandrie. Au contraire, les moines affirment que ce sont celles de leurs insignes bienfaiteurs : Justinien et Théodora.

Cette mosaïque ne serait donc pas du VII^e ou VIII^e siècle, mais bien du VI^e, époque justinienne. Cependant les figures de l'Empereur et de l'Impératrice ne ressemblent guère à celles des monnaies du temps où

nous les retrouvons, ni à leurs reproductions dans les mosaïques de Saint-Vital à Ravenne et de Sainte-Sophie à Constantinople.

Pour terminer cette imparfaite description, je ne puis passer sous silence les scènes particulièrement intéressantes placées à droite et à gauche de l'abside : Moïse ôtant sa chaussure au milieu du Buisson ardent, Moïse portant les tables de la loi; elles complètent merveilleusement cette symbolique et magistrale œuvre byzantine.

La partie de beaucoup la plus sainte de la basilique est le sanctuaire du Buisson ardent. Tous ceux qui sont admis à y pénétrer doivent auparavant retirer leurs chaussures, en souvenir de la parole de Dieu à Moïse : « *N'approche pas d'ici, ôte tes souliers de tes pieds, car le lieu sur lequel tu te tiens est une terre sainte. Et Il ajouta : Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. Moïse se cacha le visage, car il craignait de regarder Dieu* » [Exode, III, 5-6].

L'antiquité chrétienne voyait dans le buisson sacré l'image de la Virginité de Marie consacrée par la maternité divine. C'est ce qui explique pourquoi Justinien bâtit la basilique sous le vocable de la Mère de Dieu.

Les apparitions de Iahvé à Moïse sous une forme sensible auraient été, selon Bossuet, une attention providentielle pour préparer l'esprit humain au mystère de

l'Incarnation ; et le dialogue du Seigneur avec le futur libérateur du peuple hébreu auquel Il daigne révéler les destinées extraordinaires qui lui sont réservées, ne peut-il être considéré comme la figure d'un autre colloque : celui de Nazareth où Gabriel annonce à la Vierge élue qu'elle sera mère du Sauveur : « *rien n'étant impossible à Dieu* » [Luc, 1, 37].

En rapprochant ces deux scènes des saintes lettres, je descends les quelques marches qui conduisent à la chapelle mystérieuse, située en contre-bas, au chevet de la grande église.

Les riches ciselures d'argent, les ors damasquinés, les faïences d'art déflorent ce lieu mémorable ; on le voudrait trouver dans sa simplicité primitive, et il ressemble à une vulgaire mosquée. Seul le demi-jour dont il est enveloppé lui donne encore un peu de poésie. Par une unique et très petite fenêtre percée obliquement derrière l'abside, le soleil s'infiltrant par une fente du djébel ed-Deir, montagne qui s'élève à l'est du couvent, y laisse, une seule fois chaque année, pénétrer ses rayons, au dire du Père Euthymios, et, comme notre venue ne coïncide pas avec ce phénomène, nous ne ferons que deviner dans la pénombre les icônes trop étincelantes.

On montre dans le voisinage une vieille ronce entourée de palissades en vétusté ; destinée à rappeler le buis-

son de l'apparition, les pèlerins russes s'en disputent le feuillage.

Il est probable que l'espèce de cet arbrisseau n'a rien de commun avec celle du Buisson ardent. Robinson le croirait plutôt composé d'un fouillis de belles aubépines : elles sont nombreuses dans ces parages ; et je préfère, avec lui, me représenter le Seigneur parlant à Moïse du milieu de leurs fleurs blanches, à l'odeur suave, que surgissant de ces petites feuilles de *rubus* à l'aspect misérable et d'un vert incolore.

Sans m'arrêter au puits où Moïse aurait puisé de l'eau pour abreuver les troupeaux de Jéthro et autour duquel les moines sont occupés à laver leurs hardes, j'accepte de l'un d'entre eux une baguette arrachée à l'arbuste qui, selon le pauvre orthodoxe, a certainement fourni la puissante verge du prophète, et, lui cachant un sourire incrédule pour ne point troubler sa foi naïve, je suis mes compagnons dans la bibliothèque, célèbre à juste titre.

Nous y admirons des livres de prières avec de jolies enluminures, un psautier complet en caractères microscopiques et un exemplaire manuscrit des Évangiles écrit tout entier en lettres d'or sur un beau parchemin blanc. D'après la tradition du monastère, ce serait un don de l'empereur Théodose III qui régna peu de temps au commencement du VIII^e siècle.

Burckhardt avait examiné les manuscrits arabes de la bibliothèque sinaïtique ; il n'y trouva rien de grande valeur ; plus heureux, Tischendorf, en découvrant le fameux *Codex Sinaiticus*, rendit à la science un service capital, et les religieux actuels, quoique loin d'être instruits comme leurs devanciers, soupçonnent maintenant qu'ils sont possesseurs d'ineestimables trésors.

« Lorsqu'après quatre années de recherches de documents dans les bibliothèques européennes, dit Tischendorf, je visitais pour la première fois, en mai 1844, le monastère de Sainte-Catherine, j'étais guidé par l'espérance de trouver dans son antique enceinte, restée intacte depuis sa construction par Justinien, quelques trésors pour les études bibliques. Cette espérance ne fut pas déçue. Au milieu de la bibliothèque, dont les livres et les manuscrits étaient rangés sur des rayons tout alentour, se trouvait une corbeille remplie de débris de vieux manuscrits détériorés. A ma très grande surprise, j'y découvris plusieurs fragments d'un manuscrit grec de la Bible sur parchemin, dans lequel je reconnus immédiatement un des plus anciens qui existent. La cession d'une partie de ce manuscrit ne fut pas difficile à obtenir ; et je recommandai de mieux conserver ce qui en restait, me proposant d'en faire l'acquisition par la suite, projet que je ne pouvais pas mettre pour le moment à exécution.

« Pendant un second séjour au monastère du Sinaï en 1853, j'eus lieu de penser que le trésor avait été envoyé en Europe dans l'intervalle. A mon troisième séjour au couvent de Sainte-Catherine en 1859, j'avais déjà consacré plusieurs journées à l'examen de ses bibliothèques; et ayant fait don aux moines de quelques exemplaires de mon édition de Leipzig des textes sacrés de l'Ancien et du Nouveau Testaments, j'eus l'occasion d'une conversation avec l'économe sur cet ouvrage et particulièrement sur le texte de l'Ancien Testament. Il m'invita à voir un septante qu'il possédait dans sa cellule et à peine eus-je déployé l'enveloppe de drap rouge qui couvrait le manuscrit, qu'à ma grande satisfaction, je reconnus les précieuses reliques que j'avais tirées de la corbeille en 1844 ¹. »

Depuis que Tischendorf a pu transporter à Saint-Pétersbourg ce fameux Codex qui comprend, d'après la version des Septante, la plupart des livres de l'Ancien Testament, le Nouveau Testament au complet, la première partie du *Pasteur d'Herma*s et l'épître de saint Barnabé, le tout remontant à l'an 400 de notre ère, le plus précieux manuscrit de la bibliothèque du Sinaï est sans contredit le palimpseste syriaque des Évangiles découvert par M^{me} Lewis.

1. *Terre Sainte*, par Constantin Tischendorf, p. 93.

Je me souviendrai toujours avec quel plaisir je rencontrais au milieu de tous ces vieux bouquins poussiéreux, cette aimable et docte femme accompagnée de sa sœur, Mistress Gibson. Toutes deux, filles d'un professeur à l'Université de Cambridge, se jouent du syriaque, de l'arabe et du copte, sans aucun pédantisme. On leur doit l'ordre mis ces dernières années dans les parchemins du monastère où elles font de longs séjours.

En les quittant, je me fais traduire l'inscription placée au-dessus de la porte qui donne accès à la salle témoin de leurs travaux : Θεραπεῖον ψυχῆς, « Lieu de guérison ou remède pour l'âme ».

Peu soucieux de demander santé spirituelle et force de vie aux condiments conservés dans ce laboratoire intellectuel, les moines ne paraissent guère méditer un si profond et si utile conseil; ils semblent ignorer absolument que l'étude préserve des maladies de l'âme, qu'elle est l'unique traitement capable de réagir contre les mentalités anémiées par le besoin de jouissances matérielles qui caractérise notre époque.



LE SERBAL

Le Seigneur dit à Moïse : Monte vers moi sur la montagne, et reste là ; je te donnerai des tables de pierre, la loi et les ordonnances que j'ai écrites pour l'instruction d'Israël. Moïse monta sur la montagne de Dieu. Il y demeura quarante jours et quarante nuits.

[Exode, xxiv, 12-13-18].

22 février.

L'ascension de la montagne de Moïse, le djébel Mousa, est l'obligatoire excursion de cette partie de notre voyage.

Il faut suivre d'abord l'antique sentier s'élevant par degrés au-dessus du couvent. Une première halte à une

modeste chapelle dédiée à la Vierge et nous franchissons deux portes cintrées (porte de la Confession, porte de Saint-Étienne).

Une pieuse tradition rapporte que les pèlerins n'étaient jadis admis à en passer le seuil qu'après avoir reçu l'absolution de leurs fautes ; aussi le moine Étienne se tenait-il ici pour les entendre :

Qui pourra monter à la montagne du Seigneur?

Qui s'élèvera jusqu'à son lieu saint? —

Celui qui a les mains innocentes et le cœur pur ;

Celui qui ne livre pas son âme au mensonge,

Et qui ne jure pas pour tromper [Ps. xxiv, 3-4].

Les pentes deviennent terriblement raides. Nous glissons sur la neige durcie dans l'étroit couloir de granit qui nous sert de route. Après environ une heure trois quarts de montée, nous atteignons le point culminant de la sainte montagne : 2.285 mètres au-dessus du niveau de la mer ; plus de 650 mètres au-dessus du couvent ¹.

Deux petits édifices surmontent le faite : à l'orient, la chapelle des Grecs, près de laquelle se trouve dans le rocher une sorte de trou de 70 centimètres de hauteur ;

1. Observations du D^r Rüppel.

au sud, la mosquée musulmane élevée sur une grotte plus profonde.

Les deux excavations se disputent l'honneur d'avoir abrité Moïse « *quand passait la gloire du Seigneur* » [Exode, xxxiii, 22-23]. Mais les prétentions des Grecs me semblent illusoires. Pour se cacher dans la fissure dont ils sont propriétaires, le prophète aurait dû s'aplatir sur le ventre et il n'eût pu garder cette insoutenable position pendant quarante jours et quarante nuits.

Il n'y a réellement sur le djébel Mousa qu'une seule grotte où, sans être très à l'aise, un humain se puisse réfugier.

Ces mesquineries sont sans intérêt. Je suis obsédée par les souvenirs autrement émouvants qui m'ont amenée *si haut!*

Les mille sommets des Alpes sinaïtiques, pressées comme les vagues d'un océan, nous entourent; plusieurs portent de grandes croix à demi brisées par les orages : combien en ce moment la pensée des épreuves de la vie s'efface de mon esprit. Si près du ciel, on est tenté d'oublier la terre; je l'aperçois toute petite là-bas, là-bas!!! Les lignes sont infiniment pures : au couchant, à travers des arêtes déchiquetées, on distingue le golfe de Suez, vapeur dissimulant à peine l'Égypte; puis à l'est, la mer d'Aqabah comme un seuil d'argent et l'Arabie où fume

l'encens. Le désert et ses collines baignées de lumière transparente viennent expirer au pied de la solide montagne, non plus enveloppée de nuées flamboyantes, mais toute de silence et de recueillement.

Je ne me lasserais pas de contempler ce spectacle, l'un des plus beaux sur lequel puisse s'arrêter la vue. Il le faut cependant ; nous devons encore gravir aujourd'hui une autre cime appartenant au massif même du djébel Mousa, le Râs-Safsafeh (pic du saule) ; il se détache au nord-nord-ouest et est séparé par environ trois kilomètres et demi de la montagne où nous nous trouvons.

Au risque de nous rompre les os, nous descendons le plus promptement possible l'espèce de sentier qui mène à la chapelle d'Élie. L'ombre d'un vieux et superbe cyprès nous attire ; il paraît nous attendre, tout en abritant le misérable ermitage attendant à l'oratoire consacré au prophète. On montre à côté une caverne où, dit la tradition, celui-ci se serait arrêté, fuyant la colère de Jézabel [I *Rois*, XIX, 9].

Après un peu de repos, les plus vaillants de notre caravane reprennent courage, et en avant... Nous passons devant les chapelles de Saint-Grégoire le Sinaïte et de Saint-Jean-Baptiste pour arriver bientôt à celle de la Ceinture de la sainte Vierge appuyée à deux saules :

nous voici immédiatement au pied du Rās-Safsafeh dont l'ascension, sans être vraiment dangereuse, est beaucoup plus pénible que celle du djébel Mousa. Il n'y a pas trace d'escaliers, ni le moindre chemin; il faut s'aider des mains et grimper à quatre pattes comme les bouquetins de la montagne.

Au milieu de cette solitude grandiose, de ce chaos effroyable de rocs superposés, environnée d'arêtes abruptes qui surgissent de toutes parts, je me demande à chaque pas, devant une nouvelle muraille de granit se dressant comme pour m'empêcher d'atteindre le but souhaité, par quelle fissure cachée le brave bédouin, mon guide, me fera continuer cette héroïque escalade. Aucune végétation n'apparaît au regard; c'est un aspect saisissant, à la fois d'horreur et de majesté: ici, rien ne fleurit, rien ne se fane; c'est l'image de la stabilité divine et de ses lois inviolables et éternelles.

Enfin, nous franchissons la dernière calotte de granit... Ali est tout fier de notre succès, et les premiers arrivés m'acclament joyeusement.

La terrasse naturelle où nous nous trouvons domine verticalement la plaine d'er-Rāhah¹ dans toute son étendue. Le promontoire isolé du Safsafeh au fond de

1. *Er-Rāhah* signifie halte, repos.

l'immense plaine serait, pensent Palmer et Robinson, à cause de sa configuration même, le sommet d'où la loi sainte fut promulguée.

La perspective est au-dessus de toute imagination, et il a fallu le génie divin pour préparer un tel théâtre aux scènes sublimes qui devaient immortaliser ces lieux.

L'atmosphère sèche et calme du désert permet à la voix de parvenir à de fort lointaines distances; et Moïse a pu, dans ces conditions acoustiques exceptionnelles, se faire entendre des chefs hébreux chargés de transmettre ses paroles à la foule. Une profonde crevasse s'ouvrant sous nos pieds, entre le djébel Safsafeh et le djébel Fréa, aurait été le chemin suivi par le prophète lorsqu'il portait les Tables de la Loi qu'il allait bientôt briser au fond du précipice, dans un accès de sainte et légitime colère.

Soulevée par des sentiments plus doux faits d'adoration et d'espérance, je reste un instant silencieuse à contempler en esprit, de cette gigantesque tribune, le camp d'Israël!

La montagne n'est plus couverte de fumée; la foudre ne sillonne plus les nues; on n'entend plus les grondements du tonnerre: l'orage a cessé. Mais les dix paroles que Iahvé a prononcées sur ce rocher ont changé la face du monde et retentissent encore.

Nous ne pouvons nous arrêter davantage. L'ordre du départ interrompt trop tôt mon rêve biblique.

Les jours sont courts : que ferions-nous surpris par la nuit au milieu de ces vertigineux précipices? Il faut se livrer à de périlleux tours de force, à des prodiges d'adresse, non seulement en effectuant la descente proprement dite, mais encore dans la coulée en pente glissante qui nous conduit jusqu'à « Deir-el-Arbain ». Ce petit couvent, situé dans la partie haute du ouâdy Ledja, entre le principal massif du Sinaï et le pic du djébel Katherine, est ainsi nommé parce que quarante moines, aux dires d'Ammonius et de Nilus, y furent massacrés par les Sarrasins, vers la fin du iv^e siècle de l'ère chrétienne.

Le crépuscule enveloppe de ses tons gris, bientôt sombres, le monastère maintenant abandonné. Ceux de nos compagnons qui ont renoncé à l'ascension du Safsafeh accourent à notre rencontre. Un peu inquiets de ma témérité, ils s'empressent autour de nous à la lueur timide de quelques pauvres lanternes et nous comblent de prévenances amicales. Des chambres propres nous permettront de passer la nuit dans ce gîte paisible, et après l'exercice, tant soit peu forcé, auquel je me suis livrée, les sommaires divans des Grecs me paraissent égaler les plus fins duvets.

Toute notre jeune phalange n'éprouve guère ce soir le besoin de plaisanter. On n'entend plus que le murmure du ruisseau; il chante l'oasis délicieuse et paraît nous bercer. Je m'endors, en me répétant les beaux vers de Racine dans Athalie :

*O mont de Sinäï, conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand, sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé,
Fit luire aux yeux mortels un rayon de Sa Gloire.*



Le désert et le pays aride se réjouiront; la solitude s'égaiera, et fleurira comme un narcisse, elle se couvrira de fleurs, et tressaillera de joie.

[*Isaïe*, xxxv, 1-2].

Les malheureux et les indigents cherchent de l'eau, et il n'y en a point; leur langue est desséchée par la soif.

Moi, le Dieu d'Israël, je ne les abandonnerai pas, je ferai jaillir des fleuves sur les collines, et des sources au milieu des vallées.

Afin qu'ils voient, qu'ils sachent, qu'ils observent et considèrent que la main du Seigneur fait ces choses, que le saint d'Israël en est l'auteur [*Isaïe*, xli, 17-18-20].

23 février.

C'est aujourd'hui le second dimanche de Carême.

Les messes se célèbrent dans une de nos chambrettes transformée en chapelle. Par les lucarnes entr'ouvertes, les symphonies des merles nichés dans les hauts cyprès, paratonnerres des vieux cloîtres, arrivent jusqu'à nous

mêlées aux mille petits bruits de la nature qui s'éveille.

Nous passons une matinée reposante à explorer le jardin cultivé par les Djebelieh. Les amandiers fleuris, les figuiers dont les feuilles commencent à paraître, l'herbe d'un vert luxuriant, les sources claires et abondantes contrastent singulièrement avec l'aridité des vallées mortes et desséchées parcourues hier.

De Deir-el-Arbain s'entreprend l'ascension du djébel Katherine dont l'altitude est de 2.602 mètres. C'est le pic le plus élevé de la péninsule avec le djébel Oum-Chômer mesurant 2.575 mètres et situé au nord-est.

Seuls, trois d'entre nous ont gravi la montagne de Sainte-Catherine; le sommet, disent-ils en nous rejoignant, est assez facile à atteindre, on y trouve une chapelle sous le vocable de la bienheureuse, et quelques anfractuosités dans le roc passent, selon une légende, pour garder l'empreinte de son corps transporté par les anges, d'Alexandrie ici.

En revenant à la plaine d'er-Râhah, nous visitons successivement les endroits intéressants que nous indique le moine grec devenu notre cicerone.

C'est d'abord dans le ouâdy Ledja un gros bloc conique qu'il affirme être le fameux rocher de Massa et Mériba duquel Moïse aurait fait sourdre une source.

Je ne recommencerai pas les controverses déjà soule-

vées à propos du texte du chapitre xvii^e de l'*Exode* concernant ce rocher ; et je préfère, en regardant cette énorme masse de granit, levée toute droite devant nous, méditer le beau passage de la première épître de saint Paul aux Corinthiens : « *Frères, je ne veux pas que vous ignoriez que nos Pères ont tous été sous la nuée, qu'ils ont tous passé au travers de la mer, qu'ils ont tous été baptisés en Moïse dans la nuée et dans la mer, qu'ils ont tous mangé le même aliment spirituel, et qu'ils ont tous bu le même breuvage spirituel, car ils buvaient à un rocher spirituel qui les suivait, et ce rocher était le Christ* » [I Cor., x, 2-4].

L'apôtre veut entendre que les baptisés reçoivent par l'eau purificatrice le gage de leur rédemption, comme les Hébreux, placés sous la nuée, ayant fait un acte de foi et de confiance en Dieu par le ministère de Moïse, reçurent le gage de la bénédiction divine.

Le passage miraculeux les sépare de la terre d'Égypte, lieu de servitude et d'idolâtrie, comme le baptême nous sépare du péché. A côté de ce sacrement qui nous communique la grâce et nous fait naître à la vie chrétienne, saint Paul présente la figure de cet autre sacrement qui nous y nourrit et nous y conserve : la sainte Eucharistie ! Les Israélites, dit-il, ont mangé « *un aliment spirituel* », la manne. Le Seigneur leur donna cette nourri-

ture journalière pour réparer leurs forces et les désaltéra dans leur détresse avec « *un breuvage spirituel* » provenant d' « *un rocher spirituel* ».

Derrière le rocher d'Horeb, je considère donc le vrai donateur de « *l'eau qui jaillit jusque dans la vie éternelle* » [*Jean*, IV, 14], le Christ lui-même!

Pour que je n'aie plus « *jamais soif* », qu'Il me donne de cette *eau vive* et qu'elle devienne en moi « *une source* »! qu'Il nous accompagne aussi, comme autrefois Israël, non seulement à travers les plaines et les ouâdys du désert matériel, mais surtout dans le désert de la vie morale dont les sentes paraissent parfois si âpres et si brûlantes, où l'âme se trouve sans cesse haletante et inapaisée. — Confions-nous en Lui « *à perpétuité ; Il est le rocher des siècles* » [*Isaïe*, XXVI, 4].

A une faible distance du rocher de Moïse, Hadjar Mousa, martelé par les religieux du monastère, se trouve une excavation qui passe pour avoir servi de moule au veau d'or.

Un peu à l'ouest, on signale faussement l'endroit où la terre engloutit Dathan et Abiron; car nous savons par le livre des *Nombres* [xvi], que cet événement s'accomplit, non au pied du Sinaï, mais à plusieurs journées de marche vers le nord dans le désert, du côté de Cadès.

Puis on nous montre le siège du prophète, Maqâd-en-

Naby Mousa; l'éminence sur laquelle s'était placé Aaron pendant que le peuple, oublieux des grâces du vrai Dieu, dansait autour de l'idole.

Du temps de sainte Sylvie on s'arrêtait déjà à toutes ces identifications et à bien d'autres encore qui ne valent point la peine d'être mentionnées.

Au confluent du ouâdy Ledja et d'er-Râhah sont les vestiges de deux couvents; l'un dédié aux apôtres Pierre et Paul; l'autre sous le titre de Sainte-Marie-de-David. Il en subsiste de fort beaux jardins remplis d'arbres fruitiers; leur fraîche verdure prouve combien cette contrée, à présent si inculte, est capable de végétation dès qu'une source la fertilise.

Nous sommes rentrés au monastère de Sainte-Catherine; demain nous le quitterons définitivement.

La seconde partie de notre voyage a pour objectif la mystérieuse Pétra : pourrons-nous l'atteindre? A elle maintenant vont les rêves!

Avant de terminer nos préparatifs de départ, nous voulons revoir une dernière fois la basilique. On nous a promis de nous faire vénérer les reliques de la patronne du couvent : c'est une cérémonie compliquée à laquelle les moines ne sont pas toujours disposés. Le saint corps dont ils sont les dépositaires est pour eux un trésor inestimable; il leur vaut les offrandes de nombreux pèlerins russes et toutes les sympathies du grand empire du Nord.

Après avoir allumé de gros cierges en cire vierge, le Père sacristain et son acolyte découvrent lentement, avec force prostrations, un sarcophage de marbre renfermant deux beaux reliquaires en or ciselé. L'un contient la tête de la Bienheureuse martyre couronnée de superbes émeraudes dont l'éclat fait paraître terriblement noir le chef qu'on nous présente. Dans l'autre est conservée la main de sainte Catherine ornée de bagues étincelantes.

Le couvercle de la châsse remis en place et les encensements terminés, les célébrants nous offrent des bagues argentées qui ont touché aux reliques sur lesquelles sont gravés ces mots : « Agia Aikaterina », nom de la sainte chez les Grecs.

Ces anneaux sont enveloppés précieusement dans des boules de coton embaumé. D'où vient cette douce odeur très pénétrante? Serait-ce celle désignée par les Italiens, odeur du Paradis, et qui s'échappe des ossements béatifiés de certains corps saints, ou doit-elle être attribuée aux parfums dont les moines grecs font un usage quelque peu exagéré?

Je n'approfondis pas la question; chacun la résoudra d'après ses dispositions personnelles.

Nous quittons les saints canonisés pour rendre visite aux tombeaux des simples mortels dont Dieu seul sait le sort dans l'autre vie.

L'ossuaire des religieux, édifice rectangulaire, est situé au milieu de leurs vastes jardins et se détache en blanc à travers les hauts cyprès; il donne dans une sorte de petit enclos où les morts sont déposés pendant trois ans; puis on les déterre et on en désarticule habilement les squelettes dont les ossements sont rangés avec une remarquable symétrie.

Cet usage, qui vient de l'ancienne Égypte et qu'on retrouve dans les îles sauvages de l'Océanie, existe cependant aussi chez des capucins d'Europe, notamment à Rome et à Palerme où ils conservent des cimetières semblables.

Deux cryptes sont garnies des piles de tibias, de bras, de côtes, de crânes : restes d'anciens ermites du Sinai recueillis dans les cavernes et les sépulcres environnants. Les moines du couvent tiennent à reposer, après leur mort, en compagnie des solitaires qu'ils regardent comme leurs prédécesseurs.

Nous remarquons, mis à part, les ossements de deux anachorètes; le P. Euthymios nous raconte leur histoire. Ils séjournèrent sur la sainte montagne dans des grottes voisines et s'étaient liés ensemble par une longue chaîne qu'ils agitaient de temps à autre, afin de s'empêcher mutuellement de céder au sommeil pendant la prière. Au milieu de leur inséparable poussière, les anneaux de fer rouillés, preuve de ce touchant récit,

se voient encore. Mais je suis frappée davantage par la légende attachée à un autre squelette : assis dans un coin, il semble réfléchir, le menton posé dans la main. C'est, paraît-il, le célèbre Étienne dont parle saint Jean Climaque. Il vécut quarante ans au pied du Sinaï, pratiquant des austérités effroyables ; on le connaissait pour ses éminentes vertus ; il avait le don des larmes et même celui des miracles. Lorsqu'il fut sur le point de rendre l'âme, ses frères l'entendirent discuter avec d'invisibles accusateurs, et le dernier soupir s'exhala sans que personne ait pu prévoir comment s'était terminé le procès au sujet duquel Étienne s'était si énergiquement défendu. Néanmoins les moines vénèrent comme un saint le prétendu thaumaturge.

Pour effacer ces visions d'outre-tombe, nous faisons une promenade autour des chemins de ronde et montons sur les hautes terrasses.

De là on aperçoit à l'horizon un coin de désert qui s'allonge.

Quelques Djébelieh, en retard, tendent la main à la porte massive et reçoivent un morceau de pain noir.

Dans la cour, que nous dominons, nos bédouins assis attendent tout anxieux la détermination des Grecs ; ils voudraient bien, les pauvres diables, gagner encore quelques sous en suivant notre caravane, mais notre pre-

mier contrat expirant à l'arrivée du couvent, nous sommes à la merci de ses habitants; ils sont nos maîtres et nous forceront peut-être à changer de conducteurs et de montures.

De gros nuages sombres s'amoncellent au ciel, le vent commence ses lugubres sifflements. L'orage désiré par mes compagnons va-t-il éclater? Leur imagination va jusqu'à entendre la grande voix du tonnerre faisant vibrer les ouâdys. J'avoue que je n'ai pas l'ouïe aussi fine..... Seules, d'énormes gouttes de pluie accompagnées d'un peu de grêle glacée donnent vraisemblance à leurs propos et nous obligent à regagner l'hôtellerie.

Ibrahim a dévalisé, mais à prix d'or, la basse-cour des moines... Nous aurons festin ce soir..... Dans une marmite fumante cuisent à petit feu un agneau et une douzaine de poules. Le Père économe est invité à partager le souper d'adieu et il arrive portant une corbeille pleine de raisins vermeils, dignes de la grappe de la vallée d'Eschol¹ qu'il fallait « *porter à deux au moyen d'une petite perche* » [Nombres, xiii, 23-24].

Les raisins du monastère sont aussi délicats au goût que jolis au regard; on les conserve tout l'hiver suspendus aux treilles grimpantes et ils enguirlandent artistement les vieux portiques effrités.

1. *Eschol* signifie grappe.

DU SINAI A MA'ÂN



LE SINAI. JARDINS DU MONASTÈRE DE SAINTE-CATHERINE

24 février.

Il est déjà neuf heures. La matinée avance. Quand partirons-nous? On ne sait où s'arrêteront les exigences des Grecs : à chaque concession de notre part, ils réclament une nouvelle contribution. Sur la terrasse de l'hôtellerie nous assistons à des scènes indescriptibles ; expulsés de la grande cour d'entrée où ils ne rentreront qu'une fois le traité conclu, nos bédouins avec leurs chameaux se ruent contre la porte close... A un signal donné, elle s'ouvre brusquement et tous font irruption dans l'intérieur, se pilent, se piétinent au passage et remplissent l'air de clameurs forcenées. Enfin nous

sommes en route pour Aqabah ou el Aqabah, pour parler comme les Touâra ; il nous faudra cinquante à soixante heures de marche pour atteindre l'ancienne Éloth... Après le ouâdy ed Deir et le ouâdy Chou'eibeh, nous arrivons au ouâdy ech Cheikh, large vallée au sable durci où poussent quelques chétifs buissons ; il offre l'aspect de la partie supérieure du ouâdy Feirân qu'il rejoint à l'endroit où nous le quittâmes.

A gauche, sur les noires montagnes, se profile la petite coupole blanche d'un ouéli : quel disciple de Mahomet nos Arabes vénèrent-ils dans ce tombeau ? C'est Nebi Sâleh, le grand saint des Touâra. Ils ne se contentent pas de le prier lorsqu'ils passent. Chaque année ils célèbrent encore, au mois de mai, une superbe fête en son honneur, à laquelle doivent participer toutes leurs tribus. Cette fête consiste en sacrifices et en repas suivis de danses, d'improvisations poétiques et de simulacres de combats¹.

Nous prenons le ouâdy Soueîr et faisons une courte halte à Aïn-Soueîr, puits creusé au milieu d'un jardin planté de grenadiers, de figuiers, voire même de poiriers, arbre particulièrement rare en ce pays.

La route s'enfonce ensuite dans le ravin escarpé

1. *Terre Sainte*, par Constantin Tischendorf.

du ouâdy Soueirîyeh, gravit le Naqb Abou Delleh et débouche dans le ouâdy 'Orf. Vers le soir nous campons à l'entrée du ouâdy Sa'al. On peut considérer cette région intermédiaire comme formant la ligne du partage des eaux entre le golfe de Suez et celui d'Aqabah. C'est ici une sorte de plaine ceinte de collines de gneiss aux nuances changeantes; leurs parois assez élevées ne suffisent guère à abriter nos murailles de toile contre une brise froide qui souffle en rafales gémissantes. Pourtant nous retrouvons le désert avec satisfaction, nous jouissons de ses infiniment douces senteurs, et humons à pleins poumons son air réconfortant et irrespiré!

Derrière nous, loin déjà, se dressent les saintes montagnes, elles dominant, dans une gloire, sous les rayons du soleil couchant, les petites montagnes sombres et mélancoliques de notre voisinage... Demain elles disparaîtront... les reverrons-nous jamais!



25 février.

Toute la nuit nos tentes ont été rudement secouées par un vent glacial; le ciel est nuageux et nous sommes pressés de redescendre vers un climat plus tempéré.

Nous cheminons plusieurs heures dans la belle vallée de Sa'al où croissent çà et là d'épaisses broussailles. Nos ouâdys redeviennent solitaires et grandioses; après avoir croisé à droite le ouâdy el-Gharâby, nous prenons le ouâdy el-Myrâd (la descente); on y trouve de l'eau en toute saison; il nous conduit au ouâdy el-Halif. Nous passons auprès d'un énorme seyal réputé dans la contrée et très apprécié des bédouins auxquels il offre un abri pour leur sieste méridienne.

De bonne heure nous terminons l'étape, afin d'ap-puyer le camp à une légère éminence sablonneuse Hadj-rat el-Baqar; d'autres collines un peu plus élevées forment en arrière une ligne ondulée qui nous servira de paravent.

Au nord d'Hadjrat el-Baqar, à une petite distance, se trouve Eroueis el-Ebeïrig. Quelques personnes, frappées par la ressemblance du nom, croient pouvoir identifier ce lieu avec la célèbre station des Israélites, dite des *Sépulcres de la convoitise*, en hébreu Qibroth Hattaouah, où Dieu frappa son peuple pour s'être livré à un appétit désordonné [*Nombres*, XI, 31-32-33-34]. Mais cette opinion est très hypothétique et des plus discutables¹.

Il fait encore bien froid. Malgré leur feu pétillant qui brille clair, je plains nos pauvres Arabes sous leurs haillons. En pensant à eux, je trouve ma tente trop luxueuse et le modeste souper du désert me semble un repas extra-fin!

1. P. Lagrange, *Revue biblique*, 1900, p. 275.



LES ASCENSIONNISTES DESCENDANT DU DJÉBEL SAFSAFEH

26 février

Engagés dans le ouâdy Aoual-Heïbeh, après avoir croisé à droite le ouâdy Djinâh, nous apercevons une dernière fois le sommet du djébel Katherine du grand massif du Sinaï et nous tournons le djébel 'Arâdeh pour arriver à Reidân Ešqâ'ah. Nous cheminons maintenant dans le ouâdy el-Hedjeïby, large vallée entourée d'étranges monticules qui dépassent toute imagination.

A mesure que nous avançons, les masses de grès bariolés de Reidân Ešqâ'ah affectent des formes imprévues et paraissent les constructions de cités fantastiques.

L'œil croit y percevoir des forteresses avec leurs bastions, des tours garnies de créneaux ; ici, c'est un portail de cathédrale gothique orné de clochetons et de découpures en relief ; là, un castel seigneurial en granit rouge.

Beaucoup de ces rochers portent des inscriptions arabes, grecques et nabatéennes, accompagnées de grossières représentations d'animaux comme celles que nous avons examinées au ouâdy Mokatteb ; les rochers des pèlerins « Hadeibeh el-Hadjâdj » sont couverts de graffiti.

Parmi ces curieuses inscriptions nous relevons sur la première pierre le mot **MAKEΔONIOC**, « Macedonius ». La seconde a nettement défini la forme d'un fort avancé et est marquée **MAKAPIOC HMATOC**, « Bienheureux Ématus ».

Ces blocs colossaux ont reçu le nom de « rochers des pèlerins », à cause de la profonde vénération qu'ils inspirent aux pèlerins de la Mecque dont certains se seraient, dit-on, égarés dans ce désert ou prennent parfois volontairement cette voie détournée.

Nos conducteurs, sans se douter, dans leur insouciance habituelle, qu'ils nous ont fait voir assez de merveilles pour un jour, trouvent toujours l'étape trop longue et nous arrêtent dès 4 heures, sous prétexte que le campement sera à portée d'une source excellente.

Nous réclamons en vain ; les bagages sont déchargés et 'Aïd force ma chamelle à s'agenouiller ; elle grogne un peu et se décide à lui obéir.

Alors nous prolongerons la douce flânerie en doublant cette heure idéale de la vie nomade, cette heure où tout se recueille, où tout repose et prie, cette heure divine dont j'aime écouter le silence.

Nous montons sur les collines voisines pour découvrir à l'ouest la grande étendue du désert de Tih.

Les monticules gris deviennent roses, les sables prennent une teinte lilas ; mais nos rêves seront roses puisque de cette couleur exquise, nous voilà tous comme imbibés !



Le peuple s'arrêta à Hatséroth;
Marie et Aaron parlèrent contre
Moïse au sujet de la femme éthio-
pienne qu'il avait prise.

[*Nombres*, xi, 35; xii, 1].

27 février.

Le vent est tombé; à mesure que nous nous éloignons des hauts plateaux la température s'adoucit.

Nous avons quitté les chameaux de charge; ils feront un long détour pour nous rejoindre, ne pouvant s'aventurer dans la véritable échelle de rochers du Naqb Hou-drâ. Je la descends lentement à pied; il serait si facile d'y arrêter la caravane par une chute ou une entorse intempestive. Cette fois encore l'aide d'Ali est appréciable; dans son jargon il multiplie les encouragements, comme lors de notre ascension du Râs Safsafeh.

Nous arrivons à Aïn el-Houdrâ. On place généralement ici Hatséroth, troisième station, d'après les *Nombres*, où campèrent les fils d'Israël au sortir du

Sinaï. Marie, sœur de Moïse, y aurait été frappée de la lèpre pour avoir murmuré avec Aaron contre son frère [*Nombres*, XII].

C'est au milieu d'une sorte de cirque en marbre rouge, mêlé de granit aux couleurs éclatantes, de grès semblables à des terres cuites, qu'émerge l'oasis d'el-Houdrà; les tamaris s'y entrelacent avec les palmes; sa source abondante a le goût de celle de Gharandel.

Nous cheminons tranquillement dans le pittoresque ouâdy Ghazaleh et faisons halte à midi à son confluent avec le ouâdy Lethy qui vient du nord.

Le lunch est préparé sous le plus beau seyal que nous ayons jamais rencontré; c'est certainement le roi des acacias sittim. Les voûtes impénétrables de ce château de verdure, placé si providentiellement sur notre passage, nous protègent contre l'ardent soleil et nous nous reposons délicieusement à son ombre.

Au déclin du jour, nous gagnons le ouâdy el-'Aïn (vallée de la source). Pierre Loti a merveilleusement décrit cette oasis pleine de séduction, une des surprises que réserve parfois l'étonnant désert! Sa caravane n'avait pas traversé l'oasis de Feïrân, à laquelle je me garde d'être infidèle¹.

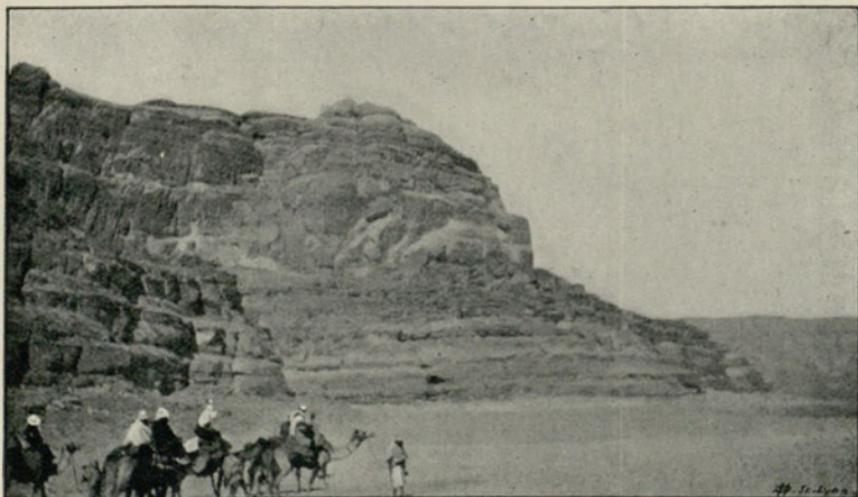
1. *Le désert*, p. 90 et ss.

Ici, un ruisseau clair se déverse dans une succession de piscines en granit : thermes préparés, semble-t-il, pour les nymphes de céans. Ce coin éblouissant est digne des contes des *Mille et une Nuits* et fait pour l'éclosion des mythes dont l'Oriental est si friand.

Les pommiers de Sodome et les rares palmiers dont la verdure se détache des sombres rochers sont encore tout humides; à leurs branches, perlent des gouttelettes comme des larmes irisées.

C'est que les nuées qui voilaient avant-hier l'azur du ciel se sont effondrées dans le ouâdy el-'Aïn; et lorsque des pluies impétueuses se précipitent, avec une force irrésistible, des cimes et des versants de ces montagnes où aucune végétation ne retient leur cours, les rivières soudaines qu'elles forment s'engouffrent dans les gorges et les vallées comme autant de fougueux torrents qui entraînent tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage.

Les indigènes nomment *seils* ces averses subites; ils les tiennent pour un véritable fléau; et, afin de s'en préserver, ne plantent jamais leur tente au fond du ouâdy, mais sur la pente du coteau.



LA CARAVANE A REIDAN ESQA'AH

28 février.

Descendons!... Non pas par le chemin que durent prendre les Hébreux en quittant Hatséroth; les textes qui indiquent leur marche ne mentionnent aucune station au bord de la mer; ils remontèrent sans doute vers le nord, tandis que nous suivons le ouâdy el-'Aïn dans la direction du sud.

La vallée est d'aspect souverainement grandiose; le soleil dore les pitons élevés de ses falaises perpendiculaires, imposantes masses de grès toujours plus noirs, toujours plus rouges; le ruisseau n'a pas assez de force

pour aller jusqu'à la mer et se perd bientôt dans un lit d'épais gravier.

L'ouâdy el-'Aïn butte contre la croupe septentrionale de la chaîne du Samkhi, se redresse vers l'est et atteint le massif du djébel el-Ouâtir. Les rochers se resserrent et forment encore un passage pittoresque, « le Boueib » (la petite porte). Nous sommes arrivés de l'autre côté de la péninsule sinaïtique : saluons le golfe Élanitique (golfe d'Aqabah). Sa nappe azurée est un vrai sourire qui nous reçoit gaiement et contraste d'une manière frappante avec la physionomie austère des lugubres déserts.

La transparence de l'air rapproche tellement l'Arabie et sa chaîne du djébel Taouran, qu'on se croirait moins sur les côtes d'une baie que sur les rives d'un large fleuve.

Avec toute sa magie, l'éclatant soleil fait flamboyer le ciel et l'eau, il jette des flèches d'or dans les palmiers de la paisible oasis de Nouheïbeh, ondulant sous les caresses des brises tièdes. Nouheïbeh, avec sa petite garnison d'opéra-comique et ses quelques maisons bâties en pisé, est le dernier poste égyptien. Nous allons franchir la frontière ottomane, si toutefois il y a des frontières au désert.

Le gouverneur de la citadelle voudrait nous retenir ; le plaisir de notre société ne lui importe guère, mais

comment laisser passer une si élégante caravane sans en tirer profit? Donc, il prétend nous faire changer conducteurs et montures : c'est le tour de ses hommes à gagner leur vie.

Nous avons déjà subi les conditions draconiennes des Grecs du Sinaï et payé grassement notre voyage jusqu'à 'Aqabah. Le pauvre qaïmaqâm s'aperçoit vite que nous ne sommes pas gens à céder facilement; embarrassé, sachant à peine lire, il retourne en tous sens nos « tes-kérés ¹ » et, abasourdi par tant de grimoires, nous laisse partir sans de bien longues discussions.

L'oasis s'éloigne; on n'entend plus les cris des réclaments, nous retombons dans le grand silence... Trois jours, nous cheminerons sur les plages désertes poudrées de corail tamisé. Il y a une certaine mélancolie à songer que, nous passés, elles ne recevront pas de sitôt l'empreinte de nouvelles traces humaines.

Nos chameaux foulent d'énormes bénitiers, des bancs considérables de superbes coquilles couleur chair, des nacres brillantes aux reflets de bijoux.

Ces magnificences me rappellent mes convoitises d'adolescence; je m'arrêtais souvent dans les ports de mer de la Manche, devant les vitrines des marchands de curio-

1. *Teskéré*, c'est-à-dire passeport.

sités où j'admiraï des coquillages semblables, voisins de baleines empaillées et de divers produits exotiques : ils me faisaient envie, et ma mère m'expliquait qu'ils provenaient de l'océan Indien, de la mer Rouge et d'autres pays lointains où, certes, je n'irais jamais.

Et voilà qu'aujourd'hui il me suffit de faire agenouiller ma chamelle pour choisir à mon gré, dans cet amoncellement invraisemblable, les *strombes*, les *trinacras* et les *cérites* que le roulis des vagues n'a pas détériorés : je voudrais tout ramasser, si c'était faisable, tout emporter à mes petits-enfants.

Nous campons au milieu de rochers effrités dont une partie avance dans les flots et forme une sorte de promontoire, le Râs Mohammed, qui ressemble à un bastion et a bien quelque peu la forme du château de l'OEuf à Naples.

La mer doucement rayonnante est changeante et moirée; un instant le fond en paraît d'émeraude, puis on dirait que, suivant son caprice, elle reflète, tout à coup, à la surface de son onde calme et limpide, les innombrables nacres renfermées dans ses entrailles.

Alors je lève les yeux pour contempler avec ravissement l'ineffable coucher de soleil.

Aucune des splendeurs admirées dans mes précédents voyages, même en Grèce, en Égypte ou en Syrie, ne m'a

autant saisie que le spectacle de l'astre roi descendant avec lenteur par delà le rempart de la grande Arabie d'en face.

Il a disparu... mais le crépuscule est vermeil, et la nuit sera transparente et toute bleue!



'AID SUR SA CHAMELLE ; QUELQUES TOUARA.

1^{er} mars.

Nous laissons le territoire de la tribu des Kbesch (les béliers) où nous avons passé la nuit.

En route, dans les anses profondes des grèves solitaires, toujours nous piétinons les coquilles merveilleuses qui ont servi de logis à des milliers d'êtres vivants, maintenant desséchés.

A notre approche une armée de crabes nains fuit effarouchée, courant à toutes petites jambes se précipiter dans l'eau verte.

La multitude des madrépores, comme couvertes de broderies à jours, excite l'admiration générale : nous en

emplissons nos bissacs : quels étranges et jolis presse-papiers à offrir aux amis absents ; à ceux dont la pensée ne me quitte point et avec lesquels il eût été si doux de partager les impressions que fait naître en nous ce monde enchanté, tout de splendeur et de charme !

Un conchyliologue émérite fait partie de la caravane ; professeur de talent dans une de nos universités de France, il veut bien oublier sa chaire d'histoire du droit pour nous faire un cours sur les mœurs et coutumes des Bernard l'Ermité¹.

Après avoir doublé le Râs Abou Bourqā (le cap voilé), la halte méridienne a lieu sous un groupe de palmiers Doûm ; leur doyen, dont les cinq branches s'étendent en éventail, les domine de bien haut ; arbre incomparable par sa forme esthétique, il demeure pour moi le type de sa gracieuse espèce.

Le ciel est chargé et inconstant : parfois une ondée nous surprend et donne à l'atmosphère un je ne sais quoi de léger et d'enivrant qui rafraîchit nos poitrines.

De temps à autre, entre des plis nébuleux, le soleil se montre par de larges crevasses, sortes d'impénétrables ouâdys bleu indigo qui s'allongent au-dessus de nos têtes.

1. M. Frédéric Peltier, professeur à l'Université de Lille.

La côte d'Arabie semble se rapprocher, tantôt enveloppée d'humides vapeurs, tantôt zébrée de bandes de drap d'or.

Un immense arc-en-ciel la réunit à la péninsule sinaïtique; il n'y manque aucune nuance, depuis l'orange pourpré jusqu'à la fleur de pêcher et l'améthyste pâle; il se mire dans l'eau luisante. C'est un jeu de lumière sans précédent : où donc s'arrêtera la féerie toujours croissante par laquelle nous sommes éblouis?



Le roi Salomon construisit des vaisseaux à Éziongaber, près d'Élath, sur les bords de la mer Rouge, dans le pays d'Edom. Et Hiram envoya, sur ces vaisseaux, auprès des serviteurs de Salomon, ses propres serviteurs, des matelots connaissant la mer. Ils allèrent à Ophir, et ils y prirent de l'or, quatre cent vingt talents, qu'ils apportèrent au roi Salomon.

[I *Rois*, ix, 26-27-28].

2 mars, dimanche.

Dès le point du jour, au murmure rythmé des vagues, nous entendons la messe. La mer sort lentement de l'ombre, le soleil s'y reflète en une grosse tache d'argent.

C'est plaisir de laisser errer sa vue sur le golfe qu'aucun souffle n'agite et sur les montagnes qui s'envermeillent.

Durant quelques heures notre caravane est forcée de

Voyage au Sinaï.

se scinder : ne voulant pas quitter ma monture, je suis obligée à de longs détours par des ravins et des naqbs assez peu sûrs ; autrefois les voyageurs y étaient assaillis par des nomades et la contrée jouit d'une mauvaise réputation auprès des bédouins Mzeineh. Mais les chameaux ne pourraient gravir à pic le Rās Abou Soueïrah dont on aperçoit le relief au loin ; nos courageux marcheurs vont en tenter la rude escalade et je vais les attendre au bord de la mer sous un bosquet de seyals où j'arrive deux heures avant eux.

Le temps passe vite. Je voudrais rassasier mes yeux du spectacle de la grande Arabie ! qui enfin débarrassée de tous ses voiles m'apparaît comme liserée d'or, dans un frisson de lumière.

Une bergeronnette vient me tenir compagnie : coquette, elle s'est endimanchée en mon honneur et a lissé ses plumes. Ces petites bêtes sont nombreuses par ici.

Je ne pense pas que ma bergeronnette soit celle qui voyageait à « l'ombre » de Pierre Loti : depuis qu'est passé sur ce rivage le peintre inimitable, la sienne a dû rejoindre ses ancêtres dans le paradis des oiseaux ¹.

Malgré l'heure tardive nous prolongeons la halte ; on

1. Loti, *Le désert*, p. 131.

est si bien sur le sable fin de cette plage perdue; et il en coûte toujours de quitter ces Éden qu'on n'espère plus revoir.

Cependant nous repartons et, devant le ouâdy Oumer-Rās, au tournant de notre route, nous découvrons bientôt l'île de Graie, appelée aussi Djezireh Faraoun, l'île de Pharaon.

Située à un kilomètre du rivage, elle émerge en deux collines rocheuses réunies par une sorte d'isthme. Le pic du nord, plus élevé que le second, est couronné par les restes assez considérables d'un château fort; des constructions moins importantes se tassent sur la colline méridionale.

Ces ruines semblent dater de l'époque des Croisades; mais elles ont certainement remplacé d'autres ruines plus anciennes. A cause du voisinage d'Élath et d'Éziongaber, cet îlot a dû être occupé de toute antiquité.

Saladin s'en empara. L'année 1182, il fut attaqué, sans succès, par Renaud de Châtillon.

Les intrépides de notre bande eussent volontiers exploré l'île de Graie; mais contrairement au golfe de Suez, sillonné par tant de navires, le golfe d'Aqabah est une mer sans voiles: loin est le temps où les flottes du roi Salomon y appareillaient pour aller chercher l'or d'Ophir!

Au siècle dernier, M. de Laborde planta pendant quelques heures le drapeau français sur ce rocher perdu ; il se servit pour y aborder d'un radeau construit avec des troncs de palmiers recueillis au ouâdy Tâbah.

Il fallait une certaine témérité pour tenter pareille traversée sur un si frêle esquif, car les requins se réfugient par milliers dans ces parages.

Nous nous consolons de notre déconvenue en prenant des photographies de Djezireh Faraoun, regrettant de n'avoir point à notre disposition le crayon, rempli de légendes, d'un Gustave Doré, pour en rapporter une esquisse moins banale.

Demain nous arrivons à 'Aqabah. De Bir Tâbah, où nous campons sous un petit bois de palmiers Doûm, nous apercevons de l'autre côté du golfe, maintenant rétréci, la grande oasis toute nimbée d'or.

Nous ne sommes pas sans inquiétude sur l'accueil qui nous y attend : en 1893, la caravane de l'École biblique de Saint Étienne, et, l'année suivante, celle de Loti ont été prises là-bas comme dans une véritable souricière. Ce serait aussi pour nous une amère déception d'être contraints de remonter vers le nord-ouest, de rentrer en Palestine du côté de Gaza et de renoncer à visiter Pétra. Notre itinéraire de choix est de l'atteindre par le sud : il offre bien quelques dangers et nous réserverait sans

doute d'étranges surprises : raison de plus pour qu'il nous tente davantage.

L'attitude de nos Arabes n'est point faite pour nous encourager; ils parlent avec effroi des tribus dont nous souhaitons traverser le territoire. Ces braves chameliers, pris à Suez, sont gens fort inoffensifs et ne ressemblent guère, nous dit-on, aux farouches bédouins que nous espérons rencontrer par la suite.

Les Touâra ont des mœurs patriarcales, leurs tribus ne se mêlent jamais; chacune a son cercle particulier autour d'un feu de branchettes.

Soleïmân, le cheik que les Grecs nous ont imposé pour premier conducteur, est entouré des Djebeliey, tenus en médiocre estime par les autres qui les trouvent trop serviles; dans leur fière indépendance, ils les désignent sous le nom de « Sebayat ed-Deir » (serviteurs du couvent).

Les 'Aleïqât paraissent inquiets en approchant de l'Aqabah et devisent avec animation : aucun ne consent à franchir les portes de la petite cité ottomane; ils en sont comme bannis. L'un d'eux nous raconte le motif de leur légitime frayeur.

Le service de la poste était jadis confié, entre Suez, Thôr et le monastère du Sinai, à un employé du gouvernement égyptien qu'accompagnait un 'Aleïqât. Dévoré par la brûlante soif du désert, l'Égyptien pria un jour

l'Arabe de lui chercher de l'eau à la source voisine. Quand ce dernier revint portant son outre pleine, homme et chameau avaient disparu.

Le bédouin présenta au ministère un rapport sur ce tragique événement, et toutes les armes du cavalier ayant été retrouvées, on conclut qu'il avait été emporté avec sa monture par quelque bête féroce. Mais la famille de la victime ne reconnut pas si facilement l'innocence de l'Aleïqât; elle est maintenant fixée à 'Aqabah et elle a juré de venger cette mort sur le premier Arabe de la tribu qui osera s'aventurer dans la ville.

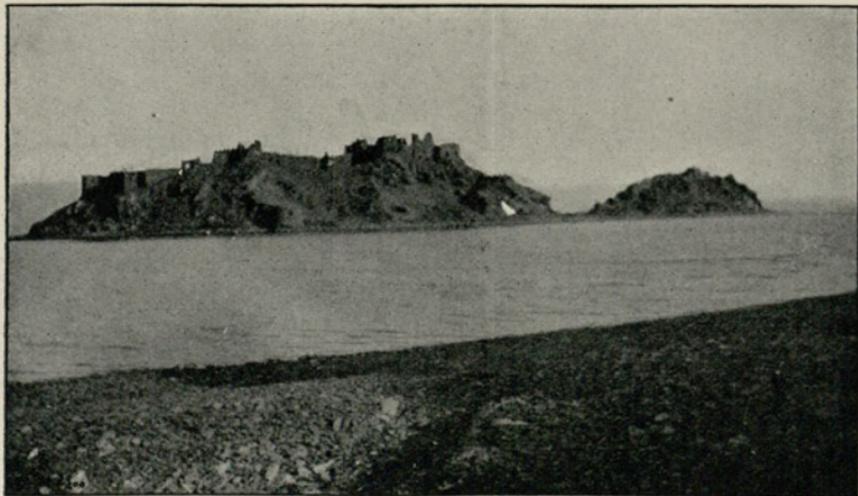
Une telle anecdote rappelle terriblement la vendetta des Corses.

'Aïd, cheik des Aoulad Sa'id, très estimé de ses subordonnés, et certes le meilleur et le plus intelligent de nos Arabes, se tient toujours à l'écart au milieu des siens; il prépare lui-même le café, honneur réservé au plus digne, et après qu'on s'est rassasié de rouga, galette délayée dans l'eau et cuite sous la cendre, il verse son nectar dans une petite tasse que le jeune Salem offre à chaque convive par rang d'âge.

La soirée avance, le grand incendie habituel de l'Arabie d'en face est terminé. Les monts, semblables à des tisons ardents, ont paru un instant sortir de foyers incandescents; puis, peu à peu ils ont pâli et font à pré-

sent l'effet d'une grosse bûche de Noël qui vient de s'éteindre et laisse dans l'âtre une masse cendrée.

Modestement, la mer continue son petit bruit tranquille ; discret refrain d'un pieux cantique à la gloire du Créateur.



L'ILE DE GRAIE — DJEZIREH FARAOUN

3 mars.

Après avoir tourné à l'est, vers le promontoire Ràs Koureyieh, les montagnes s'éloignent à gauche, et on commence à voir s'ouvrir la large vallée d'el-'Arabah.

L'Arabah est une immense crevasse qui s'étend de la mer Rouge à la mer Morte et se poursuit, par la vallée du Jourdain, jusqu'au ouâdy ech Cheik — le mont Hermon — dans la chaîne du Liban.

Burckhardt, en 1810, fut probablement le premier à explorer cette vallée mystérieuse; environ vingt ans plus tard, M. de Laborde en indiqua d'une façon précise la direction et la configuration. Certains en font le lit des-

séché d'un fleuve par lequel le Jourdain aurait eu jadis son écoulement dans la mer Rouge.

A la pointe septentrionale du golfe Élanitique nous remarquons des ruines peu importantes, vraisemblablement celles d'Éziongaber, ville signalée pour la première fois dans le livre des *Nombres* à l'occasion des divers campements des Israélites¹.

Il en est également question au chapitre deuxième du *Deutéronome*. « *Nous passâmes, y est-il dit, à distance de nos frères, les enfants d'Esäü, qui habitent en Séir, et à distance du chemin de la plaine d'Élath et d'Éziongaber, puis nous nous tournâmes, et nous prîmes la direction du désert de Moab* » [II, 8].

De ce passage il résulte qu'Éziongaber était dans le proche voisinage d'Élath identifiée avec l'Aqabah actuelle.

La reine de Saba traversa-t-elle ces villes quand elle se rendit à Jérusalem avec des chameaux chargés d'aromates, d'or et de pierres précieuses? L'histoire sacrée ne nous renseigne pas sur son itinéraire et nous abandonne à toutes nos conjectures.

La caravane se réunit. Selon le désir exprimé par nos pusillanimes conducteurs, voyageurs et bagages arriveront ensemble à 'Aqabah.

1. *Nombres*, xxxiii, 35-36.

Nous approchons. A une distance d'à peine deux kilomètres l'oasis étale au bord de la mer sa longue ligne de verdure.

Quel est ce cavalier venant à notre rencontre au trot de sa belle jument grise? Vêtu d'une robe de soie chamarrée, enveloppé d'un ample manteau noir, la tête couverte d'un riche keffiyeh, attaché par des cordelières d'or, il tient à la main, royalement, sa longue pipe en guise de sceptre.

Ce prince du désert est 'Aly, frère du fameux Mohammed eben Djâd, parti il y a cinq ans pour les Champs Élysées de l'Islam; son fils et héritier présomptif Hassan a été reconnu, par le gouvernement ottoman, grand cheik des 'Alaouïn; il est peu intelligent, dit la chronique, et l'oncle en profite pour garder au sein de la tribu une sorte d'influence de maire du palais.

Véritable Machiavel, celui-ci veut donc nous saluer le premier et, avec maintes protestations amicales, se pose comme notre plus dévoué protecteur.

Les bons conseils d' 'Aly nous coûteront probablement fort cher, mais ils ne manquent point de sagesse; il nous engage à obtenir un laissez-passer d' 'Aqabah à Ma'ân où nous ne serons plus qu'à quelques heures du ouâdy Mousa; il faut nous garder d'en prononcer le nom si nous voulons réussir à y visiter la romantique *Pétra*.

Le secret sur ce projet, que nous avons à cœur, est absolument indispensable et, pour nous encourager, le rusé personnage affirme qu'en ce moment les tribus sont en paix : la voie est libre.

Sous ces heureux auspices, nous faisons notre entrée dans l'ancienne Éloth.

Cette ville fut conquise par David lorsqu'il s'empara du pays d'Édom. Sous l'empire byzantin elle était un poste militaire et l'est encore aujourd'hui. La Turquie échelonne de petites garnisons le long de la côte jusqu'à Djeddah. Lors de l'invasion musulmane, Éloth devint une grosse bourgade défendue par un fort d'accès très difficile.

A l'époque de la première croisade, Baudouin I^{er} s'en empara ; mais Saladin la reprit aux chrétiens en 1170. Plus tard, Mohammed-ben-Kelaoum, sultan d'Égypte, embellit la citadelle qui, dans son état actuel, passe pour dater du VI^e siècle.

A l'ombre de palmiers magnifiques, dont les branches sont bien près de baigner dans l'eau bleue, nos tentes se dressent sur une éminence dominée par la place d'armes. Un régiment turc y fait l'exercice.

Les maisons de la ville, basses et construites en pierre sèche, ont l'aspect de taupinières sauvages ; celle du qaïmaqâm, où conduit un semblant de rue, n'est pas plus

confortable que ses voisines. Nous allons lui faire visite et sommes surpris d'être introduits dans une pièce étroite aux murs grossièrement blanchis à la chaux : c'est le divan, le salon d'honneur du gouverneur.

Il paraît, le pauvre homme, tout voûté et fiévreux ; nous devrions avoir compassion de son état misérable, mais sa santé précaire va devenir un atout dans notre jeu.

Chez ces incivilisés, comme chez les nomades, le médecin est un demi-dieu. La nouvelle qu'un célèbre disciple d'Esculape accompagne la caravane comble de joie l'infortuné qaïmaqam. Du premier coup, le voilà disposé à nous écouter favorablement : on apporte des verres de thé, des limonades et des bonbons ; chacun déguste en silence ; de part et d'autre on prononce toutes les dix minutes un mot qui ne compromettra personne ; puis la conversation tombe et on entend bourdonner les mouches.....

Oh ! les lenteurs orientales, combien elles font bouillir notre sang français ! Après deux heures d'une telle séance, le patient P. Jaussen déclare en bonne voie nos affaires au Sérail.

Hélas ! nous n'avons point seulement à compter avec les mandataires du Sultan : leur autorité, assez nouvelle dans la contrée, ne dépasse guère les murs d'Aqabah ; il

nous faut surtout séduire les cheiks des 'Alaouïn, tributant soit peu barbare ; longtemps unique maîtresse des déserts d'alentour, elle y est toujours redoutable.

Autrefois Mahommed eben Djâd, vulgairement Abou-Djâd, dont Loti n'aurait pas dû faire le cheik de Pétra, était la terreur du pays ; fier de sa noblesse, d'une volonté de fer, il refusait net le passage sur ses terres.

Hassan n'a rien du physique superbe qui a contribué à la réputation de son père, ce n'est qu'un bandit banal, au regard cruel et méfiant ; il se concentre dans un absolu mutisme, tandis qu'Aly se démène, met en jeu toutes ses finesses et porte haut les exigences du clan.

Nous sommes rentrés au campement gardé par quatre fantassins et un caporal ; chargés de veiller à notre sûreté, ils doivent expulser les curieux et les maraudeurs.

Derrière nous les montagnes flamboient ; leurs lueurs intenses se reflètent si bien sur celles qui nous abritaient hier de l'autre côté du golfe, qu'elles paraissent sous une housse en soierie d'or.

Au premier plan, nos voisins, les palmiers, semblent plantés dans la mer et sortent élancés de sa nappe gris bleu.

La lune n'est plus de la fête, elle charme d'autres mondes ; mais le soleil a laissé après lui une telle traînée de lumière que, déjà couché, il nous éclaire encore.



4 mars.

« Nous voilà prisonniers ! » Une hilarité générale accueille cette nouvelle. L'un des nôtres a voulu, dès le matin, explorer les environs, le caporal l'a empêché de sortir et le ramène piteux à sa tente.

La consigne sévère de ne laisser pénétrer personne dans notre camp a été mal interprétée ; et, par excès de zèle, on prétend nous interdire d'en franchir les limites. Il faut donc envoyer une ambassade au palais pour obtenir du gouverneur l'autorisation de faire une promenade. Ordre est immédiatement donné de nous accorder la liberté. Nous pourrions visiter la citadelle et faire le tour de la misérable localité.

Pour plus de sûreté un soldat m'accompagne ; les citadins d'Aqabah ont des mines peu rassurantes, sa présence pourrait m'être nécessaire. Il me mène au cimetière situé sur une collinette de sable d'où je me rends compte de la minime importance de la bourgade qu'en-

tourent de petits carrés de jardins protégés par de vieux murs croulants.

Au milieu des tombes, élevées en forme de selles et coiffées de turbans et de tarbouchs en pierre, gisent des carcasses de chameaux, des ossements de chiens et d'autres animaux. On dirait que ces pauvres bêtes se sont traînées agonisantes jusqu'ici pour mourir auprès de leurs anciens maîtres.

Nous rentrons pour recevoir les adieux de nos Touâra. 'Aïd vient me baiser les mains. Ils repartent vers le désert du Sinaï, pressés d'y retrouver la tranquillité et la sécurité.

Le P. Jaussen parle l'arabe comme sa propre langue ; depuis plus de huit heures il est en conférence au Sérail, défend chaudement nos intérêts et essaie de régler le voyage de Ma'ân. A chaque instant surgissent des difficultés inattendues : le qaïmaqâm redoute les responsabilités et subit l'influence de son vénal entourage.

A la merci des bédouins maîtres des chameaux, seul moyen de transport, nous sommes le point de mire de toutes les cupidités.

Nos négociations diplomatiques avec les deux pouvoirs nous retiendront encore bien des heures dans la séduisante oasis : comment le regretter ? Ce site est enchanteur et les mœurs des détrousseurs qui affluent au camp sont fort curieuses à étudier.

Tous les cheiks, en compétition à propos de nos personnes, se disputent entre eux notre or. Assis autour de la tente-cuisine, ils harcèlent nos malheureux domestiques, font bourrer leurs pipes, vident les marmites de riz et ont réclamé « le mouton ». Nous sommes contraints à nourrir les nombreux affamés du pays ; et, quand nous nous plaignons de tant d'exigences et affirmons que ce n'est pas le moyen d'y attirer les étrangers, ces gens nous répondent : « Nous prenons ce que Dieu nous donne » et ajoutent le proverbe familier aux 'Alaouïn : « Tu ne couperas point nos usages, pas davantage que tu ne compteras nos sauterelles. »..... Et ces usages traditionnels vont jusqu'à nous amener leurs juments pour que nous leur offrions de larges rations d'orge.

Lasse des discussions entendues tout le jour, fatiguée du chant monotone des sentinelles turques préposées à notre garde, je vais me reposer le soir sous le rideau de palmes vertes et écouter la mer dont le clapotis chuchote doucement ; le ciel devient étincelant d'étoiles...., j'assiste à des levers d'astres inconnus qui se reflètent brillants dans les claires profondeurs du golfe.



UNE RUE D'AQABAH ET LA CITADELLE

5 mars.

C'est toute la nuit un tapage infernal. Les chameaux qu'Aly a fait quérir dans la montagne arrivent et les Arabes réveillent notre pauvre cuisinier qui nous reproche de l'avoir amené « chez les diables ». « Ibrahim, sers-nous le café. » « Ibrahim, donne-nous du tabac. »

Je fuis sur la grève. La matinée est délicieuse : les palmiers, bercés par la brise fraîche, ondulent leur grand plumage au-dessus de ma tête. Sur les flots sans rides vogue un radeau formé de troncs d'arbres : c'est la barque du pêcheur. Devant moi il jette ses filets et les ramène promptement remplis de superbes poissons ;

parmi eux je remarque une espèce rare, aux écailles d'argent et de saphir avec un bec d'oiseau-mouche ; personne ne sait m'en indiquer le nom.

On m'appelle, il faut m'arracher à ce spectacle.

Enfin le contrat est conclu, réglé, signé : tout le monde s'est mis d'accord pour nous mieux piller. Par avance nous versons une forte rançon aux 'Alaouïn. Les livres sont comptées et alignées devant les cheiks fascinés par la vue de l'or. Le vieil 'Aly recompte les pièces, les palpe, les dévore des yeux ; puis il les ramasse religieusement dans sa manche et disparaît.

L'aimable qaïmaqâm, à demi guéri, tant par les soins du docteur que par la satisfaction de toucher un gros « bakchiche », vient nous faire ses adieux et assiste, du sommet du petit tertre qui domine le camp, à nos préparatifs de départ.

La cohue est indescriptible : tentes, selles et bagages jonchent encore le sol, tandis qu'une foule composée de soldats, d'enfants déguenillés, de bédouins aux traits rudes, à l'attitude sauvage, se rue et se bouscule autour de nous.

Nos futurs conducteurs, armés de longs fusils portés en bandoulières, et de coutelas au côté, se présentent avec de nouvelles montures, « vraies bêtes de sang », diraient nos modernes sportistes, et infiniment plus vives

et plus fines que la chamelle d'Aïd à laquelle, en faisant agenouiller celle toute blanche qui m'est destinée, j'envoie un souvenir mêlé de regret.

Avant de nous mettre en marche, je m'apprête à photographier Hassan; il ose me réclamer un louis. Peu soucieuse d'une telle condition, je m'empresse de braquer sur lui mon kodak, sans bourse délier.

Sâlem, neveu d'Aly et du défunt Abou-n-Djâd, a été désigné parmi les notables de la tribu pour nous accompagner; son physique est agréable : une physionomie avenante, de beaux yeux noirs et doux plaident en sa faveur. Peut-être sera-t-il aussi rapace que les autres membres de sa famille qui nous ont si bien pressurés avec des airs de grands seigneurs.

Les cheiks sont l'aristocratie du désert, Sâlem est fier de sa généalogie et aime à raconter les hauts exploits de ses ancêtres.

Notre caravane s'augmente du commandant militaire turc d'Aqabah et de l'Arabe Salhah, cheik de la ville.

Celui-ci prétend, en nous escortant, faire honneur à des personnages de notre mérite; mais tient en réalité à profiter de l'occasion pour visiter à nos frais Ma'ân, ville importante du nord de l'Arabie, qui a peu de rapports avec l'Aqabah, quoique quatre jours de marche l'en séparent à peine.

Cet homme a une physionomie fausse et je me défie de ses manières obséquieuses.

Partons!... L'oasis n'est bientôt plus au loin qu'une touffe verte au pied de montagnes carminées. La mer devient, à l'horizon, une raie mince toujours bleu foncé.

Vers l'est se dresse le djébel Oumm-Seilieh avec ses pics escarpés; nous en longeons la chaîne dans la direction du nord, remontant d'abord l'Arabah comme si nous comptions suivre cette voie attirante pour gagner le ouâdy Mousa; le qaïmaqâm nous l'a interdite et il a fallu accepter l'itinéraire qu'il nous a tracé. Nous sommes déjà bien heureux d'avoir vaincu les premiers obstacles et de nous sentir en route pour Pétra. Nos devanciers n'ont-ils pas jadis été forcés de rebrousser chemin! Il y a quelques mois à peine, un Anglais s'est vu refuser formellement le passage.

De grêles seyals, quelques buissons épineux, des herbes maigres sont ici la seule végétation de la vallée.

Les bédouins nous apportent un énorme gecko qu'ils viennent d'abattre d'un coup de fusil. C'est le Dabb des Arabes, mesurant au moins cinquante centimètres de longueur. Nos hommes prétendent en faire un mets succulent.

Derrière nous, les premiers escarpements du plateau

de Tih se dessinent nettement à l'ouest et commencent à se dorer, mais on les perd de vue en s'enfonçant dans le ouâdy Jetem.

Avant d'arriver à l'endroit propice pour le campement du soir, nous remarquons el-Masadd, « la digue ». Le nom donné par les Arabes correspond bien à la nature du véritable barrage placé au travers du ouâdy et qui paraît avoir eu pour destination de distribuer les eaux dans la plaine.

Voici au contraire la version de nos 'Alaouîn. Ce Masadd fut construit par le cheik Hadîd pour fermer le passage aux invasions ennemies; mais Dhiâb eben Ghânem des Beni-Helâl le franchit d'un bon prodigieux de sa merveilleuse jument.

Avec les légendes nous avons aussi retrouvé les gorges de granit dont la vue nous est coutumière; elles me font l'illusion de murailles protectrices. Combien l'incomparable paix du désert retrouvée semble reposante après les agitations de ces derniers jours; qu'il est doux de redire en commun les consolantes prières de l'Église dont le sens aujourd'hui me frappe profondément en écoutant les Complies :

*Celui qui demeure sous l'abri du Très Haut
Repose à l'ombre du Tout-Puissant.....*

Car c'est lui qui te délivre du filet de l'oiseleur,...
Et tu trouveras un refuge sous ses ailes.....
Tu ne craindras ni les terreurs de la nuit,
Ni la flèche qui vole de jour.....
Aucun malheur ne t'arrivera,
Aucun fléau n'approchera de ta tente,
Car Il ordonnera à ses anges
De te garder dans toutes tes voies;
Ils te porteront sur leurs mains,
De peur que ton pied ne heurte contre une pierre.

[Ps. xci].



Écoutez ceci, vieillards !
Prêtez l'oreille, vous tous habitants du pays !
Rien de pareil est-il arrivé en votre temps,
Ou du temps de vos pères ?
Racontez-le à vos enfants,
Et que vos enfants le racontent à leurs enfants,
Et leurs enfants à la génération qui suivra !
Ce qu'a laissé le gazam, la sauterelle l'a dévoré ;
Ce qu'a laissé la sauterelle, le jelek l'a dévoré ;
Ce qu'a laissé le jelek, le hasil¹ l'a dévoré.

[Joël, 1, 12-34].

6 mars.

Au matin recommencent les disputes ; c'est à qui ne pliera point les tentes. Nos chameliers sont de vrais sauvages. Sâlem leur distribue les charges ; tous hurlent comme des démons.

Le vieil 'Aly, maintenant que l'or de nos bourses est vidé dans la sienne, se moque de ce qui peut advenir ; il est passé cette nuit galopant à toute vitesse pour faire

1. *Gazam, jelek, hasil* indiquent différentes espèces de sauterelles.

une reconnaissance aux environs. En Europe, si au coin d'un bois on rencontrait de pareils types, il paraîtrait urgent de recommander son âme à Dieu. Ici, habituée à de telles allures, je dors aussi tranquille dans une maison de toile qu'enfermée à double tour par des serrures Fichet.

Nous marcherons tout le jour dans le ouâdy Jetem ; à partir de l'embouchure du ouâdy Roueïhah, il se dirige vers le nord-est.

Sur le flanc des montagnes nous remarquons des dépôts sédimentaires, semblables aux *jorfs* du ouâdy Feïrân supérieur, dans la péninsule sinaïtique. Y a-t-il eu anciennement en cet endroit un lac dont les eaux formèrent le chemin naturel que nous suivons ?

Au confluent du ouâdy Resâfah, nos bédouins nous montrent une quantité de trous creusés dans le roc, ravis d'avoir encore une histoire à nous conter. « Helâl, disent-ils, avait en ce lieu une cachette contenant une jarre pleine d'or ; de là le nom de Djarrah donné au rocher. Mais un Arabe apprit le secret et vint fouiller aux alentours. » La tradition incomplète se tait sur le résultat de ses recherches et nous ne saurons pas si le fameux trésor fut découvert.

Ensuite, des inscriptions arabes, toutes de souhaits, nous arrêtent : « Mousa, sur lui la paix » — « Paix,

salut ». — La paix ! n'est-ce pas le meilleur vœu à formuler pour soi et pour ses amis ?

Deux soldats de la garnison d'Aqabah nous avaient suivis, ils se séparent de la caravane et vont à 'Aïn Harās chercher de l'eau pour le qaïmaqâm qui ne peut boire celle de l'oasis vraiment d'un goût saumâtre détestable.

Nous croisons les ouâdys Oumm Tarfâ, Ratâouâ, al-Mozfar. La route, extrêmement monotone, passe près du cimetière 'Alaouïn Abou Djeddeh avec le tombeau du cheik Khedeîr.

Les Arabes, pour lesquels un filet d'eau est le premier des biens, nous montrent encore une source voisine, 'Aïn Haldi.

Le ouâdy Jetem n'est plus encaissé, il s'élargit en une petite plaine propre à la culture. Sa dénomination, el-Mezra'ah, « lieu qu'on ensemece », indique fort bien le genre du terrain.

Alors, comme pour rappeler les plaies d'Égypte, une nuée d'énormes sauterelles s'abat sur nous, elles bourdonnent à nos oreilles et nous frappent en plein visage.

Ce n'est heureusement qu'un passage attiré par les minuscules champs de blés environnants.

Ces insectes, comme au temps du prophète Joël, sont le fléau du pays et le dévastent; si on demande aux

bédouins pourquoi, la plupart du temps, ils laissent leur sol inculte, les pauvres hères répondent : « C'est la faute des sauterelles et du gouvernement. » En effet, les sauterelles déciment le meilleur de la récolte, et, le fisc absorbant le reste, ils n'ont plus d'autre ressource que le pillage auquel tous se livrent sans scrupule : tant pis pour les voyageurs et autres victimes de ce mode de gagne-pain.

La vue s'est dégagée vers le nord-est où se dessine le djébel Chérâ que nous gravirons après-demain ; il paraît revêtu d'un fin duvet : serait-ce l'origine du mot Séir : le mont velu, campement des fils d'Esäü ?

Nous suivons la voie romaine qui reliait Élath à Ma'ân et au ouâdy Mousa ; voici plusieurs de ses milliaires placés à distance normale : ils sont assez mal conservés et à demi enfouis dans le sable, mais nous pouvons cependant y lire le début du protocole de « Trajanus imperator ».

Au milieu des bouquets de blancs retem, notre camp s'installe au pied de Marsad, colline d'une centaine de mètres d'élévation, surmontée par une vieille tour de garde. Nous sommes à l'entrée de la plaine Medifein, « les hôtes », qui, avec celle d'el-Mezra'ah, vient se fondre dans la grande plaine Hismeh, en avant de Marsad.

Les chameaux, grimpés sur les hauts tertres, cherchent

quelques brindilles à ruminer ; éclairés par le soleil qui baisse, leurs ombres s'allongent indéfiniment, ils paraissent démesurés ; ce sont des bêtes antédiluviennes et fantastiques.

A l'horizon, le Chérâ élève un large rempart tout à la fois très grand et très charmant, imposant et gai sous les rayons de l'astre roi. Nos yeux sont toujours éblouis par cette lumière intense de l'Arabie, ces couleurs de paradis, ces nuances invraisemblables, cet incarnat qui met sur les crêtes lointaines et jusque sur la poussière des chemins comme le reflet du monde surnaturel.

De ce spectacle inénarrable nous ne saurions être jamais blasés.



OASIS D'AQABAH — LE P. JAUSSEN, DIRECTEUR DE LA CARAVANE BIBLIQUE

7 mars.

Avançons dans la plaine Hismeh, elle s'arrête seulement au pied du Chérâ; elle est en partie habitée par les Atâouneh, tribu puissante qui pénètre fort avant à l'intérieur de l'Arabie.

Vers l'Orient cette plaine s'enfonce derrière une vraie forêt de pics isolés, de montagnes arrondies, teintées parfois de deux tons et zébrées comme les abayes¹ des bédouins. Parmi elles, on me signale le djébel Sâfirin, « montagne des voyageurs », et le djébel 'Aserim; quelques collines, notamment le djébel Mahrouq, proche

1. *Abaye*, grand manteau.

de « ' Aïn Qouheïreh », source maintenue dans une vasque taillée dans le roc, ressemblent aux étranges monticules de Reidân Ešqa'ah et donnent aussi l'illusion de châteaux et de bastions.

A quelques mètres de la source se trouve une enceinte qui mérite d'attirer l'attention de nos archéologues : son aspect et sa situation, à moitié chemin entre Ma'ân et 'Aqabah, leur font voir dans cette ruine celle d'un fortin byzantin destiné jadis à protéger la route. A côté, un cimetière arabe et des restes de constructions forment un ensemble désigné sous le nom de Qouheïreh, diminutif de Qahrah, « combat, lutte »¹.

A la halte méridienne, contre le rocher Méhaïmeh, nous commençons notre repas quand des cris assourdissants se font entendre ; quelque peu effrayés tout d'abord, nous ne tardons pas à trouver la scène fort amusante : soudain apparaissent, armés de pied en cap, une cinquantaine de bédouins ; encore plus miséreux que nos chameliers, ils viennent leur prêter main-forte dans leurs justes revendications auprès d'Aly.

Jusqu'à présent le vieil usurier n'a point lâché un sou de tout l'argent qu'il a su nous soutirer, il prétend donner un seul medjidieh² par jour à chacun des hommes

1. *Revue biblique*, 1903, p. 111.

2. 4 fr. 25.

qui nous conduiront à Ma'ân, alors que nous lui en payons, pour chaque chameau, quatre fois autant. Les révoltés l'accablent d'injures, de menaces, de supplications. 'Aly ne s'émeut pas et ne cède pas; il réglera les comptes à leur retour, quand il lui plaira.

L'autorité des cheiks du désert est celle d'un gouvernement absolu. Les cris cessent et, sans autre explication, le bonhomme enfourche sa jument, nous honore d'un « Salâm¹ », le voilà parti.

De bonne heure Sâlem veut terminer l'étape; à nos revendications, il répond qu'il agit « par prudence ». On aperçoit là-bas des Arabes dont le voisinage est à craindre.

Les tentes, ces jours-ci, voyagent avec nous, car une razzia n'est pas rare dans la contrée; elles seront dressées ce soir près de Mechâreq, rocher isolé couleur ocre : du sommet on découvre le djébel Qalkah.

Le temps est admirable. Notre botaniste cueille des iris; notre entomologiste fait de fructueuses recherches; Ibrahim prépare des perdrix tuées par les 'Alaouîn, et le P. Jaussen demande à notre jeune cheik des renseignements sur la terrible tribu des Ḥaoueïtât de laquelle nous nous approchons; il me les transmet avec son obligeance habituelle.

1. Salut.

Voyage au SināĪ.

Le territoire des Ḥaoueïtât est borné au sud par le Naqb Eštar que nous gravirons demain; à l'est, il s'étend jusqu'à quatre à cinq jours de marche au delà de Ma'ân; le ouâdy Mousa les limite à l'ouest, et au nord, ils viennent, en fait, jusqu'au Kérac et parfois même au Modjib.

Selon Sâlem Eben-Djad, ils auraient une antiquité ultra-vénérable. Au commencement des choses, trois groupes se seraient partagé l'humanité : le premier uniquement occupé à la fabrication des tentes, le second adonné à la culture des champs, et le troisième consacré spécialement à la razzia : ce dernier fut formé des Ḥaoueïtât; ils sont toujours restés fidèles à leur vocation.

Nous commençons à comprendre les précautions de Sâlem; cette nuit, on veillera le revolver au poing.



Moïse envoya des messagers au roi d'Edom, pour lui dire : « Laissons passer par ton pays; nous ne traverserons ni les champs, ni les vignes, et nous ne boirons pas l'eau des puits; nous suivrons la route royale, sans nous détourner à droite ou à gauche, jusqu'à ce que nous ayons franchi ton territoire. » Edom lui dit : « Tu ne passeras point chez moi, sinon je sortirai à ta rencontre avec l'épée » [*Nombres*, xx, 14, 17-18].

8 mars.

Salḥah, le cheik de la ville d'Aqabah, prend un air solennel pour nous conseiller d'envoyer immédiatement un courrier à Ma'ân : il est urgent qu'un renfort de soldats vienne au-devant de la caravane.

Nous sommes arrivés aux limites des possessions des 'Alaouîn et nous allons pénétrer sur le territoire des Haoueïtât.

Comme dans les pays civilisés, le désert a ses douanes frontières, souvent fort capricieuses.

Si un cheik accompagne des voyageurs sur les terres de sa propre tribu, le passage a lieu sans difficulté; mais doivent-ils fouler le sol d'une tribu voisine, il faut une entente préalable entre les cheiks des différents territoires.

Nous rencontrons sur le grand chemin, Ṭariq-es-Sultân, un paisible berger conduisant des moutons de Ma'ân à l'Aqabah pour ravitailler la garnison; il cumule ce métier avec l'emploi de facteur — singulier service postal — et remet au commandant des lettres de Constantinople.

A mesure que nous avançons, nos hommes semblent de plus en plus inquiets et sont peu rassurants: « Lions chez nous, disent-ils, nous ne valons pas un chien quand nous nous trouvons sur les terres d'autrui. » De chaque buisson surgissent des gens de bien mauvaise mine, tout déguenillés, avec des regards de cruauté et de souffrance; et depuis ce matin, la plaine Ḥismeh retentit de mille coups de feu: la mise en scène est complète.

Nous marchons en peloton serré quand, au moment de nous engager dans la montagne pour gravir le Naqb Eštar, une troupe, hérissée de fusils, barre notre route en criant: « Arrière les chrétiens », parole rappelant celle d'Édom à Israël: « *Tu ne passeras pas!* » [*Nombres*, xx, 20].

Bon gré, mal gré, nous faisons agenouiller nos bêtes et mettons pied à terre, afin de traiter avec les brigands du désert.

La question, si simple, est promptement résolue : le cheik Sâlem-eben-Djâd a touché notre rançon au nom des 'Alaouïn; et le commandant militaire est chargé, moyennant finance, de veiller à notre sûreté de la part du gouvernement ottoman : chacun répond sur sa tête de mener la caravane saine et sauve jusqu'à Ma'ân; donc à eux seuls il appartient de nous tirer de ce mauvais pas.

Nous leur rappelons notre contrat en les assurant que nous sommes décidés à ne point verser de nouvelles sommes : bien armés, nous ne craignons pas la guerre.

Une telle fermeté suffit. Pour la forme, ils échangent quelques paroles avec les terribles Ḥaoueïtât, et nous continuons notre route.

Trop honnêtes pour inventer cette alerte qui nous rendra fort intéressants au retour, nous la rapportons telle qu'elle s'est passée. Elle ne nous a pas déplu, car elle complète d'une manière originale nos études sur les coutumes bédouines. Soit pour se couvrir, soit par justice, l'officier turc et notre jeune cheik 'Alaouïn accusent Ṣalḥah d'être l'auteur du coup manqué : il avait reçu dans notre campement Soleïmân eben-Dhiâb, cheik de la bande qui

voulait nous arrêter; leur complicité n'est pas douteuse; tous deux comptaient partager nos « napoléons », si la petite comédie, préparée hier au soir, avait tourné à leur profit.

Au sommet du Naqb Eštar le panorama est superbe : sur la gauche s'allonge le grand ouâdy Djedaïed qui se confond avec la plaine Hismeh ; au sud-ouest, à côté du djébel Qalkhah, s'élèvent le djébel Zebelieh et le djébel Sour; et, au delà, la crevasse toute blanche de l'Ara-bah; enfin la vue se perd dans l'immensité du plateau de Tih, désert des Amalékites, et sur la région du côté de Nahel et de Gaza, avec les cimes du djébel 'Araïf et du djébel Mâqrâh où certains, je l'ai déjà noté, situent le Sinaï.

Notre route n'est ni droite ni plane : c'est dans des précipices profonds qu'il nous faut descendre; ce sont des collines marneuses que nous devons escalader. Nous rencontrons les restes d'un khan, le Khirbet Fouëïleh, quelques champs ensemencés; ailleurs le sol est couvert de touffes d'absinthe et de thym.

Nous voudrions camper près de la source d'Abal-Lésân qu'encadre une jolie pelouse verte. Sâlem s'y refuse.

Le Chérâ, dans la partie où nous nous trouvons, constitue un plateau qui s'étend du cœur de l'Arabie

jusqu'au ouâdy Mousa. C'est donc le passage du Ghazou¹ : « Qui sait, ajoute le jeune cheik, si ce soir les brigands du désert ne viendront pas ici éteindre leur soif; il est préférable de nous éloigner. »

En effet, le bédouin évite ordinairement de s'arrêter longtemps auprès d'une source; il y fait une courte halte, abreuve sa monture, remplit son outre et va se reposer à l'écart; parfois même, pour dépister les maraudeurs, il change de place au commencement de la nuit afin de dormir tranquille, à l'abri de toute surprise.

Nous marchons encore trois quarts d'heure et trouvons inutile de nous conformer à cette excessive prudence; il suffira de faire veiller quelques hommes autour des tentes.

Au bord du golfe Élanitique nous avons trouvé la grande chaleur; dans le ouâdy Jetem et la plaine His-meh, la température était douce; sur le Chérâ, le vent est froid et le fond de l'air piquant.

Nos gens, assis autour de leurs feux, nous invitent à en approcher; ils cuisent, sous la cendre, les pains sans levain de la semaine : les flammes rougeâtres éclairent de sombres physionomies, de grandes dents blanches, des poses vraiment esthétiques.

1. Grande razzia.

Les scènes dont nous sommes journellement témoins, les anecdotes rapportées par ces nomades, montrent une réelle conformité de mœurs avec celles qui nous ont été transmises par les traditions sur la vie des patriarches; aussi, pour faire avec intérêt et profit le voyage que nous avons entrepris, doit-on avoir sans cesse la Bible en main.

Le code actuel du désert établit que pour un chameau volé quatre doivent être rendus. Or, il est écrit au chapitre xxii^e de l'*Exode* : « Si un homme dérobe un bœuf ou un agneau, il restituera cinq bœufs pour le bœuf et quatre agneaux pour l'agneau. »

Parmi les lois des 'Alaouïn, l'une d'entre elles me frappe particulièrement : « Pour un homme tué, le coupable doit payer quarante chameaux à la famille de la victime; mais si cette victime se trouve être une femme, l'assassin est obligé à une peine quadruple : cent soixante chameaux ! »

Ne faut-il pas aller en Arabie pour découvrir une telle étrangeté : une femme valant quatre hommes? Notre jeune cheik nous affirme qu'il a dû acheter la sienne trente livres et vingt chameaux.

Voilà de quoi rendre notre sexe bien fier; et j'ai peine à taire toutes les malices que la conversation de Sâlem fait naître dans mon esprit.



NOTRE CAMPMENT A 'AQABAH

9 mars.

La nuit a été calme; rien n'a troublé notre sommeil. Nous repartons tranquilles par le ouâdy Abal-Lésân, apte à la culture.

A droite, sur une petite colline, on nous montre une ruine, c'est Meghaïreh; plus loin, le rocher Mekaffah.

Ensuite nous traversons des landes désolées.

Nos chameaux, excités par l'espace, dressent la tête, flairent le vent, quittent leur allure langoureuse et nous allons bon train. Le désert s'étend à perte de vue : plus une montagne à l'horizon; la plaine est lisse, aucune herbe, aucun buisson n'en rompt la monotonie. La

péninsule sinaïtique n'a pas un point aussi dépourvu d'intérêt.

Derrière un des rares plis du terrain, des cavaliers apparaissent tout à coup : le qaïmaqâm de Ma'ân, informé de l'aventure qui nous est advenue hier, les envoie à notre rencontre.

Encore trois heures de marche à travers ce plateau stérile, plein de sombre tristesse, et, là-bas, là-bas, s'aperçoit Ma'ân comme une dualité d'îles au milieu d'un océan.

C'est le grand rendez-vous des caravanes venant d'Arabie. La ville est signalée par quelques bouquets d'arbres émergeant par-dessus ses murailles ; les maisons, bâties en briques crues, se détachent à peine du désert gris environnant.

Deux quartiers presque rivaux se sont dressés en face l'un de l'autre à un kilomètre de distance : sur un res-saut de la plaine, le quartier du nord, ech-Chamiyeh, avec des sources et de beaux vergers remplis d'arbres fruitiers ; le quartier du sud, el-Misriyeh, avec un petit bazar et le sérail du qaïmaqâm, palais du gouvernement turec, construit tout en pierres, chose exceptionnelle en ce pays.

Dans l'intérieur, on franchit des canaux et on défile entre de hauts murs borgnes.

La route de Damas à la Mecque traverse cette ville étrange : si ancienne dans le monde, elle a dû être une des places importantes du commerce de l'Arabie; elle vit uniquement aujourd'hui des ressources que lui procurent ses jardins et la double station annuelle du Hadj.

Le chemin de fer projeté pour faciliter le grand pèlerinage musulman, passera vraisemblablement à Ma'ân.

Ici nous devons traiter avec le gouverneur d'un nouveau « ouïlayet ». Comment s'arrangeront nos affaires? Notre escarcelle est terriblement légère depuis 'Aqabah. Cependant, nous sommes décidés à faire les sacrifices nécessaires pour arriver à Pétra : nous ne pouvons sombrer au port.

Le premier entretien avec le qaïmaqâm confirme nos espérances; c'est un petit vieillard d'aspect bourgeois, boutonné dans une sorte de robe de chambre à ramages; il est accueillant et bienveillant, mais ne nous offre pas « le café ».

Certes, nous ne nous blesserons pas de ce manque d'usage quand on nous en apprendra le motif : ce brave homme, ce turc extraordinaire, préfère s'imposer des économies pour éviter de rançonner les voyageurs.

On a fixé notre campement sous les murs d'el-Misriyeh, à l'entrée du désert que nous venons de traverser.

Un peloton de soldats garde les tentes et un gendarme (chaouich) est chargé d'écarter les enfants Ma'ânistes et les trop nombreux indiscrets. Il s'acquitte de cet office d'une façon zélée et plaisante; muni d'une longue badine, il frappe à droite et à gauche, pourchasse les délinquants et nous rend témoins de scènes fort comiques.



10 mars.

Décidément ce qaïmaqâm est un galant homme..... Il veut éclaircir l'affaire de la plaine Hismeh et prouver qu' « il y a des juges à Ma'an ». Şalḥah, sous les verroux, passe un mauvais quart d'heure et devra expliquer son rôle, un peu louche, dans l'épisode de l'attaque.

Miséricordieux, nous demanderons la grâce du coupable.

Nous sommes invités à un *garden-party* dans les vergers du gouverneur. Des portes basses, semblables à des ouvertures de soupiraux, donnent accès à ces sortes d'enclos : il faut ramper pour s'y introduire.

Au milieu des amandiers fleuris, des figuiers couverts de feuilles, des grenadiers et autres arbustes, on étend de magnifiques tapis. Nous voilà tous assis à terre autour de l'excellent qaïmaqâm. Singulièrement obligeant, il se charge de faciliter notre départ, mais je crains qu'il ne le retarde et nous conserve, le plus longtemps

possible, sous sa juridiction. La présence d'étrangers dans la ville coupe agréablement la monotonie de son existence.

Aussi réquisitionne-t-on très doucement, du côté de Pétra et de Chôbak, une trentaine de mulets, au nom du gouvernement. L'eau ne risquant plus de manquer pour abreuver nos bêtes sur le reste de notre parcours, nous préférons accélérer notre marche, et les 'Alaouïn ne pouvant continuer à nous servir, nous craindrions de nous mettre dans les griffes des Haoueïtât en leur empruntant des chameaux.

Le grand cheik Arar-eben-Djazzy participe à la réception officielle et nous fait mille grâces.

Dès hier au soir, il est venu au camp se mettre à notre disposition. Sachant à quel taux se paient les services de l'aristocratie du désert, nous avons poliment décliné ses offres.

Eben-Djazzy a un type superbe, son regard impérieux devient caressant, quand il lui plaît, et lorsqu'il se livre à une fantasia, sur sa jument de race, on ne peut s'empêcher de l'admirer. Ce prince de la steppe a vraiment une certaine distinction dans les manières; et, chose à noter, c'est le premier et l'unique bédouin que j'aie vu se servir d'un mouchoir.

La fête est terminée. Nous rentrons chez nous faire

notre correspondance. Un courrier part demain pour Damas; de là nos lettres seront expédiées en Europe. Arriveront-elles jamais???

Il y a aussi un télégraphe à Ma'ân. Nous voudrions tranquilliser à Jérusalem les amis qui nous attendent. Quel sera le sort de ces dépêches?



LE GRAND CHEIK EBEN-DJAZY ET SA SUITE DANS LE JARDIN
DU QAÏMAQAM DE MA'ÂN

11 mars.

Le qaïmaqâm va venir nous rendre visite. L'une des tentes est transformée en élégant salon; on prépare du café, des plateaux garnis de rafraîchissements et force cigarettes. Enveloppé dans un caftan de drap vert doublé de fourrures, Son Excellence arrive, flanquée du cadî et de l'iman : l'état-major du palais la suit.

Alors recommence la lente et fastidieuse conversation turque avec ses interminables entr'actes; elle me porte sur les nerfs; et, pendant plus d'une heure, nous nous tournons les pouces comme des enfants qui s'ennuient.

Il faut employer cette journée; il n'y a point à Ma'ân

Voyage au Sinaï.

de musées à visiter, de théâtres, ni de concerts à entendre.

Nous suivrons donc le tracé d'un aqueduc à l'orient d'ech-Chamiyeh pour étudier quelques ruines. Celle d'el-Hammân, à peu près informe, est située sur un mamelon. M. Rey ayant proposé de voir ici le fief d'Ahamant ¹, en ferait un château des croisés. Cependant on ne reconnaît pas le travail franc dans les fragments de pierres, et le calcaire dont elles sont formées ne se prête guère à leur genre de taille habituel.

La plaine environnante a dû être cultivée; mais au delà, sur le tertre Oumm-et-Trâb, on embrasse du regard le désert aride et sans fin de la grande Arabie, toute blanchâtre, aux aspects irréels.

A travers les sables miroitent à nos yeux ravis des eaux bleues... si bleues! lacs subtils qui bientôt s'évanouissent; des oasis, des montagnes indécises les entourent et, flottantes, fuient avec eux dans les horizons de rêve!!!

Le soleil inonde tout d'une lumière radieuse et insoupçonnée; c'est la zone des fantastiques mirages!!!

1. *Colon.*, p. 398.



12 mars.

La sœur Anne des contes de Perrault ne « voyait rien venir ». Telle est, hélas, notre triste situation !

Depuis quatre jours nous attendons en vain les fameux mulets qu'on est allé quérir à quelques lieues d'ici ; toute la nuit nous espérions entendre leurs pas, et la déception est grande en apprenant au matin qu'on ne les a point encore annoncés.

Le qaïmaqâm nous aurait-il trompés ? Serions-nous, par hasard, retenus en quarantaine sous les murs de Ma'an ?

La peste sévissait en Égypte quand nous quittâmes Suez ; l'air du désert me semble une désinfection plus que suffisante pour couvrir la responsabilité des gouverneurs du pays non contaminé ; mais sait-on jamais quelle fantaisie peut hanter une tête de Turc ?

Enfin, vers le milieu du jour, les montures arrivent par groupes, et les préparatifs de départ commencent.

Demain nous serons à Pétra!... Comme dans les contes de fée, nous devons encore payer d'une épreuve l'entrée dans la mystérieuse vallée!

Le vent fait rage ce soir : nous prenons toutes les précautions usitées en pareil cas; on fortifie les piquets des tentes avec des caisses et des tonneaux, on assujettit les cordages; la pluie qui tombe crépite sur mon toit... la veilleuse s'éteint... l'ouragan augmente d'intensité de minute en minute... une épouvantable rafale s'abat, et ma demeure flottante est subitement enlevée.

Mes plus proches voisins s'empressent pour m'offrir un asile; le temps d'accourir à mon secours, et déjà leur tente est par terre; le même sort ne tarde point à atteindre tout notre village de toile.

Que devenir? Il est à peine l'heure du couvre-feu; nous ne pouvons rester jusqu'au jour, non pas à la belle étoile, car le ciel est un velum de nuages épais qui s'effondrent en énormes grêlons, mais, en plein désert, bousculés par l'affreux simoun!

Une ambassade est envoyée au qaïmaqâm, rentré dans son home particulier; il met le sérail à notre disposition.

C'est alors un sauve-qui-peut général; confiée au chaouich, je suis transportée dans une effrayante obscurité à travers les cours et les ruelles cahoteuses de Ma'ân où le gaz et l'électricité sont encore inconnus.

Il faut reconnaître que les Ma'ânites pourraient facilement en ce moment, au lieu de nous protéger, nous égorger et tout voler. La tourmente est telle qu'on se croirait à la fin du monde.

Le trajet m'a paru long. Dieu merci, nous voilà à la porte du palais du gouverneur « Ephtah, Ephtah », « ouvre, ouvre ». Des voix connues me répondent et me rassurent.

Saine et sauve, je fais mon entrée dans la salle des réceptions. Heureux d'en être quittes à si bon marché, nous y passons la nuit, tant bien que mal, bénissant le brave qaïmaqâm!!!

PÉTRA



L'orgueil de ton cœur t'a égaré,
Toi qui habites le creux de la roche Sél'a,
Qui t'assieds sur les hauteurs,
Et qui dis en toi-même :
Qui me précipitera jusqu'à terre ?
Quand tu placerais ton nid aussi haut que celui de l'aigle
Quand tu le placerais parmi les étoiles,
Je t'en précipiterai, dit le Seigneur.

[Abdias, 3-4].

13 mars.

Une bise glacée nous accueille quand nous retournons sur le lieu du sinistre constater les dégâts : que sera-t-il advenu des bagages ?

Avec une présence d'esprit digne d'éloges, nos domestiques ont tout ramassé sous l'unique tente restée debout et, à force de bras, l'ont maintenue depuis hier au soir ; pas un objet ne manque à l'inventaire.

L'étape de ce jour est certes la plus dure du voyage et j'en conserverai un pénible souvenir.

La tempête sévit avec une persistante violence et nous malmène sans merci pendant les sept à huit heures que

nous mettons à atteindre Pétra. Nos bêtes, la crinière hérissée, paraissent affolées et se suivent par groupes dans la grande plaine morne du Chéra, trottinant, comme elles peuvent, au milieu des tourbillons de sable. A dix pas les uns des autres nous ne saurions percevoir aucun appel, le vent couvre nos voix et galope, en courses vertigineuses, sur les plateaux déserts où rien ne l'arrête.

Grâce à la tourmente, impossible de visiter le pittoresque village d'Eldjy qui domine la sombre gorge du Sik où nous nous engageons pour gagner la cité des *Mille et une Nuits*.

Cette ville extraordinaire du pays d'Édom, taillée en grande partie dans le roc vif, et même enserrée dans un cercle de pierre, doit son nom antique de *Sél'a*, « rocher », à une telle situation. Il paraît probable que c'est elle qu'Isaïe célèbre en disant au serviteur de Jahvé :

*Chantez au Seigneur un cantique nouveau,
Chantez ses louanges aux extrémités de la terre.*

Que le désert et ses villes élèvent la voix !

Que les villages occupés par Kédar élèvent la voix !

Que les habitants de la roche (Sél'a) tressaillent d'allégresse !

Que du sommet des montagnes retentissent des cris de joie !

Qu'on rende gloire au Seigneur [Isaïe, XLII, 10-11-12].

Je ne puis passer sous silence une opinion très contestable qui rattache la fondation de Sél'a à Nebajoth, fils d'Ismaël, dont le nom est mentionné dans la Genèse et le livre des Chroniques ¹.

Cette conjecture s'appuie sur un rapprochement que le prophète Isaïe établit entre Nebajoth et Kédar :

*Les troupeaux de Kédar se réuniront tous chez toi ;
Les bœliers de Nebajoth seront à ton service [Isaïe, LX, 7].*

On ne sait rien de précis au sujet de la naissance de l'antique cité nabatéenne ; tout ce qui la regarde, antérieurement aux temps helléniques, est dans l'ombre ; les inscriptions cunéiformes ne nous renseignent pas à son sujet et il nous faut rester dans le domaine des hypothèses jusqu'à l'époque gréco-romaine où l'on peut constater, qu'en dehors de l'empire syrien au nord et de l'Égypte au sud, la Palestine avait ici un troisième voisin puissant : le peuple nabatéen dont parlent les auteurs classiques.

Son histoire a été reconstituée à l'aide d'informations éparses, celles, notamment, de Flavius Josèphe, grâce aussi au riche matériel de monnaies et d'inscriptions récemment découvertes ; les monnaies ont été étudiées

1. *Genèse*, xxv, 13 ; xxviii, 9 ; xxxvi, 3. — I *Chroniques*, I, 29.

par des érudits, tels que MM. de Luynes, de Saulcy et de Vogüé; les inscriptions nous sont surtout expliquées par le marquis de Vogüé; le savant épigraphiste a exploré le nord de l'ancienne Nabatéénée du côté du Haurân. MM. Berger et Euting se sont préoccupés des découvertes de la partie méridionale, vers l'el-Hedjr de Ptolémée, Hégra de Pline, nommée par les pèlerins musulmans *Medâïn Şâlih* ¹.

Ces dernières inscriptions, datées des rois Arétas et Malchus, sont d'une importance considérable. M. Euting les a fidèlement reconstituées; il a décrit les tombeaux de *Medâïn Şâlih*, creusés dans le roc comme ceux de Pétra; leur genre de construction prouve, une fois de plus, combien les Nabatéens tenaient à se préparer dans ces superbes mausolées une habitation capable de résister aux siècles.

Quelles sont les racines du dialecte nabatéen? Tel est aussi le sujet de controverses savantes.

Toutes les inscriptions rédigées en écriture nabatéenne rappellent l'araméen avec quelques formes d'arabismes.

Noeldeke a dressé la liste de ces arabismes et les considère, non pas comme des particularités dialectales qui auraient vraiment pénétré dans le nabatéen; mais bien comme un élément exotique.

1. *Revue biblique*. P. Hugues Vincent, 1898, p. 574.

Josèphe et d'autres classiques nous donnent les Nabatéens pour des Arabes; Diodore en fait des nomades, et, avec lui, M. Schürer les désigne sous le nom d'« Arabes Nabatéens ».

Le titre de « nomade » ne paraît cependant pas approprié à une population qui bâtit des villes et dont les membres, voyageant pour affaires, rentrent ensuite dans leurs foyers.

Les Nabatéens étaient Arabes, si on reconnaît comme tels tous les peuples de ces contrées; ce qui peut s'admettre, sans que leur parenté avec les Araméens soit discutable.

Ceux-ci, venus du Nord, avaient jadis envahi tout le pays jusqu'à Teïma, y laissant l'empreinte de leur civilisation.

La première information nette que nous ayons sur les Nabatéens date du commencement de la période hellénique. Ils sont alors installés, à la place des Édomites, dans l'ancienne Sél'a de la Bible, devenue *Pétra*, entre la mer Morte et le golfe Élanitique.

Antigone, maître de la Cœlésyrie, envoie, en 312 avant Jésus-Christ, son général Athénaüs, avec quatre mille fantassins et six cents cavaliers, opérer une formidable razzia contre les « Arabes Nabatéens ».

A cette occasion, Diodore de Sicile nous parle des

mœurs de ce peuple qui ne compte guère plus de dix mille hommes et entretient un grand commerce de myrrhe et d'encens avec l'Arabie Heureuse.

Apprenant que les Nabatéens doivent se rendre à une foire importante et qu'ils ne laisseront dans une « *certaine roche, endroit extrêmement fort, quoique sans murs* », que leurs biens, les vieillards, les femmes et les enfants, les Grecs se précipitent à l'improviste sur cette roche, pillent, tuent et vont camper à deux cents stades (trente-sept kilomètres) de distance.

A leur tour, les Nabatéens les surprennent pendant la nuit, en égorgent le plus grand nombre et reprennent le butin fait à Pétra.

L'armée grecque est détruite; seuls cinquante cavaliers, la plupart blessés, survivent à ce carnage.

Démétrius, bien résolu à soumettre définitivement les Nabatéens, réunit de nouvelles forces pour les combattre. Mais ceux-ci se réfugient dans leur roche, bravent le fils d'Antigone, et en dernier ressort, se décident à lui offrir des présents pour obtenir la paix et conserver leur liberté.

De longtemps ils ne seront plus inquiétés dans l'ancre où sont renfermés tant de précieux trésors.

Peu à peu, ce peuple, occupé uniquement jusque-là de commerce et de l'élevage du bétail, s'ouvre à la civili-

sation et s'organise. L'état se fonde; Pétra étend au loin sa domination et devient le principal emporium de l'Arabie; ses habitants sont les émules des Palmyréniens pour l'organisation de riches caravanes à travers les déserts : et l'on peut dire que Pétra est au sud, pour les Nabatéens, ce que Palmyre, au nord, est pour les Palmyréniens.

Le roi, désigné généralement sous le nom de « tyran », est toujours de race royale; il a un procureur qu'on appelle son frère et qui, en réalité, gouverne pour lui. Le roi se sert lui-même; il est vêtu comme les autres citoyens, mais son manteau est de pourpre. Dans les repas que l'on prend par groupes de treize et où l'on fait de la musique, l'usage du vin est limité à onze coupes.

Strabon déclare que toutes les lois et coutumes des Nabatéens sont excellentes; il vante leur habileté dans les transactions.

Les Romains venaient faire du commerce à Pétra; ils ne s'entendaient pas toujours entre eux et encore moins avec les gens du pays : au contraire, entre ces derniers il n'y avait jamais de querelles. On stimulait l'amour du gain en punissant qui laissait dépérir sa fortune et en honorant ceux qui savaient l'augmenter ¹. L'or, l'argent

1. Cette coutume rappelle et explique la parabole des talents rapportée par saint Matthieu (xxv, 14 et ss.), et celle des mines en

et les parfums étaient à leur portée; ils amenaient du dehors le fer, l'airain et autres objets fabriqués; ils ne connaissaient ni la peinture, ni la ciselure, ni la sculpture; aussi devaient-ils recourir à des ouvriers étrangers pour décorer leurs tombeaux.

Richement logés, les Nabatéens réservent chez eux une place d'honneur au soleil qu'ils adorent; ils lui bâtissent des autels sur leurs toits: c'est là que chaque jour on fait des libations et des offrandes au dieu; c'est là qu'on embrase le pyrée rempli d'encens sacré¹.

Nous avons quelques données plus précises sur leur religion par les inscriptions funéraires: *Douchara*, dieu du roi, y est mentionné et semble occuper le premier rang parmi les divinités; c'était le dieu particulier du pays d'Édom; sans doute les Nabatéens le lui empruntèrent au moment où leur puissance se développa et où Pétra devint capitale. Les Grecs identifiaient *Douchara* avec *Bacchus*. A côté de lui se trouvent *Allât* et *Manoutou* ou *Manawât*, nommés dans le Coran et adorés par les Arabes « au temps de l'ignorance »; *Hobal* que les historiens croient originaires de Syrie; *Moutaba* considéré

Saint Luc (xix, 12 et ss.), que Jésus termine en disant: « On donnera à celui qui a déjà et il sera dans l'abondance; mais, à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il a. »

1. Strabon, xi, *passim*.

par Euting comme un nom commun signifiant le trône de Douchara et rapproché par M. Hommel du dieu Sabéen *Môtab Nātijân*; *Qaysa* leur était aussi vraisemblablement connu; c'est le nom du célèbre poète *Amrou'l-Qays*, antérieur à l'hégyre.

On élevait à ces divinités des temples, sortes d'enceintes avec un édicule où l'on plaçait leur statue ou leur symbole.

Ces lieux sacrés portaient le nom de *Haram* ¹.

Le premier prince nabatéen dont le nom nous soit parvenu est Arétas I^{er}. D'abord disposé à accorder l'hospitalité au grand prêtre Jason, il refuse ensuite d'accueillir le fugitif, accusé probablement, auprès de lui, d'hostilité envers Antiochus Épiphane (169 av. J.-C.).

Après l'éclat de la révolte macchabéenne, les Nabatéens nouent des relations amicales avec le parti national juif sous Judas Macchabée (164 av. J.-C.) et Jonathan (160 av. J.-C.) ². Mais leur puissance ne se développe vraiment qu'à la fin du deuxième siècle avant l'ère chrétienne, quand la domination des Séleucides et des Ptolémées ayant été ébranlée, rendit possible la fondation d'un État indépendant auprès de leurs frontières.

1. *Revue biblique*, 1898. P. Hugues Vincent, p. 579 et ss.

2. II *Macch.*, v, 25; ix, 35.

Un texte de Justin rapporte qu'environ cent dix à cent vingt ans avant Jésus-Christ, les royaumes de Syrie et d'Égypte s'étaient tellement affaiblis par des guerres continuelles que, méprisés de tous leurs voisins, ils devenaient la proie des « Arabes Nabatéens », impuissants jusque-là.

Ces derniers infestaient de leurs hordes tantôt la Syrie, tantôt l'Égypte; ils étaient conduits par le roi Érotimus, fier de ses sept cents fils qui, à eux seuls, formaient une petite armée. *Érotimus* peut être considéré comme le véritable fondateur de la dynastie royale nabatéenne; il rendit « *le nom des Arabes grand* » (110 à 100 av. J.-C.).

Arétas II lui succède, et sous son règne les Nabatéens prennent ombrage des progrès des Hasmonéens qui grandissaient comme eux.

Il promet, mais inutilement, son secours à la ville de Gaza assiégée par Alexandre Jannée (96 av. J.-C.) ¹.

Vers 90, *Obodas I^{er}* inflige une défaite au roi juif dans le pays à l'est du Jourdain; c'est le premier roi nabatéen dont il existe des monnaies à peu près certaines ².

Quelques années plus tard, Antiochus XII de Cœlé-syrie attaque un « roi des Arabes » inconnu : devons-

1. Josèphe, *Antiquités judaïques*, XIII, 13, 3.

2. Josèphe, *Ant. jud.*, XIII, 13, 5.

nous voir en lui ce *Rabel* dont l'existence est mise en doute par Schürer¹, alors qu'au contraire M. Clermont-Ganneau nous le présente pour le successeur d'Obodas I^{er} et le frère d'Arétas III, et Josèphe, pour le vainqueur d'Antiochus à Cana²?

Arétas III (de 85 à 60 av. J.-C.) marque l'apogée du royaume de Nabat, en même temps que son premier choc avec les Romains qui devaient plus tard l'écraser.

Ce prince prend sur ses monnaies le titre de *Philhellène*, signe de sa sympathie pour la civilisation grecque, fonde un port à Haouara sur la mer Rouge, bat Alexandre Jannée à Alida³ et s'empare de la Cœlésyrie et de Damas (vers 85 av. J.-C.). Cette ville ne tarde pas à secouer son joug ; Pompée commençait alors en Syrie sa marche triomphale.

Lors du conflit entre Hyrcan et Aristobule, Arétas se déclare en faveur du premier, le soutient de ses troupes et assiège Jérusalem avec lui. Dans sa retraite, il est poursuivi par Aristobule⁴. Néanmoins, Pompée

1. Schürer, *Geschichte des Jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu-Christi*, I, p. 614.

2. Josèphe, *Ant. jud.*, XIII, 15, 1.

3. Josèphe, *Guerre de Judée*, I, 4-8.

4. Josèphe, *Ant. jud.*, XIV, 1, 4.

enverra bientôt son général Scaurus tenter le siège de la roche du désert (62 av. J.-C.).

Le roi nabatéen reprend alors l'ancienne politique que ses ancêtres avaient suivie contre Démétrius; et quoique la place n'ait pu être forcée, il donne à ses ennemis une grosse somme d'argent pour obtenir la paix.

Pompée se vante trop haut de ce facile triomphe et fait si bien figurer le nom d'Arétas parmi les rois vaincus, que, sur une monnaie du temps, celui-ci est représenté à genoux devant Scaurus.

C'est probablement sous ce prince Philhellène que Pétra prit le caractère d'une ville; Hyrcan fugitif vient chercher asile « au séjour du royal Arétas »¹.

Peu après le siège de Jérusalem, Scaurus avait été nommé gouverneur de Syrie et les lieutenants de Pompée occupaient Damas.

Placé d'un côté entre Antoine et Auguste, d'autre part, ayant à lutter contre les Parthes, *Malchus I^{er}*, successeur d'Arétas, n'a pas le talent nécessaire pour faire face aux difficultés dont il est environné; il ne saura point, comme Antipater et son digne fils Hérode, accomplir les prodiges de souplesse qui permirent à ceux-ci de grandir avec tous les partis.

1. Josèphe, *Guerre de Judée*, I, 6, 2-3; *Ant. jud.*, XIV, 1, 4.

En 40, les Parthes s'emparent de la Palestine. Hérode veut se réfugier auprès du roi de Pétra ; mais l'Iduméen n'a cessé de lui nuire à Rome et l'a déjà entraîné dans des entreprises hardies ; aussi se voit-il refuser l'entrée de *la roche* ¹.

Pour avoir pris parti contre les Romains, Malchus est imposé par Ventidius d'une lourde contribution (39) ; un renseignement inexact de Josèphe fait demander sa mort par Cléopâtre. Elle s'était contentée de s'emparer d'une partie du territoire des Nabatéens. Le jour où ceux-ci cesseront de payer le tribut exigé par la reine, Antoine forcera Hérode à leur déclarer la guerre et ils seront mis en déroute ².

En 32, Malchus envoie des troupes auxiliaires pour la guerre d'Actium ; avant de mourir il participe à la révolte d'Hyrcan contre Aristobule.

M. de Vogüé attribue à ce dynaste une inscription découverte à Bostra, datée de la onzième année du roi *Malikû* ; et Renan, de son côté, le trouve mentionné dans une autre inscription provenant de Pouzsoles.

1. Josèphe, *Ant. jud.*, xiv, 14, 1-2.

2. Josèphe, *Guerre de Judée*, I, 22, 3.

Maintenant, c'est *Obodas II* qui, de 28 à 9 avant Jésus-Christ, régnera sur la Nabaténée.

Las des affaires politiques, dont s'est si mal tiré son prédécesseur, il en laisse la direction à son procureur Syllaeos, qui offre à *Ælius Gallus* un secours de mille hommes pour sa campagne contre l'Arabie méridionale; mais Syllaeos donne de si fausses indications au général romain sur la marche à suivre, que l'armée s'étonnera de faire en soixante jours, au retour, le chemin qui lui avait demandé six mois à l'aller ¹.

Il serait long et peu intéressant de démêler les intrigues de ce perfide personnage, auquel Hérode accorda en mariage sa sœur Salomé et qui empoisonna vraisemblablement son maître Obodas ².

Arétas IV (9 av. J.-C. à 40 ap. J.-C.) s'empare du pouvoir sans en prévenir Auguste; mais il est bientôt reconnu par l'empereur. Il veut gouverner lui-même et commence par se débarrasser du grand vizir. Syllaeos, accusé, est appelé à Rome, condamné et exécuté ³.

Après la mort d'Hérode (4 av. J.-C.), Arétas fournit

1. Strabon, xvi.

2. Josèphe, *Antiquités judaïques*, xvi, 9, 4.

3. Strabon, xvi.

encore des troupes auxiliaires à Varus, gouverneur de Syrie. Il s'engage ensuite dans une guerre contre Hérode Antipas, afin de venger l'injure que le tétrarque lui a faite en répudiant sa fille pour épouser Hérodiade.

Arétas vainqueur est trouvé trop indépendant et, sur l'ordre de Tibère, Vitellius marche contre lui ; en route, celui-ci apprend la mort de l'empereur ; il renonce à l'expédition et retourne sur ses pas (36 ap. J.-C.).

Saint Paul parle d'un « ethnarque », gouverneur, qui, sous ce roi Arétas, faisait garder la ville des Damascéniens (II Corinthiens, XI, 32).

Mommsen en conclut que Damas n'avait jamais cessé d'appartenir aux Nabatéens ; cela est peu probable, et il est plus sage de supposer avec Schürer que cette ville fut accordée à Arétas par Caligula : l'empereur aurait employé vis-à-vis de lui le même procédé politique qui rendit Agrippa roi des Juifs.

En tout cas, l'histoire nabatéenne sert à nous renseigner, à peu près, sur l'époque de la fuite de l'Apôtre, qui ne peut être postérieure à l'an 40.

Parmi les inscriptions provenant d'el-Hedjr (Medäin Şâlih), vingt sont datées d'Arétas IV avec le titre de « *Charitath aimant son peuple* ». Une autre inscription, trouvée à Mâdaba en 1889, contient ce même éloge, véri-

table protestation contre qui s'intitulait : « ami des Romains et de César ¹ ».

M. Schürer place ensuite un *Abias* (42 à 54 ap. J.-C.) que Josèphe nous montre, sous Claude, portant la guerre contre Izate jusqu'en Adiabène ². Vaincu, il se suicide pour ne pas tomber entre les mains de son ennemi.

Cette lointaine expédition ne peut surprendre, car la Nabatéenne s'étendait alors de la mer Rouge à l'Euphrate ³.

La prospérité des Nabatéens va promptement décroître sous *Malchus II* (vers 48 à 71 ap. J.-C.); il perd Damas et il est forcé de marcher avec Vespasien contre les Juifs (67).

Malchus II est mentionné dans le périple de la mer Érythrée (70).

De *Rabel* (71 à 105 ap. J.-C.) on ne sait quelque

1. « Le tombeau et les deux monuments qui sont au-dessus de lui sont ceux qu'a faits Abd'obodas, stratège, pour Aitibel, stratège, son père, et pour Aitibel, maître de camp, à Louhitou et 'Abarta, fils d'Abd'obodas ce stratège, du siège du gouvernement, qu'ils exercèrent deux fois trente-six ans au temps de Harétat (Arétas), roi des Nabatéens, aimant son peuple, et l'œuvre ci-dessus fut faite en l'année quarante-sixième de ce prince. » Voir *Revue biblique*, 1896, p. 295.

2. Josèphe, *Antiquités jud.*, xx, 4, 1.

3. Josèphe, *Antiquités jud.* I, 12, 4.

chose que par les inscriptions et les monnaies : ces dernières le représentent aux côtés de sa mère, ce qui fait présumer qu'il régna avant sa majorité.

Rabel est vraisemblablement le dernier roi des Nabatéens. Il paraît n'être déjà plus qu'un chef indigène pour le compte de Rome. A D'mér, à l'est de Damas, sur la route de Palmyre, on le voit figuré dans une inscription.

Les Nabatéens perdent définitivement leur indépendance l'an 105 de notre ère, lors de l'expédition de Cornélius Palma, gouverneur de Syrie, qui se rendit maître de l'Arabie Pétrée.

L'année suivante, s'organise la province romaine d'Arabie (province de Bostra dont l'ère commence le 22 mars 106). Une voie magnifique la traversait d'un bout à l'autre.

Son histoire et sa délimitation ont sensiblement varié¹; quand elle fut conquise, sa frontière sud était, sans aucun doute, la mer Rouge; mais les auteurs modernes sont moins affirmatifs que Josèphe pour ce qui est de ses limites au nord; ils pensent pouvoir les fixer dans la région du Haurân, entre Bostra et Kanawât.

1. *Études archéologiques*, t. II, p. 83 et ss. Clermont-Ganneau : « La province romaine d'Arabie ».

Sous Marc-Aurèle, Gérasa lui appartenait et passa simultanément de la Syrie à l'Arabie.

Nous croyons, dit M. Perdrizet, que Gérasa dut appartenir jusqu'en 162 à la Syrie, puis à l'Arabie de 162 à 195, puis être rattachée à la Syrie-Phénicie pour revenir enfin à l'Arabie ¹.

L'ancien royaume de Nabat avait deux villes principales. Bostra au nord restera sa capitale, quand Pétra, l'importante cité du sud, deviendra, au v^e siècle, celle d'une nouvelle province romaine : la *Palæstina tertia*.

Ainsi se termine l'histoire des Nabatéens. Le grand empire les soumit facilement, et Strabon peut répéter, avec vérité, que, leur carrière est d'être marchands et non de se montrer braves et guerriers. Ils continueront, sous la domination romaine, à être, par leur activité et leur industrie, les principaux intermédiaires du trafic entre l'Inde, l'Arabie méridionale et les côtes de la Méditerranée à travers la Péninsule sinaïtique.

De là les richesses immenses qu'ils amassèrent et la beauté des monuments dont ils ornèrent leur métropole.

Grâce à eux, Pétra, malgré l'état lamentable où elle est tombée sous l'empire du Croissant, demeure encore la huitième merveille du monde !

1. *Revue archéologique*, XXV, 1899, 39-42. Paul Perdrizet : « De quelle province fait partie Gérasa ? »

Ceux qui ne la peuvent visiter en rêvent; ceux qui, comme nous, y ont passé désirent la revoir et l'étudier davantage. Après des siècles de silence, elle ressuscite et devient un but d'excursions scientifiques, plein d'attrait.

Seetzen le premier, en 1807, obtint par les indigènes quelques indications sur l'endroit exact où se trouvait Pétra, car on avait fini par en ignorer la véritable situation.

En 1812, l'intrépide Burekhardt, déguisé en Arabe de basse classe, chassant devant lui un âne chargé de grain, y pénètre à son tour et commence à révéler au monde savant la magnificence de ses ruines.

Puis viennent MM. Linant et de Laborde qui se maintiennent assez longtemps à Pétra pour en relever le plan et en dessiner les monuments. Ils sont suivis de Robinson, du duc de Luynes, de M. Ehni, de l'infortuné Palmer, du D^r Brunnow et de beaucoup d'autres explorateurs qu'il serait trop long de mentionner dans cet incomplet résumé.

Je ne saurais cependant passer sous silence les travaux du P. Lagrange et du P. Vincent, son compagnon, qui ont rendu des services immenses à l'épigraphie araméenne, notamment par l'estampage, lors de leur voyage au ouâdy Mousa en 1897, de la grande inscrip-

tion nabatéenne signalée autrefois par Irby et Mangles et recherchée depuis sans succès. Le marquis de Vogüé, dont l'érudition en ces matières est universellement connue, l'a expliquée et traduite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ¹.

Les deux savants Dominicains ont en même temps découvert l'épithaphe d'*Anichou*, frère de la reine *Chougaïlat*, probablement femme de *Malikù* et mère de *Rabel*, dernier roi des Nabatéens.

En nous remémorant ces imparfaites données sur l'histoire de l'antique capitale des Édomites, nous continuons quand même notre marche dans l'étroite gorge appelée en arabe : *Es-Sik*, ce qui signifie la fente, la fissure.

C'est effectivement une véritable faille dans un énorme massif de grès séparé en deux moitiés par l'érosion des eaux et laissant entre les parois disjointes une sorte de corridor long de deux kilomètres et demi sur cinq à six mètres de large.

La caravane disparaît à travers des fourrés de lauriers-roses dont le feuillage frissonne sous un reste de brise, et nous cheminons dans un ruisseau considérable qu'alimente Aïn Mousa.

1. *Revue biblique*. M^{is} de Vogüé, 1897, p. 231 et ss.

La tradition musulmane a suivi celle des Juifs et des chrétiens. Yâkout place ici le miracle de l'eau sortant des rochers, tel que le raconte le Coran : « *Nous avons partagé les Hébreux en douze tribus formant autant de nations et nous avons révélé à Moïse, implorant la pluie pour son peuple, ces paroles : Frappe le rocher de ta baguette, et le rocher se fendit en douze sources. Chaque tribu savait à laquelle elle devait boire* ¹. »

Voici l'origine de la dénomination de ouâdy Mousa que les ruines de Pétra conservent. Les musulmans regardent comme sainte la vallée profonde qui les garde et, pour cette raison, cherchent à en interdire l'entrée aux chrétiens.

A droite et à gauche, des falaises, hautes d'une centaine de mètres, se rapprochent au sommet, interceptant presque la vue du ciel. De toutes les fissures la verdure jaillit, se mariant délicieusement avec les roches couleur pourpre.

Çà et là, des traces de canaux, des débris de dalles, des graffiti indiquent le tracé d'une voie romaine; mais on oublie le travail des hommes pour admirer cette nature merveilleuse qui, au milieu de l'aride désert, rappelle tout à coup les plus beaux défilés des Alpes.

1. *Coran*, xvii, 199.

Après avoir avancé pendant environ trente minutes dans une demi-obscurité, on est soudainement environné d'une vive clarté se projetant sur un monument incomparable, un palais magique qui se dresse droit en face.

Cet édifice doit à sa position, près de la jonction du Sik avec une autre gorge infiniment plus large, la lumière éblouissante dont il est inondé.

Les Arabes lui donnent le nom de *Khazneh Faraoun*, « trésor de Pharaon », parce qu'ils s'imaginent que l'un des Pharaons d'Égypte y a caché les richesses qu'ils ont vainement cherchées dans tous les tombeaux voisins.

Attirés par la splendide façade taillée du Khazneh, ils espèrent y trouver le fameux trésor. L'urne qu'on distingue au sommet doit tenir en dépôt tout l'or du grand roi; bien qu'elle soit hors de portée, elle est l'objet de leurs convoitises; aussi un Arabe passe-t-il dans le ravin, il arme son fusil et vise l'urne comme pour l'abattre. Depuis des siècles elle résiste bravement à ceux qui la veulent atteindre; et, eux, s'en vont murmurant contre le géant qui a pu mettre son trésor à cent vingt pieds au-dessus de leurs têtes!

A partir du Khazneh Faraoun, le Sik, dont la direction générale, malgré ses divers détours, a été celle de l'ouest, se tourne vers le nord-ouest; les parois des

rochers qui le bordent sont perforées de niches et de tombeaux : dans tout le ouâdy Mousa nous ne verrons guère autre chose.

Pétra, où nous arrivons, n'est plus qu'une nécropole. Elle dort silencieuse au milieu de ses ruines, elle qui avait été autrefois si pleine de vie.

Mais, contrairement à ses habitudes funèbres, la mort, partout ailleurs, entourée de crêpe noir, ne s'habille ici qu'en rose, car c'est dans le grès rose que sont taillés les mausolées des Nabatéens, et c'est d'une auréole rose que les enveloppe au soir le soleil couchant.

La vallée s'élargit, nous sommes au cœur de la forteresse naturelle. On aperçoit quelque traces de constructions sans intérêt ; ce qui attire le regard, c'est la montagne taillée présentant une suite de façades dans lesquelles le style nabatéen alterne avec le gréco-romain. La pierre n'a gardé sa libre allure qu'au-dessus des atteintes de l'homme. Si le rocher est trop étroit pour se prêter au développement de l'architecture, il est alors percé de cavernes artificielles ¹.

Nous campons au pied du grand théâtre. Inutile de dire que lui aussi est façonné dans la montagne, puisque les Romains employaient généralement ce mode écono-

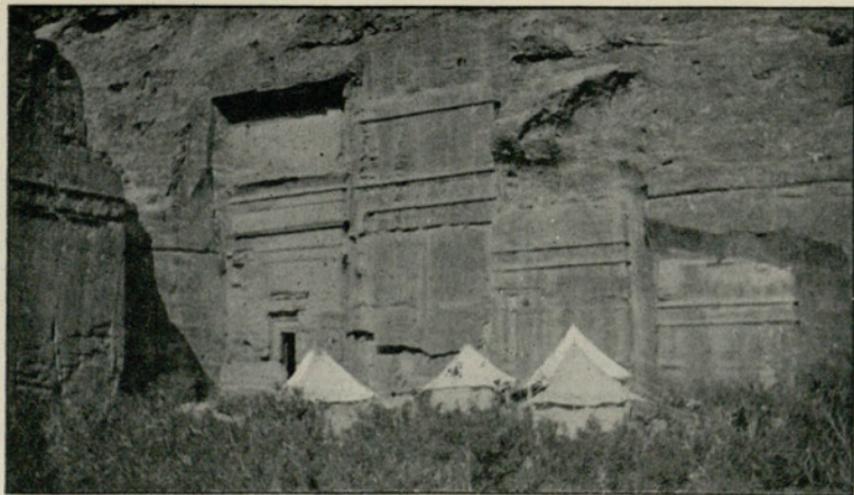
1. *Revue biblique*. P. Lagrange, 1897, p. 224.

mique. Ses trente-deux rangs de gradins paraissent couverts d'un riche tapis. C'est toujours l'élégante teinte du grès rouge, surtout rouge; mais aussi gris-perle, bleu, vieil or, avec des reflets si changeants, des veines si capricieuses, qu'on dirait une somptueuse étoffe brodée.

Au-dessus des gradins supérieurs se trouve une série de grottes sépulcrales, probablement antérieures au théâtre; elles font l'effet des loges de première de nos salles de spectacle modernes.

Sous la lune blanche je m'imagine les ombres nabatéennes assistant à quelque tragédie inédite et je les vois, la nuit, descendre sur la scène, enveloppées de leurs linceuls séculaires, pour exécuter quelque ballet macabre qui eût inspiré un Holbein.

Il fait froid... Les tentes sont en route; par cette affreuse bourrasque nos Arabes se sont égarés. On ne sait quand arriveront les mulets de charge. Je vais dormir dans un tombeau!



PÉTRA — NOTRE CAMPMENT DANS LES LAURIERS-ROSES

14 mars.

Il n'y a pas une minute à perdre : comment explorer en deux jours les vallons de Pétra et en étudier, même imparfaitement, les ruines?

Nous commençons par celles de la ville romaine. Elle occupait au nord et au sud les deux rives du ruisseau qui traverse de l'est à l'ouest toute la longueur de la vallée et se perd dans une autre gorge broussailleuse parmi les blancs retems, plus touffus que partout ailleurs.

Ces ruines se réduisent à peu de chose : les principales ont été reproduites par M. de Laborde. A-t-il rai-

son d'indiquer la colonne restée debout, appelée par les Arabes, *Zibb Faraoun*, comme venant d'une église chrétienne?

Le P. Lagrange la fait plutôt provenir d'un temple païen et voit dans une grande construction massive, au bord du ruisseau, la curie précédée d'une basilique; auprès se serait trouvé le forum, et l'arc triomphal, dont il reste des vestiges, en aurait été vraisemblablement l'entrée. Comme indice du culte chrétien, on ne trouve guère, sur la rive septentrionale, qu'une petite église ayant eu l'orientation requise.

Les édifices bâtis de main d'homme croulent à l'heure fixée par le Maître de l'univers; la vraie religion qu'ils ont contribué à honorer demeure debout, parce qu'elle a pour base le Christ Lui-même; les formes passent, reviennent, disparaissent. Dieu reste immuable, Lui seul ne change pas!

Pétra était déjà bien déchue lorsque le christianisme commença à s'y développer et à y fleurir. Les temples païens se transformèrent alors en églises et la cité des Arétas et des Malchus devint à cette époque, par son siège épiscopal, la métropole de *Palästina tertia*; plusieurs de ses évêques prirent part aux débats de différents conciles.

Nous montons sur la haute colline rocheuse située à

peu près au centre de la ville ; la plate-forme supérieure semble avoir servi d'assiette à l'acropole.

A l'est, dans la muraille gigantesque formée d'énormes rochers de grès aux tons éclatants et variés, sont taillés d'admirables monuments funéraires : il y a quelque chose de surhumain dans leurs proportions ; restés intacts, ils attestent l'opulence de l'ancienne cité.

On a vite fait de reconnaître parmi eux les tombeaux nabatéens : d'un style uniforme, leur façade unie est haute de dix à quinze mètres ; dans la pierre sont aménagées des colonnes qui sortent à demi de la paroi rocheuse ; les chapiteaux, assez grossiers, sont ornés de feuilles massives. Ils supportent une gorge égyptienne surmontée de deux escaliers se regardant. Au milieu s'ouvre une porte à fronton triangulaire ; en la franchissant on entre dans une vaste salle où, la plupart du temps, deux ou trois des parois ont été évidées et forment une série de stalles semblables à des auges placées debout. Les corps n'y étaient pas déposés, ils reposaient dans le sol, en avant de chaque case vide, afin d'être mieux dissimulés. Une dalle les recouvrait et une espèce de maçonnerie compacte les préservait.

Aussi Strabon calomnie-t-il les Nabatéens en leur reprochant de « traiter les morts comme des ordures ».

Au contraire, tout proteste à Pétra des égards pour les parents défunts.

Ces tombeaux sont exactement le type de ceux de Medāin Šālih, et, comme à el-Hedjr, les plus riches d'entre eux sont datés du règne d'Arétas IV. Malheureusement, si les beaux frontons relevés là-bas par Euting portent une inscription précieuse, les Nabatéens de Pétra sont presque toujours restés muets; et plus que rares sont ici les graffites à estamper.

Les mausolées gréco-romains sont davantage surchargés d'ornements; à l'intérieur ils contiennent parfois de grands fours à sarcophages; d'autres renferment de petites niches pour déposer les cendres. En somme, ils n'offrent rien de remarquable ¹.

Je déterre quelques crânes... je les inspecte et les interroge : vont-ils donc répondre à mes curieuses questions sur le passé? Toutes ces tombes ont été plus ou moins fouillées, et les cendres qui y reposaient glorieusement ont été jetées aux quatre vents du désert.

Maintenant la plupart servent de bergeries. Les bédouins y abritent leurs nombreux troupeaux. Les chèvres grimpent sur les corniches sculptées et broutent l'herbe des ruines. En regardant les brebis laineuses qui s'abreuvent aux sources du ouādy Mousa, la belle poésie

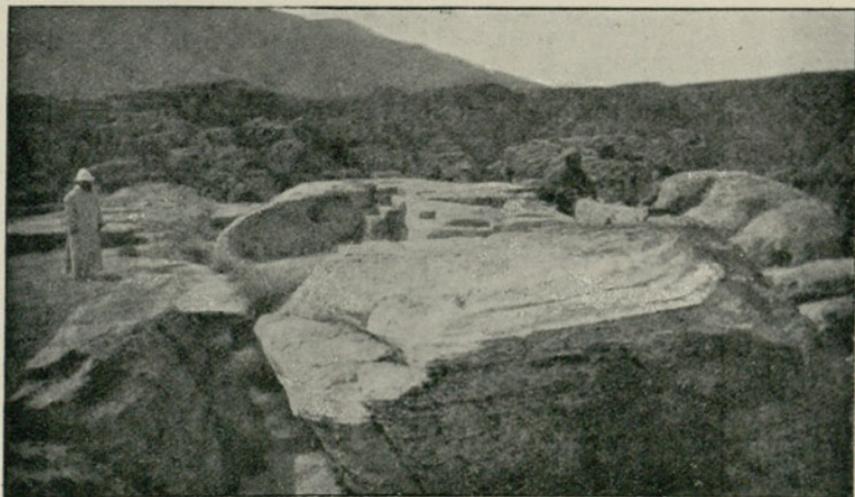
1. *Revue biblique*. P. Lagrange, 1897, p. 223 et ss.

d'Isaïe, dans son oracle contre les Moabites, monte à mes lèvres :

Envoyez les agneaux au Souverain du pays.

Envoyez-les de Sél'a par le désert

A la fille de Sion!



PÉTRA — LE HAUT-LIEU DE ZABÉ'ATOUF

15 mars.

Nous gravissons pendant près d'une heure, au nord-ouest, des escaliers abrupts taillés dans le roc. De temps à autre, je reprends haleine sur un des paliers. Le principal d'entre eux semble avoir été un sanctuaire, et dans toutes les anfractuosités du rocher, on remarque des façades nabatéennes.

Au sommet, nous trouvons le majestueux tombeau appelé par les Arabes *Ed-Deir*, « le couvent », beau temple monolithe de proportions grandioses; sa façade rappelle celle de Saint-Jean-de-Latran à Rome.

Consacré primitivement au culte païen, *Ed-Deir* devint ensuite, pour quelque temps, une église chré-

tienne. Quoique conçu d'après des plans plus imposants que le Khazneh Faraoun, le couvent fait une impression moins vive à cause de sa couleur grise et terne.

De la plate-forme qui s'élève au-dessus, on domine de quatre cents pieds les ruines de l'extraordinaire cité du désert.

Du côté sud se dresse le *Mont Hor*, objet de nouvelles discussions. Les topographes qui ont étudié, les textes bibliques en main, la position du mont Hor, le situent généralement près de Cadès, à l'occident de l'Arabah, au sud du Négeb, à l'extrémité nord-ouest du pays d'Édom.

Toujours est-il que la cime qui nous barre ici une partie de la vue est le *djébel Haroun* pour les musulmans ; ils y placent le mystérieux trépas d'Aaron, et c'est peut-être le lieu le plus vénéré de l'Islam après la Mecque : aussi est-il inutile de demander à visiter la petite mosquée construite au sommet.

On est frappé, en la considérant en face de tant de splendides mausolées, de remarquer combien la dépouille du frère de Moïse est respectée dans l'humble cénotaphe qui passe pour la garder, tandis que la poussière de tout un peuple n'a pas trouvé grâce devant l'outrage et la profanation.

~ Nous avons encore à visiter un autre sanctuaire, sans

aucun doute le plus curieux de Pétra : c'est celui de *Zabé'atouf*, situé sur le point culminant des rochers qui dominant le Sik d'environ deux cents mètres à pic. Ce serait bien l'emplacement d'une forteresse inabordable, sauf au sud, et même isolée de ce côté par une profonde crevasse. En avant de ce fossé, creusé de main d'homme, sur une sorte d'esplanade, s'élèvent deux obélisques monolithes en grès rouge.

Il n'y a pas à en douter, nous sommes ici devant les restes du *Haram de Pétra*.

L'autel, pièce principale de tout l'ensemble, ne fait qu'un avec le sommet de la colline dans laquelle il a été taillé. Un second autel plus petit a été aménagé tout auprès et en diffère absolument ; un creux rond fait penser qu'on y immolait les victimes dont le sang s'écoulait par un canal dans un bassin latéral. A quelle époque remonte ce *Haut-Lieu* ?

Ce serait une question importante à éclaircir pour l'histoire nabatéenne.

Il est possible que le sanctuaire de *Zabé'atouf* ait déjà existé au temps où la contrée fut sous la domination des Édomites ; mais il a dû en tout cas subir de multiples transformations à mesure que l'art se développa à Pétra sous l'influence de l'hellénisme.

La physionomie du *Haram*, tel que nous le trouvons

actuellement, nous porte à croire qu'il est l'œuvre de cet Arélas IV, « prince aimant son peuple ».

Certains, frappés d'une ressemblance entre l'autel de Pétra et celui de l'ancien temple de Jérusalem, veulent voir ici une influence juive, suite des relations amicales nouées entre les Nabatéens et les Macchabées; d'autres le font remonter jusqu'à l'époque édomite, hypothèse assez invraisemblable.

La divinité vénérée dans ce H̄aram est très probablement le grand *Douchara*, car, à quelques pas du sanctuaire, sur le rocher d'en-Nadjar, on lit l'inscription suivante : « *Mémoire de Nablou, fils de Ouāïdou en bonne part et paix devant Douchara* ¹. »

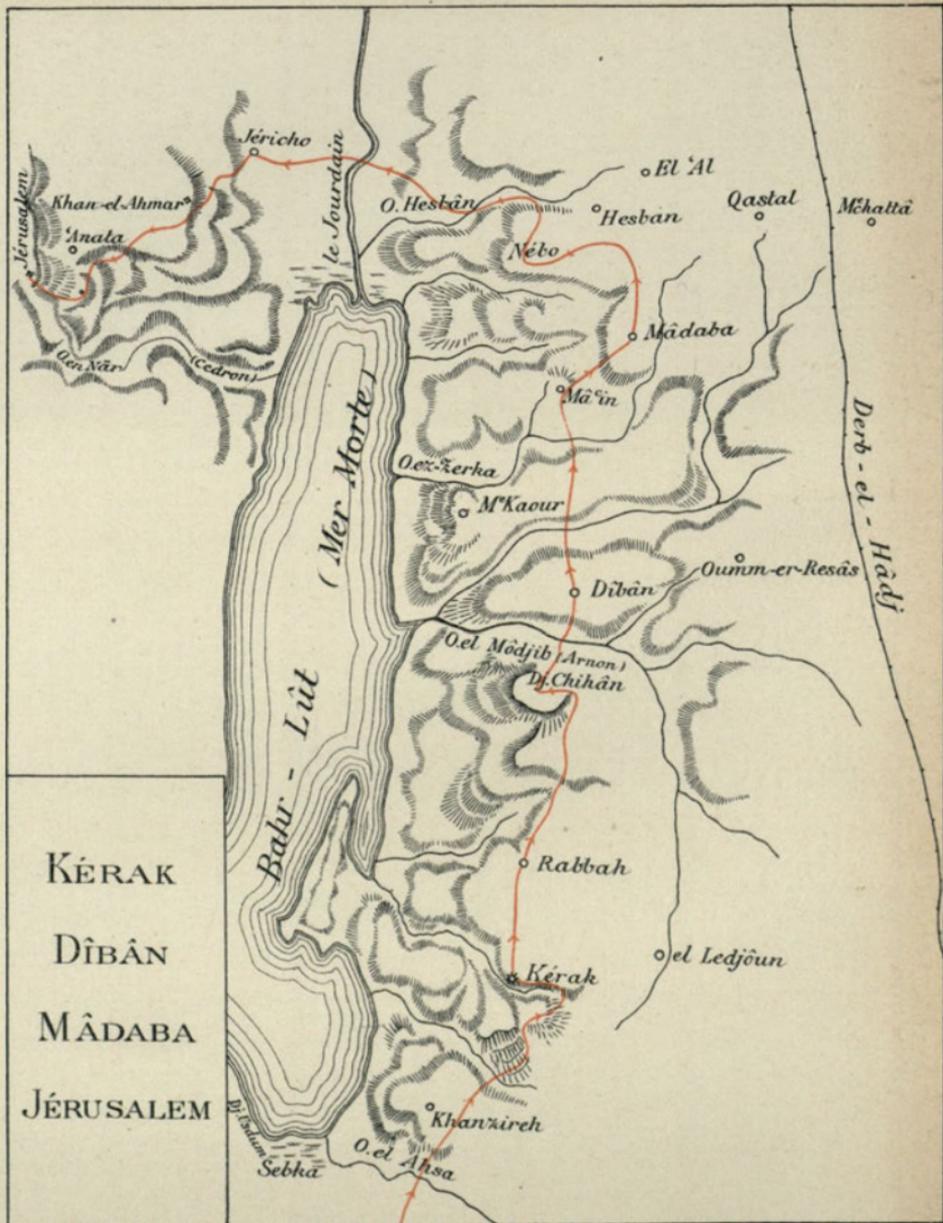
Nous regagnons le campement : l'un des nôtres a fait une hécatombe de perdrix et de ramiers; à l'aide de petites brochettes, artistement taillées dans les bosquets de lauriers-roses, il prépare le rôti à l'entrée d'un tombeau.

Notre botaniste, émerveillé de la flore d'alentour, s'inquiète peu des incessantes discussions archéologiques; il reste absorbé par ses études horticoles et contemple, ravi, les fins pétales des orchidées.

Au loin, on entend le coucou chanter de son ton monotone et rythmé le printemps du ouādy Mousa.

1. *Revue biblique*. P. Savignac, 1903, p. 280 et ss.

EN TRANSJORDANE





A TRAVERS LES OUADYS

16 mars.

Il faut quitter la ville des génies : ce n'est pas sans regret que nous lui disons adieu et reprenons le défilé du Sik. A peine en sommes-nous sortis qu'un premier souvenir des Croisés arrête notre marche.

Les rois de Jérusalem s'étaient efforcés de fonder, au delà de la mer Morte, dans les immenses solitudes de l'Arabie Pétrée et de l'antique pays de Moab, « *Terre d'Oultre-Jourdain* », de colossales forteresses pour intercepter la route d'Égypte en Syrie. Parmi les sept d'entre elles qui relevaient de la seigneurie de Krac (Kérac)

figure le château d'*el-Ou'aïrah*, « entre le ouâdy Mousa et Chôbak¹ ».

A différentes reprises, les voyageurs se rendant à Pétra en ont vainement recherché l'emplacement. Plus heureux, nos archéologues pensent l'avoir aujourd'hui définitivement retrouvé.

Ce matin, avant le départ, nous demandions aux muletiers de la caravane s'ils connaissaient, dans ces parages, la ruine nommée *'Aïré*. « Ou'aïrah, nous répondirent-ils, c'est le Khirbet, le qaṣr, qu'en descendant vous rencontrerez. »

En effet, presque à la hauteur du village d'Eldjy que nous apercevons sur la droite, nous nous détournons à gauche, dans la direction du nord, pour visiter quelques pans de murailles assez frustes ! Ce sont les débris d'un château fort ; isolé, entouré de profonds fossés, sa situation devait être imprenable. L'enceinte se laisse reconnaître ; on voit les traces du pont-levis qui y donnait accès, de ses tours effritées, de l'abside éventrée d'une petite église. Yâqout raconte que des troupes venues d'Égypte se dirigèrent vers le ouâdy Mousa où elles assiégèrent pendant huit jours le château de Ou'aïrah avant d'aller ravager les environs de Chôbak ; il situe cette forteresse dans les montagnes du Chéra.

1. Rey, *Colonies franques*, p. 395 et ss.

L'histoire du château franc est fort obscure. Il est probable que les Croisés s'y établirent en même temps qu'à Chôbak en 1115; il était important pour eux de se créer aux environs quelques centres de résistance, surtout près de Pétra où les Arabes avaient vraisemblablement pris possession de la citadelle démantelée par Baudouin I^{er}. Celle-ci pourrait être identifiée avec les ruines proches du Haram de Zabe'atouf. Selon Guillaume de Tyr, les infidèles, aidés par les habitants du pays, s'emparèrent d'un château franc appelé « *Li Vaux Moysi* » et faisant partie de la terre de « *Mont-Royal* » (Chôbak), « auprès des eaux que Moïse fit sortir du rocher ».

Le pays était couvert d'oliviers et d'arbres fruitiers, unique ressource de la région. Les barons, accourus pour reprendre la place, ordonnèrent de brûler tous les arbres. A la vue des flammes, l'ennemi consterné demanda aussitôt à entrer en pourparlers, et cet ingénieux stratagème rendit de nouveau les Francs maîtres de « *Li Vaux-Moysi* »; probablement la même forteresse que notre Ou'aïrah.

Nous sommes près du ouâdy Mousa et les plantureux oliviers d'Eldjy prouvent assez combien ce sol est propre à l'arboriculture. Après la chute de Krac (Kérac), en 1188, Ou'aïrah tombe, comme les autres places fortes d'Oultre-Jourdain, entre les mains de Saladin. Le

royaume latin disparaît et ne laisse derrière lui que des ruines; souvenirs impérissables que nos âmes franques saluent avec émotion ¹.

Vers midi, halte à *Aïn el-Haï*, jolie source jaillissant de rochers couverts de cristaux. Nous faisons une abondante cueillette de cresson et le lunch s'installe sur un tapis de mousse.

Puis nous suivons la voie romaine gardée par la forteresse d'el-Bouteimeh dont on aperçoit quelques restes. Une autre route, lors de l'annexion, avait été construite plus à l'est; celle choisie par notre caravane a l'avantage de traverser un bois fort agréable. C'est plaisir de cheminer au milieu d'arbres touffus; ces chênes verts retrouvés, ces vieux térébinthes tout nouveaux sont devenus nouveaux pour nous; nos Arabes sont émerveillés et se pâment devant la forêt en miniature.

Ils nous montrent ensuite le puits Bir el-Dabaghâ où s'abreuvent les troupeaux de cette région d'el-Makouân; et, voyant l'importance que nous attachons aux ruines, ils nous indiquent celle, sans aucune valeur, de Meaqdes.

Le campement du soir est fixé auprès de la source *Ràs aïn Nedjel*.....

Très loin, très loin se dessinent, toujours lumineuses,

1. *Revue biblique*. P. Savignac, 1903, p. 114 et ss.

les montagnes de la Grande Arabie, les Alpes de nos rêves.

Encore une fois, nous les regardons s'en aller dans l'infini !





17 mars.

Le pays d'Édom se divise en deux districts séparés par la vallée d'El-Ghoueir; celui du sud, *Ech-Chéra*, connu dans la Bible sous le nom de *Séir*, et celui du nord, la *Gébalène*, le *Djébal*, où nous allons nous engager.

Auparavant visitons *Chóbak*, autre rempart des Croisés en Transjordane. Fondée par Baudouin I^{er} vers 1115 et appelée alors *Montréal*, cette forteresse était destinée à couvrir les approches orientales de son royaume, à surveiller les caravanes qui se rendaient de Damas à la Mecque et à réprimer les incursions des nomades.

Il faut convenir que le site, un cône à pic dominant tout le pays d'alentour, était bien choisi.

Guillaume de Tyr parle des tours du château, de la force naturelle de la place, de sa richesse et de ses agréments. Mont-Royal commandait les deux voies romaines; et, en protégeant le commerce qui se faisait alors en

barques sur la mer Morte, il lui permettait de s'étendre jusqu'à la mer Rouge, où, plus tard, Renaud de Châtillon, seigneur de cette place en même temps que du Grand Krac, osa armer une petite flotte pour menacer Médine.

L'agriculture elle-même se développait aux environs, malgré les guerres incessantes, et on exportait jusqu'en Chypre « le sucre de Montréal¹ ».

Vraisemblablement Chôbak avait été une place romaine; Eusèbe y fait séjourner une garnison et il en appelle le lieu Theiman. Serions-nous ici à l'ancienne Theiman, ville importante du pays d'Édom renommée par la sagesse de ses habitants [*Jérémie*, XLIX, 7].

Amos met Theiman en rapport avec Bosra en disant :

J'enverrai le feu dans Theiman

Et il dévorera le palais de Bosra [*Amos*, I, 12].

Or, nous camperons ce soir à Bseira dont la proximité paraît confirmer l'opinion qui met Theiman à Chôbak. Nous descendons la pente rapide entre des blocs de grès rouge foncé, noir, brun, semblables à ceux de certains ouâdys du Sinaï et marqués comme eux de graf-

1. Rey, *Colonies franques*, p. 395 et ss.

fites nabatéens et grecs, et nous voici de nouveau sur la route romaine, vraiment royale.

Pour mesurer les efforts des Romains au milieu de ces déserts, il faut comparer cette large voie aux sentes des Arabes, avec leurs petits tas de cailloux indicateurs, remplaçant honteusement les beaux milliaires des Césars.

Elle dépasse bientôt le chemin de Gharandal. C'est un regret de ne pouvoir y visiter l'*Arindela* dont le siège épiscopal fut illustré par Macaire, l'un des quarante qui confirmèrent en 536 à Jérusalem le concile tenu l'année précédente à Constantinople par le pape Agapit.

Au pas rude des mules, nous avançons dans la plaine Samrà. La pierre *Mousallâ ès-Saf* y marque la délimitation entre le Chéra au sud et le Djébal au nord; nous sommes déjà en Gébalène; et, cependant demain, nous traverserons encore, durant la moitié du jour, un territoire dépendant d'Eben-Djazy.

Dans toute cette région, le grand cheik des Haoueïtât lève les impôts, de concert avec la Turquie: gare à vous, pauvres bédouins, on ne vous fera ni trêve, ni merci!

A gauche, une large crevasse nous permet de plonger le regard dans la rocheuse 'Arabah. Depuis hier, nous l'avons souvent entrevue par ce genre d'ouvertures; celle-ci nous donne l'occasion d'apercevoir le petit village

de Dhāna, et, au sud-ouest, s'étalant à l'horizon, la plaine de *Fenan* (*Phounon*)¹.

La tradition place à Phounon l'épisode du serpent d'airain dont la vue guérissait les morsures faites par les cérastes du désert.

Pour punir les Hébreux de nouveaux murmures, Dieu envoie dans leur camp des légions de serpents au venin mortel.

« *Le peuple vint à Moïse, et dit : Nous avons péché, car nous avons parlé contre le Seigneur et contre toi. Prie le Seigneur, afin qu'il éloigne de nous ces serpents. Moïse pria pour le peuple. — Le Seigneur dit à Moïse : Fais-toi un serpent brûlant, et place-le sur une perche ; quiconque aura été mordu, et le regardera, conservera la vie. Moïse fit un serpent d'airain, et le plaça sur une perche ; et quiconque avait été mordu par un serpent, et regardait le serpent d'airain, conservait la vie* »
[*Nombres*, XXI, 7-8-9].

Ce serpent était le symbole de la victime qui, selon saint Paul, a accepté d'être *faite péché pour nous, afin que nous devenions en elle justice de Dieu*².

1. *Nombres*, xxxiii, 43.

2. II *Cor.* v, 21.

Jésus-Christ lui-même s'approprie cette image en disant à ses disciples : « *Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, il faut de même que le fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en Lui ait la vie éternelle* ¹. »

Phounon demeure un lieu célèbre dans l'antiquité romaine. Des mines de cuivre en caractérisent le site, et les montagnes qui l'environnent ont l'aspect de celles du ouâdy Maghâra dans la Péninsule Sinaïtique.

Sous Dioclétien, les martyrs de Palestine y étaient envoyés; ils succombaient bientôt sous les durs travaux qu'on leur infligeait. Saint Athanase constate que les criminels eux-mêmes ne pouvaient résister et mouraient au bout de quelques jours. Ici, Sylvain, évêque de Gaza, eut la tête tranchée, et Pelé et Nil, évêques égyptiens, périrent pour la foi, jetés sans doute dans les foyers où l'on purifiait le minerai brûlant.

Le P. Lagrange a trouvé à Phounon les traces d'un aqueduc, des piscines et les ruines de deux églises chrétiennes; il pense que la plus petite de ces églises faisait partie d'un monastère et fut érigée par l'évêque Théodore en l'honneur des martyrs morts dans les mines ².

Le nom de ce Théodore, inconnu jusqu'ici, se trouve

1. *Saint Jean*, III, 14-15.

2. *Revue biblique*. P. Lagrange, 1898, p. 112 et ss.

gravé sur un bloc de grès dans une inscription grecque ; son épiscopat paraît dater du VI^e siècle.

Nous avons quitté l'Arabie Pétrée pour l'Idumée.

Abritées par des collines basses couvertes de pelouses vertes, nos tentes se dressent dans le ouâdy *Rîa*. Un peu au-dessus s'élève, gracieusement perchée sur un promontoire qui s'élargit comme une épaulette rattachée à la montagne, *Bseira*, « la petite Bosra ». C'est bien l'antique *Bosra*, capitale des Édomites, désignée dans la Genèse pour la patrie de Jobab, fils de Zérach, l'un des rois d'Édom¹.

Qui ne connaît le beau passage d'Isaïe célébrant la gloire du Messie ! Il se présente tout naturellement ce soir à ma pensée et il me plaît de le méditer en regardant le soleil dorer de ses derniers rayons les ruines des descendants d'Esäü.

*Quel est celui qui vient d'Édom,
Aux vêtements écarlates, de Bosra ?
Il est splendide dans son costume,
Fier de la plénitude de sa force.
— C'est moi qui prononce avec justice,
Et qui ai le pouvoir de sauver.*

1. Genèse, xxxvi, 33.

— *Pourquoi donc ton costume est-il rouge,
Et tes vêtements comme ceux d'un fouleur dans le pres-
soir?*

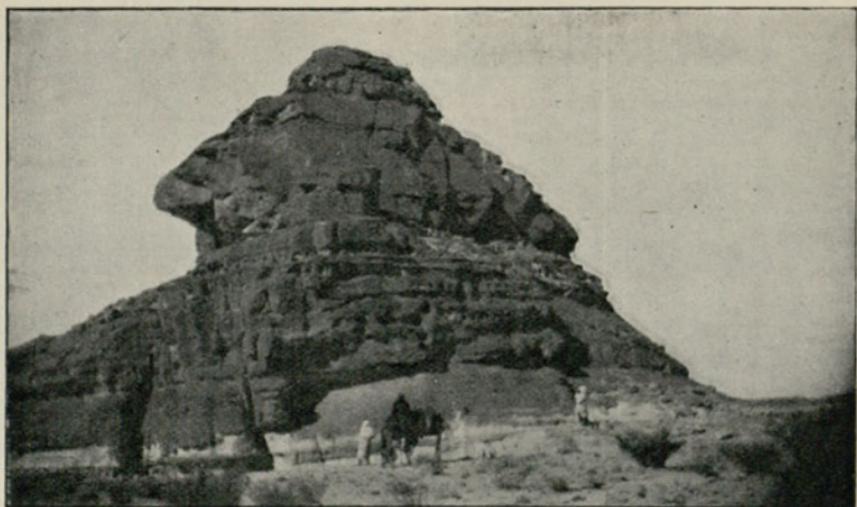
— *La cuve, je l'ai foulée seul,
Et parmi les peuples nul n'était avec moi.*

Je les ai foulés dans ma colère.

Je les ai pressés dans ma fureur,

Et leur sève a jailli sur mes vêtements,

Et j'ai souillé tout mon costume [Isaïe, LXIII, 1-2-3].



LE ROCHER DES PÉLERINS HADEISEH EL-HADJAJ
A REIDAN ESQA'AH

18 mars.

Au matin, nous quittons Bseira. Nous l'apercevrons encore longtemps; elle est si élégante sur son cône à pic!

Pour plus de sûreté, la caravane marche réunie. La contrée n'est pas sûre. Hier, à la tombée de la nuit, trois des nôtres, étant allés à la petite bourgade, furent brusquement assaillis par une dizaine de cavaliers de la tribu des Sa'oudin qui voulaient les détrousser; sans armes, loin du camp, ils ne se sont tirés de ce guet-apens que par leur sang-froid et leur grande présence d'esprit.

Tout à coup, à gauche, apparaît à nos regards une

tache bleu saphir qui s'allonge vers le nord, et nos Arabes de s'écrier : « *Bahr Loût. Bahr Loût* ». La mer de Loth !

Mahomet ayant reproduit dans son Coran l'histoire du neveu d'Abraham, ils désignent ainsi la mer Morte.

Nous nous arrêtons pour jouir de l'admirable vue sur les montagnes de l'extrémité sud-ouest de Bahr Loût et spécialement sur le *djébel Ousdoum* dont la croupe isolée semble voilée sous une vaporeuse gaze blanche, comme pour cacher l'emplacement des villes maudites Sodome et Gomorrhe.

J'ai toujours un véritable plaisir à revoir la mer Morte.

Au loin, elle me rappelle la nappe bleue séductrice au bord de laquelle je vis d'habitude ; les sites les plus pittoresques ne sauraient me faire oublier son charme pacifiant. Un paysage sans la surface unie d'un lac est vraiment un salon sans miroir ; rien n'en reflète les objets d'art.

A midi, nous sommes à Tefiléh, gros village qui émerge d'un nid de verdure. Nous prenons notre repas dans un jardin édéniste planté d'oliviers et de figuiers superbes. Une telle végétation est due à des sources abondantes qui font produire à ce sol, plutôt ingrat, tous les fruits du Paradis terrestre.

Tefiléh est-il le *Tophel* du Deutéronome ?

L'identification en paraît probable : Tefiléh est bien à l'est du désert du Pharan, de l'autre côté du Jourdain, près de Moab¹. Aussi personne ne soulève une discussion et nous nous remettons promptement en route.

A l'ouest, dans un bosquet de citronniers et d'amandiers en fleurs, le beau village de Seffaleh s'appuie à la montagne ; plus loin, la route passe près de la ruine insignifiante du Khirbet Noha et nous arrivons au ouâdy *el-Hesa*, sorte de petite rivière qui descend vers l'Arabah.

Il est probable qu'elle marquait autrefois la frontière entre Moab et Édom, comme elle sépare aujourd'hui le Djébal, ancien pays édomite, du territoire de Kérac, pays moabite.

L'opinion générale fait du ouâdy *el-Hesa* le lit du torrent de *Zared*, chemin que prirent vraisemblablement les Israélites pour gagner Moab.

Bien des points de l'itinéraire du peuple de Dieu, depuis le pays de Gessen jusqu'à la terre de Canaan, restent obscurs. Israël traverse la mer Rouge à l'emplacement actuel du lac Timsâh et s'enfonce, comme nous l'avons fait nous-mêmes, dans le désert de Schur. Après avoir quitté la station d'*Élim* (Gharandel), un groupe remonte peut-être de suite au nord ; mais, tout au moins,

1. *Deutéronome*, I, 4.

la plus grande partie des émigrants descend sans doute par le ouâdy Tayebéh. Le grand itinéraire, rapporté par l'écrivain sacré ¹, indique alors un campement au bord de la mer : station placée par sainte Sylvie à la plaine d'*el-Markha*, sorte de prolongement des plages de la baie de Suez.

Comment, si le ouâdy Feïrân, perle de la Péninsule, a été traversé, n'en trouvons-nous nulle part aucune mention, que ce soit dans l'Exode, le Deutéronome ou les Nombres ?

Au départ du Sināï, loin de s'acheminer vers les bords du golfe Élanitique, les Hébreux remontent sur les montagnes du djébel Tih et séjournent au nord-ouest, du côté de Cadès, où nous ne les avons pas suivis ; là ils pleurent Marie, sœur de Moïse, et portent le deuil d'Aaron ; puis ils viennent à Ésióngaber et s'enfilent dans le fond de l'Arabah qu'ils quitteront seulement au sud de la mer Morte pour se diriger vers les plateaux de l'est ².

Nous passerons la nuit aux confins du pays des Moabites.

Au fond du ouâdy où campa le peuple élu, dans des

1. *Nombres*, xxxiii, 3 à 49.

2. *Revue biblique*, 1900, p. 443 et ss. Le P. Lagrange y établit solidement ce dernier point.

bouquets de lauriers-roses, je regarde couler le petit filet d'eau que nos bédouins décoorent du nom pompeux de « fleuve ». C'en est un, malgré tout, puisqu'il va se jeter dans une mer — la mer Morte — dont on a presque oublié le second titre de « lac Asphaltite », ce lac terrible qui, dans des flots de soufre et de bitume, engloutissait les cités préisraélites.



Le roi de Moab, voyant qu'il avait le dessous dans le combat, prit avec lui sept cents hommes tirant l'épée pour se frayer un passage jusqu'au roi d'Édom; mais ils ne purent pas. Il prit alors son fils premier-né, qui devait régner à sa place, et il l'offrit en holocauste sur la muraille. Et une grande indignation s'empara d'Israël, qui s'éloigna du roi de Moab et s'en retourna dans son pays.

[II *Rois*, III, 26-27].

19 mars.

Le froid est intense. Pendant qu'on lève le camp, les marmites de lait chauffent sur un feu ardent. Transis, nous nous blottissons à l'entour; et, après avoir absorbé le liquide bouillant, nous précipitons le départ. Il faut franchir la rampe nord de la vallée — environ 200 m. — pour atteindre le plateau. Nous y retrouvons le réconfortant soleil. Il monte à l'horizon et il égaye notre route. Tout boit en silence à la coupe de ce généreux bienfai-

teur du monde. Là-bas un peuple de grandes bêtes ailées semble paître tranquille. A notre approche, elles s'envolent. Ce sont d'innombrables cigognes réunies pour retourner dans leur pays avec le printemps. Nos Arabes en abattent plusieurs. Je moleste ces barbares : à quoi bon détruire des oiseaux inoffensifs, symbole protecteur du foyer ?

Nous rencontrons de nombreux troupeaux : des moutons à tête toute brune semblent avoir adopté la mode d'un capuce de moine, dont la couleur moka foncé tranche étrangement sur leur belle toison blanche ; de gracieuses petites chèvres noires à longs poils s'avancent en bêlant, prêtes à s'enchevêtrer dans leurs grandes franges soyeuses. Les champs cultivés commencent à devenir fréquents ; nous ne tardons pas à nous croire en Beauce ou en Picardie ; seulement, les villages bâtis en briques et en moellons, les toits de chaume sont remplacés par des tentes poilues ; faites d'étoffe rayée semblable à une peau de zèbre, elles présentent l'aspect d'énormes manteaux de bédouins étendus un peu au-dessus du sol.

Auprès d'un de ces campements une armée considérable de chameaux forme une immense tache fauve à travers l'herbe verte ; les uns broutent avec avidité ; les autres, paresseusement couchés, ruminent d'un air songeur ; tous se reposent de quelque lointain voyage. Leur nombre

est incalculable, il y en a de toute taille, depuis le nouveau-né, venu à l'aube, jusqu'au solide dromadaire de charge.

Mes compagnons souhaitaient goûter du lait de chamelle; l'occasion est propice. On les accueille sous la tente du cheik; il leur offre du meilleur de son cru. — Ce régal ne me séduit guère; je refuse d'y participer.

Le chemin continue, monotone; nous apercevons le gros village de Moteh bâti de pauvres huttes en pisé. A l'époque de la moisson, la tribu des Charârât accourt vers cette région fertile pour glaner les épis abandonnés par les moissonneurs.

Quelques ruines attirent notre attention : la plus remarquable, celle d'*Abou-Taleb*, se compose d'une petite mosquée ruinée; dans l'enceinte, nos épigraphistes estampent des inscriptions arabes.

Vers le soir, nous arrivons à *El-Kérac*. C'est ici qu'assiégé par Joram, roi d'Israël, le roi Mescha (*Mésa*) offrit « en holocauste » au dieu Kemosch (*Camos*), son propre fils, héritier du trône, comptant par un tel sacrifice sauver le royaume de Moab.

Sur la hauteur, dans une échancrure de rocher, surgit imposante la forteresse des Croisés : presque intacte, elle est restée debout et donne l'impression de ce que fut leur puissance dans la Moabitude des Livres saints.

Cette place forte fut le principal rempart de Renaud de Châtillon. Les chroniques du temps rapportent « qu'il avait brillamment gardé la terre d'Antioche et que bon chevalier estant, on lui donna la dame de Crac a fame avec la princée ».

Dans les temps meurtriers des Croisades, où les morts passaient si vite, presque toutes les jeunes femmes, reines ou princesses de Terre Sainte, étaient à leur second ou troisième mariage; l'épouse allait avec la baronnie ¹.

C'est ainsi que l'ancien seigneur d'Antioche devint maître du grand Crac, le célèbre castel de « la pierre du désert ».

Ses domaines s'étendaient du golfe Élanitique aux sources du Zerqâ-Mâ'in, sur un espace de vingt journées de chameau, d'Élath à Zizah ². Immense région qui constituait alors la « Terre d'Oultre-Jourdain », et comprenait les antiques pays bibliques de Moab, d'Idumée, de Nabatène, etc.

Selon Bernard-le-Trésorier, le Sinaï même aurait dépendu du « Signor de Crac » et l'évêque de Pharan, résidant au couvent de Sainte-Catherine, aurait été le suffragant de l'évêque latin de Karac.

1. Voir Gustave Schlumberger, *Renaud de Châtillon*, prince d'Antioche, seigneur d'Oultre-Jourdain.

2. Rey, *ouvrage cité*.

En 1188, la place assiégée par l'armée de Saladin dut se rendre, et l'année suivante, ce fut le tour de *Montréal* (Chôbak), la belle forteresse de l'Arabie Pétrée considérée comme imprenable. Dans le bulletin de victoire des infidèles, on lit :

« Karac s'est rendue, c'est la forteresse dont le maître insolent se flattait d'envahir l'Hedjaz et tendait ses filets impies sur le passage des pèlerins de la Mecque. »

Effectivement, Renaud de Châtillon était parti souvent de la formidable forteresse pour ses aventureuses expéditions contre les caravanes musulmanes ; en maintes circonstances, il avait promis de ne plus les inquiéter ; mais sans égard à la foi jurée, ce prince chrétien, aussi perfide que vaillant, n'avait point cessé de les harceler et de les piller sans merci.

Sous le ciel de Galilée, l'heure du châtimeut sonnera. Au soir de la bataille des Cornes d'Hattin, Saladin lui reproche cruellement d'avoir trahi ses serments et abat de sa propre main celui que les Sarrasins avaient surnommé : « *le démon franc* ».

Nos mules ont gravi péniblement les dernières pentes ; sur la grande place, près de la lourde citadelle, construite au xiii^e siècle par le sultan Bibars, les cônes blancs de nos maisons de toile se détachent du sol gris cendré. La foule des badauds de la ville est là pour nous

recevoir et nous dévisage avec une excessive curiosité ; les femmes voilées, portant de chétifs bébés suspendus sur le dos, ne sont pas les moins effrontées ; sans aucune discrétion elles s'approchent de nos tentes. Des soldats, en tournée de fainéantise, réclament déjà du tabac, comme un impôt qu'ils se croient en droit de lever sur le voyageur ; des moukres, avisés de notre arrivée, ne nous laissent pas le temps de descendre de nos montures et nous amènent de vieilles juments fourbues qu'ils prétendent nous louer pour continuer notre route ; tous les marchands de Kérac affluent au camp avec des œufs, des poules et autres denrées, espérant bien faire fortune à nos dépens ; tandis que les gamins nous assourdissent de leur éternel refrain de « bakchiche, bakchiche » ; et que, tous les chiens du pays, interrompant, pour un instant, le service de la voirie dont eux seuls se chargent dans les cités orientales, hurlent autour de nous, de plus fort en plus fort.

Combien je regrette la paix, la divine paix du désert ! Où êtes-vous mes pauvres Touâra avec vos défauts d'enfants insouciantes ? Du moins vous conservez une certaine noblesse naturelle ; je vous ai reconnu des qualités de cœur et de dévouement : les citadins du Kérac, effrontés, indéliçats, ne vous valent pas !



EL-KÉRAC — RUINES DU CHATEAU DES CROISÉS

20 mars.

Des salves d'artillerie nous réveillent au petit jour. A la citadelle voisine, le canon grande sans relâche.

Attendrait-t-on à Kérac quelque mandataire de Sa Majesté, le sultan Abdul Hamid ?

Non, toute cette poudre se brûle uniquement en l'honneur du *beïram*, la grande fête de la Mecque, et la population se porte en masse sur une colline où, avec les rites solennels des anciens sacrifices, doit s'égorger « le mouton ».

Notre visite au sérail ne manque pas de piquant ; le Moutessariff ne ressemble guère au pauvre qaïmaqâm

malade d'Aqabah, ni à celui, si simple, de Ma'ân. C'est un Monsieur jouant à la haute civilisation. Serré dans un complet acheté à la Belle Jardinière de Constantinople, Son Excellence y est mal à l'aise et semble trouver qu'il en coûte cher de devenir *modern style*.

Autour du divan, les cigarettes circulent sur un plateau damasquiné; on apporte le café, les limonades, la confiture de rose et les bonbons au plâtre. Nous sommes blasés sur les douceurs ottomanes, et le règne des pachas est fini; le curé latin nous aidera à trouver les chevaux et les mulets qui nous transporteront à Jérusalem: indépendants, nous désapprenons la patience orientale et ne tardons pas à prendre congé.

La conversation manquait vraiment d'entrain; le gouverneur de Kérac prétend ne comprendre que le dialecte parlé à Stamboul; un interprète transmettait en arabe, au P. Jaussen, ses incolores communications et elles nous étaient de nouveau traduites en langue franque. A n'en point douter, ces formalités compliquées ont nui considérablement à notre mutuelle éloquence.

Nous allons ensuite saluer la seconde autorité de la cité: le commandant militaire. Obligeant, il nous explique en détail les restes de la forteresse bâtie par Baudouin I^{er}. Aménagée depuis quelques années en caserne, elle avait été vraisemblablement déjà remaniée par les Arabes au XIV^e siècle.

C'est une impression assez originale et presque pénible de rencontrer des soldats turcs, en brillants uniformes, gardant ces pierres séculaires et vénérables.

Pendant il ne faut pas se plaindre de trouver ici une garnison de 2.000 hommes. Grâce à sa présence, on peut maintenant sans danger visiter « *le Grand Krac* » et s'aventurer sur les plateaux de Moab.

Lorsqu'en 1898, je traversai pour la première fois le Jourdain et poussai mon excursion jusqu'à Kérac, les bédouins de Machéronte me racontaient les aventures tragiques advenues aux voyageurs qui m'avaient précédée dans ces parages : « On les rançonnait, on les emprisonnait. » Mon drogman ajoutait d'un air peu rassuré : « Il y a dix ans, milady, juste là où nous sommes, on trait un homme aussi facilement que je tords le cou à ce coq. » Joignant le geste à son affirmation, il étranglait en même temps, sans pitié, la pauvre bestiole destinée à me servir de souper.

Aujourd'hui nous ferons plus tranquillement notre *passaggiata* dans les rues de Kérac.

Sauf une dizaine de maisons bâties en pierre, je ne sais de quel nom décorer les espèces de masures où gîte la population, évaluée pourtant à vingt ou vingt cinq mille âmes.

L'unique étage de ces habitations est un demi-sous-

sol ; pour y pénétrer, il faut descendre dans une cour en contre-bas ; les toits formés de perches recouvertes de terre battue sont plats, et, des deux côtés de la ruelle où circulent les passants, ils atteignent à peine la hauteur d'un homme ; aussi est-il facile de grimper sur leur sommet : gens et bêtes ne s'en privent guère. Il n'est pas rare de voir les vaches s'y promener et il y a quelque temps l'une d'elles, en quête de pâture, fit crouler sous son poids une toiture ébranlée par les pluies d'hiver, descendant par ce procédé dans l'intérieur du logis où son arrivée inattendue produisit une surprise quelque peu désagréable.

Nous achevons notre tournée par une visite aux écoles catholiques ; c'est une fête pour le missionnaire, si zélé, de nous montrer les modestes talents de ses élèves et de voir l'intérêt que nous prenons à des œuvres auxquelles il consacre une vie toute de dévouement. Ces jeunes adolescents chrétiens ont des types fort beaux, de grands yeux noirs, un maintien rempli de grâce ; garçons et filles forment, autour de nous, des rondes charmantes et entremêlent leurs couplets arabes de chants en l'honneur de notre malheureuse patrie.

Je dis malheureuse, parce qu'on lui retire la foi que nous portons aux enfants arabes, l'estimant le premier des biens. Je dis malheureuse, parce que, à chaque nouveau

passage dans ces pays d'Orient, je trouve le nom de la chère absente, autrefois si sympathique et si béni, de moins en moins honoré. On aime encore le Français, on ne vénère plus la France ; j'assiste, les larmes aux yeux, à notre progressive déchéance, demandant à Dieu d'y mettre bientôt un terme.

Puisque votre excellent maître Abouna Antoun vous l'apprend si bien, ne vous laissez pas, chers petits Kérakians, de crier : « Vive la France » et de prier pour elle. Toujours compatissante à vos souffrances et généreuse à vos misères, la France a une grande âme, une grande âme immortelle !



UN LUNCH DANS LE DÉSERT

Les fils de Ruben et les fils de Gad vinrent auprès de Moïse et lui dirent: « Ce pays est un lieu propre pour des troupeaux et tes serviteurs ont des troupeaux. »

[*Nombres*, xxxii, 2-4-5].

21 mars.

Les montures sont prêtes. Hélas, au départ de Kérac commence la dernière partie de notre voyage ! Avec quel regret ne voyons-nous pas fuir les jours de cette douce vie errante dont l'imprévu plein de charme et l'attrait sans cesse renouvelé font oublier les soucis moroses et les déceptions humaines.

Nous cheminons à travers les grandes plaines de Moab à douze cents mètres et plus au-dessus de la mer Morte, environ neuf cent mètres au-dessus de la Méditerranée et de la mer Rouge.

Matinée de mars exquise dont je voudrais retenir les heures fugitives. De légères traînées de fins nuages blancs se dessinent sur l'azur du ciel comme de minces flocons de laine des Pyrénées ; des voletées d'alouettes fendent l'air en clamant leur petit chant court ; les blés verts ondulent à perte de vue sous la brise caressante ; partout les pâturages abondent.

De tout temps, ce pays fut convoité par les nomades pour l'élevage du bétail. Les tribus de Ruben et de Gad le regardaient comme une part de choix, et son passé a le plus vif intérêt historique.

Après le règne des Moabites vient la domination romaine attestée, non seulement par les grandes voies que nous suivons, mais encore par des colonnes restées debout et des édifices demeurés presque intacts.

Les successeurs de Rome, les Byzantins, ont aussi laissé derrière eux l'empreinte de l'époque où ils étaient maîtres de cette région : Mâdaba garde précieusement un trésor de leurs incomparables mosaïques. Plus à l'est, malheureusement en dehors de notre itinéraire actuel, les Arabes, antérieurs à Mahomet, ont construit

à Meschetta un merveilleux palais, spécimen, unique en son genre, de leur art architectural ¹.

Bientôt nous faisons halte au milieu d'un amas de décombres où se dressent deux colonnes surmontées de beaux chapiteaux. C'est l'emplacement de l'ancienne capitale des Moabites, *Rabbath-Moab*, qui a conservé le vieux nom sémitique de Rabba. Un peu plus loin se trouvent les restes du Kasr Rabba, « le château de Rabba », avec les débris d'un temple parmi lesquels des blocs taillés, élégamment ornés, attirent mon attention ².

Notre course vagabonde ne nous permet guère d'études approfondies ; nous remontons promptement à cheval. C'est la destinée du voyageur de paraître inconstant : à peine a-t-il atteint le but souhaité, qu'il songe à repartir ; son imagination lui représentant sans cesse la longue route qui reste à faire jusqu'au soir.

A gauche, nous ascensionnons le djébel *Chihân* ; mais le terrible vent s'est élevé et nous empêche de jouir d'une vue justement renommée sur la mer Morte et les montagnes de Judée.

Il faut chercher refuge dans une excavation. Nous avons l'avantage d'y nouer des relations avec le fameux

1. *Revue biblique*. P. Séjourné, 1893, p. 431.

2. Lucien Gautier, *Autour de la mer Morte*, Genève, 1898.

'Aoudeh abou Tâyeh, l'un des cheiks les plus redoutables des Haoueïât.

La présentation faite, une intéressante conversation s'engage entre nous et le bandit hospitalier : cet entretien inoubliable ajoutera de pittoresques détails à nos documents sur les mœurs bédouines et nous renseigne à fond sur les phases d'une razzia bien conduite. Abou Tâyeh se repose d'une expédition contre les Charârât, tribu errante parmi les nomades eux-mêmes : ils poussent devant eux leurs troupeaux de chameaux depuis Teïma jusqu'au djébel Druse, depuis le Kérac jusqu'au territoire des Chammar.

Comment commencèrent cette fois les hostilités ? « Dieu seul le sait », dit le narrateur en pareil cas. Les uns prétendent que les Charârât avaient razié des chameaux à Abou Tâyeh dans la plaine Hïsmeh ; les autres assurent que celui-ci avait auparavant confisqué, à son profit, un troupeau appartenant aux Charârât.

Bref, le cheik nous raconte, comme chose toute simple, qu'il leur a enlevé une soixantaine de tentes et de nombreux chameaux. A quoi les Charârât répondent en tombant avec six cents hommes sur un groupe de cinquante cavaliers Haoueïât. Ceux-ci se défendent vaillamment et malgré l'infériorité du nombre ne perdent que quelques hommes et peu de chameaux. Abou Tâyeh,

furieux de s'être laissé surprendre, d'autant qu'un de ses frères a péri dans cette échauffourée, convoque tous « *les princes de sa cour* » à participer à la vengeance ; même le vieil Harb, son père, courbé par l'âge, mais cavalier intrépide, « *car il n'a jamais goûté le tabac, ni bu le café* », fera partie de l'expédition.

Après avoir abrité son campement dans le ouâdy el Hesy, 'Aoudeh Abou Tàyeh se dirige vers l'est à la tête de ses hommes, dissimulant sa marche le long des vallées pour surprendre les Charârât à l'improviste. En route, il rencontre des Druses qui projettent le même coup ; ce sont de vieux ennemis contre lesquels Abou Tàyeh a maintes fois guerroyé : les combattra-t-il encore ? Non, sa haine contre les Charârât l'emporte ; et, loin de céder à une si violente tentation, il s'allie avec les Druses et tous combinent une action commune. Les Charârât, avertis par des espions de l'approche de leurs ennemis, soutiennent courageusement l'attaque ; les confédérés s'emparent seulement de quelques troupeaux et se séparent.

'Aoudeh n'est point satisfait ; en retournant au camp, il arrête ses gens et leur dit : « Que penseront nos femmes, si nous rentrons ainsi sans butin ? Elles douteront de notre bravoure. Retournons à l'ennemi, cette fois il ne sera pas sur ses gardes. »

A ces mots, les Ḥaoueiṭāt, laissés à leurs propres forces, mais impatients du succès, rebroussement chemin et « *rapides comme des flèches* » fondent sur leurs adversaires; 'Aoudeh a trois chevaux tués sous lui; qu'importe! l'impétuosité de l'attaque met les Charârât en déroute, beaucoup d'entre eux tombent sous le glaive, soixante périssent de la main d'Abou Tâyeh lui-même. Alors Za'al, son autre frère, arbore le drapeau blanc à la pointe de son sabre en criant: « Réfugiez-vous auprès d'Aoudeh Abou Tâyeh. » Celui-ci n'aura pas cette fois à rougir devant les femmes, car il revient ramenant une trentaine de prisonniers, des tentes et des armes ¹.

Nous ne nous laissons pas d'écouter le vainqueur, et quoique l'heure avance je veux noter encore deux de ses curieuses anecdotes.

Malgré son horreur des Charârât, Abou Tâyeh avait, selon les coutumes du désert, accueilli sous sa tente l'un des leurs mourant de misère; il l'avait nourri et hébergé trois jours. L'ingrat Charâry s'enfuit une belle nuit en dérobant six chameaux à son bienfaiteur.

Au matin, 'Aoudeh s'aperçoit du vol dont il a été victime; il monte à cheval et accompagné de Za'al s'élance

1. *Revue biblique*. P. Jaussen, 1903, p. 97 et ss.

à la poursuite du malfaiteur qui est promptement atteint. Quelle punition sera infligée à ce coupable ? Avec un calme fait pour étonner des civilisés, notre conteur nous explique comment son frère lui coupa les deux bras d'un coup de sabre, tandis qu'il se chargeait de lui tailler les deux jambes par le même mode. Ceci fait, ils retournèrent tranquillement chez eux.

Les Charârât sont du reste en médiocre estime auprès des autres tribus ; jamais un Arabe des Şoukhour, des Haoueîât ou des Ronâla n'épouserait une Charârî, il se croirait déshonoré.

Le Charârî manque de noblesse ; sa démarche même n'a pas la dignité de celle des autres Arabes-bédouins ; au campement étranger, il attend dans une posture suppliante qu'on veuille bien lui donner du pain ; tandis que tout Arabe descend à la première tente qu'il rencontre et demande ce dont il a besoin.

Le Charârî est traître ; il vend facilement les siens ; et, lors des dernières razzias, un Charârî conduisait les Haoueîât.

Les cheiks, à quelque tribu qu'ils appartiennent, ont le droit de rendre justice aux Charârât qui se présentent devant eux pour régler leurs différends et de les forcer à observer les lois du désert.

Une femme Charârî répudiée par son mari s'est pré-

sentée devant Abou Tàyeh; celui-ci a condamné le conjoint à payer l'indemnité réclamée par la plaignante, indemnité consistant à donner à l'épouse renvoyée un chameau et des vivres pour plusieurs jours. Ainsi pourvue, elle ne sera pas en peine pour aller chercher fortune ailleurs.

Notre intimité d'une heure se termine; nous saluons l'étonnant personnage. Muni d'une superbe longue-vue, il nous regarde descendre vers la plaine : à quel voyageur aura-t-il razié un tel objet de luxe? Je l'ignore, mais je conclus de nos courts rapports qu'il est préférable d'être l'ami d'Acoudeh Abou Tàyeh que de risquer d'être rangé parmi ses ennemis.

Dans le ravin encaissé du ouâdy Modjib où serpente l'Arnon, cité tant de fois dans l'Ancien Testament comme la frontière entre Moab et Israël¹, mes compagnons sont déjà parvenus; d'en haut je regarde planter les tentes au milieu d'une oasis touffue. Ne pouvant tenir sur le bât peu solide de ma mule, j'ai dû mettre pied à terre et je m'achemine lentement, par des sentiers en lacets, vers la vallée profonde, mélancolique et silencieuse où le soir est commencé!

1. *Nombres*, XXI, 13-28; XXII, 36. — *Deut.*, II, 24, 36; III, 8, 12, 16; IV, 48. — *Josué*, XII, 1-2; XIII, 9, 16. — *Juges*, XI, 13, 26. — *II Rois*, X, 33. — *Isaïe*, XVI, 2. — *Jérémie*, XLVIII, 20.



Les fils de Gad bâtirent Dibon, Atharoth, Aroër, Athroth-Schophan, Jaezer, Jogbeha, Beth-Nimra et Beth-Haran, villes fortes, et ils firent des parcs pour les troupeaux.

Les fils de Ruben bâtirent Hesbon, Elealé et Kirjathaïm, Nébo et Baal-Meon, dont les noms furent changés, et Sibma, et ils donnèrent des noms aux villes qu'ils bâtirent.

[Nombres, xxxii, 34 à 39].

22 mars.

Le réveil sonne avant le lever du jour. Le P. Jaussen nous fait remarquer les nuages sombres qui s'accumulent au ciel; un violent orage est à craindre et il serait terrible d'être surpris par un *seil* dans cette étroite gorge. Notre campement est installé sur la rive sud de l'Arnon; la crue subite pourrait nous y retenir en rendant le gué impraticable pour nos mulets de charge.

La toilette est vite faite, les tentes repliées en un clin d'œil, et en avant. D'abord nous gravissons la pente

septentrionale du ouâdy, moins pénible que celle descendue hier.

Sur le plateau une forte ondée nous fait apprécier la prudence, toujours en éveil, de notre excellent directeur ; mais bientôt la pluie cesse et ses prévisions pessimistes ne se réalisant pas, nous pourrions visiter tout à notre aise les ruines de l'ancienne ville des Gadites, *Dibon* (Dibhân).

Elles nous réservaient une déception ; ce n'est qu'un amas de pierres : pas une colonne ni un pan de mur n'est resté debout ; et cependant les ruines de Dibon sont devenues célèbres grâce à la découverte, en 1869, de la fameuse *stèle de Mésa* ; découverte, au dire de Renan, « la plus importante qui ait jamais été faite dans le champ de l'épigraphie orientale ».

La stèle de Mésa a été reconstituée par M. Clermont-Ganneau, malgré quelques parties égarées, elle est actuellement au Musée du Louvre. Cette stèle en basalte noir, très compact, date de 896 et comprend 34 lignes en dialecte moabite. Le sujet de l'inscription est le récit des guerres de Moab contre le roi d'Israël et ses alliés, lors de la révolte de Mescha (Mésa) à la mort d'Akhab.

En voici la traduction, telle que je la lis dans la *Revue biblique* :

1. *Je suis Mésa, fils de Camos... roi de Moab, le Dibonite. |*
2. *Mon père a régné sur Moab durant trente ans et moi j'ai régné*
3. *après mon père. | Et j'ai fait ce sanctuaire à Camos de Qorkha | en signe de salut,*
4. *car il m'a sauvé de toutes mes chutes et il m'a fait triompher de tous mes ennemis. | Omri,*
5. *roi d'Israël, fut l'oppresser de Moab durant de longs jours, car Camos était irrité contre son pays; |*
6. *et son fils lui succéda et il dit lui aussi : J'opprimerai Moab! | C'est de mon temps qu'il parla ainsi,*
7. *et j'ai triomphé de lui et de sa maison | et Israël a péri pour toujours. Or, Omri avait pris possession du pays*
8. *de Mádaba | et [Israël] y demeura durant ses jours et le terme des jours de ses fils, durant quarante ans, et*
9. *Camos [nous] l'a rendue de mon temps. | Et j'ai bâti B'aalmé'on, et j'y ai fait la piscine, et j'ai bâti*
10. *Qaryathen. Or, les gens de Gad habitaient dans le pays d'Ataroth de toute antiquité, et le roi d'Israël s'était bâti*
11. *'Ataroth. | Et je combattis contre la ville, et je la pris, et je tuai tout le peuple,*

12. *de la ville, spectacle pour Camos et pour Moab ! |
Et je m'y emparai de l'autel de son Génie et*
13. *je le traînai devant Camos à Qiriyath | Et j'y fis
habiter les gens de Saron et de*
14. *Makharath. | Et Camos me dit : Va ! prends Nébo
sur Israël ! et j'allai*
15. *de nuit et je combattis contre elle depuis la pointe
de l'aurore jusqu'à midi et je la pris,*
16. *et je tuai tout, sept mille hommes et jeunes garçons
| et femmes et jeunes filles*
17. *et servantes, | car je l'avais voué à l'anathème envers
'Astar-Camos, et je pris de là*
18. *les autels (? ou les vases?) de Iahvé, et je les traînai
devant Camos. | Or, le roi d'Israël avait bâti*
19. *Iahas, et il y demeurait alors qu'il me faisait la
guerre, | mais Camos le chassa devant moi ! et*
20. *Je pris de Moab deux cents hommes, toute son élite,
| et je les portai contre Iahas et je la pris*
21. *pour l'annexer à Dibon. | C'est moi qui ai bâti
Qorkha, le mur des jardins et le mur*
22. *de l'arrière-ville, | et c'est moi qui ai bâti ses portes;
et c'est moi qui ai bâti ses tours, | et*
23. *c'est moi qui ai bâti le palais, et c'est moi qui ai fait
la double piscine pour l'eau au milieu*
24. *de la ville; | et il n'y avait pas de citerne au milieu*

*de la ville, à Qorkha, et j'ai dit à tout le peuple :
Faites-vous*

25. *chacun une citerne dans sa maison ! et c'est moi
qui ai fait creuser les fossés de Qorkha par les
prisonniers*
26. *d'Israël, | et c'est moi qui ai bâti 'Aroër, et c'est
moi qui ai fait la route de l'Arnon. |*
27. *C'est moi qui ai bâti Beth-Bamoth, car elle était
détruite. | C'est moi qui ai bâti Beser, car elle était
en ruines,*
28. *avec les gens de Dibon, au nombre de cinquante, car
tout Dibon est enrôlé | et j'ai placé le*
29. *nombre complet de cent [hommes] dans les villes que
j'ai annexées au pays. | Et c'est moi qui ai bâti*
30. *Mâdaba, et Beth-Diblathen | et Beth-Ba'almé'on,
et j'y ai porté les pasteurs...*
31. *..... troupeaux du pays. | Et Khoronên où
habitait...*
32. *..... et Camos me dit : Descends, combats
contre Khoronên ! et je suis descendu...*
33. *..... [nous l'a rendue] Camos de mon temps.
Et..... de là..... dix.....*
34. *..... année..... et c'est moi¹.*

1. L'authenticité de la fameuse « pierre moabite » a été plusieurs fois contestée par M. Albert Lœwy, mais M. Clermont-Ganneau a réfuté triomphalement toutes ses objections.

Il faut relire l'histoire d'Israël à cette époque pour comprendre tout l'intérêt de cette inscription. Le nom du roi Omri, cité par Mésa, était si célèbre en Orient que, même lorsque Jéhu eut détrôné son dernier successeur Joram, les Assyriens qualifiaient encore l'Israël du nord de « maison d'Omri ». Moab se trouvait dans son rayon d'influence et on dirait qu'elle n'est plus alors qu'une tribu sans indépendance et sans roi. Depuis le temps de Moïse, les Israélites s'étaient établis dans le pays; il est pourtant douteux que leur domination s'étendit jamais au sud de l'Arnon, généralement considéré comme la limite légale de Moab.

Les troubles qui suivirent la mort de Salomon lui permettent de relever la tête. Mésa se déclare fièrement le fils de son père; comme il ne se donne pas d'autre ancêtre, on peut penser qu'une nouvelle royauté commence avec lui; les premiers temps en sont prospères; il recouvre toute la plaine au-dessus de l'Arnon jusqu'à Mādaba.

Mais Omri reprend bientôt cette ville et, sans dépouiller le chef des Moabites du titre de roi, si commun à cette époque, il lui impose un tribut de cent mille agneaux et de cent mille bœufs à laine.

Des garnisons établies jusqu'aux portes de Dibon devaient assurer sa fidélité.

Après la mort d'Akhab, successeur d'Omri ¹, Mésa se révolte de nouveau et redevient maître de Mâdaba qu'il paraît considérer, non comme une conquête, mais comme une ville recouverte dont la population était déjà composée de Moabites.

Baal-Méon, aujourd'hui Ma'in, eut bientôt le même sort; Aṭaroth lui coûta plus de peine; le vainqueur traîne l'autel de son patron devant l'idole de Camos établie à Qiriyath, nom qui indique probablement la capitale religieuse. Tranchant du potentat, il remplace la population d'Aṭaroth massacrée, par des déportés pris sans doute au cœur même du pays de Moab.

Une surprise a raison de Nébo, ville située au pied de la montagne où Moïse était mort. Mésa avait fait vœu à 'Astor-Camos, peut-être la divinité parèdre de Camos, de lui sacrifier toute la population du pays : sept mille personnes du sexe masculin, sans compter les femmes et les enfants, sont immolées sans pitié.

Dans cette cité, on pratiquait vraisemblablement sur les hauts lieux le culte de Jahvé. Mésa s'empare des objets relatifs à ce culte et les humilie aussi devant Camos.

1. II *Rois*, 1, 1.

Joram, fils d'Akhab, et successeur d'Ochozias, son frère, guerroyait pendant ce temps contre les Syriens; moins heureux que son père il ne pouvait songer à réduire Moab et mettre un terme à tant d'atrocités.

Entre Mâdaba et Dibon se trouvait la ville de Iahas; Mésa nous dit formellement que le roi d'Israël l'avait prise pour point d'appui, et que Camos l'en chassa; ce roi d'Israël ne peut être que Joram, qui s'était vu forcé par la guerre syrienne de dégarnir ses garnisons de Moab et de renoncer à la lutte qu'il avait commencée.

Dès lors, il suffit à Mésa de deux cents hommes pour enlever la forteresse de Iahas qu'il annexe à Dibon, sa propre patrie.

Ici se termine le récit de ses exploits contre Israël. Mésa, très satisfait de soi, passe à la description des embellissements qu'il a entrepris, aux villes qu'il a relevées ou bâties; cependant, malgré son enthousiasme, on lit entre les lignes qu'il ne fut pas toujours facilement vainqueur; il nous avoue implicitement devoir ses succès à Camos et les avoir obtenus au prix d'odieux sacrifices. Comme plus tard devaient le faire les Carthaginois en péril, il n'hésite pas à immoler son propre fils, héritier de la couronne. De cette offrande du moins, il ne se fait pas gloire. Comment finit la lutte entre Moab et Israël? La Bible nous dit bien que ce dernier

« *s'en retourna dans son pays* », mais quel fut le motif de cette détermination ¹ ?

Peut-être les Israélites élevés depuis la mort d'Akhab dans des idées demi-païennes craignent-ils que Jahvé, auquel leur loi ne permet point d'immoler de victimes humaines, ne devienne jaloux de Kemosch ?

Peut-être les Moabites, combattant avec toute l'énergie du désespoir, les forcent-ils sérieusement à se retirer ?

Toujours est-il que Mésa croit définitif son triomphe sur Israël ; d'autant plus que les rois Joram et Ochosias, vaincus à Ramoth-Galaad, périssent bientôt de la main de Jéhu, roi de Juda.

Alors Mésa, qui ne sait pas qu'il y a en son implacable ennemi un immortel germe de vie, se réjouit et le croit perdu à tout jamais ².

Nous aurons le temps de discuter l'orgueil de Mésa pendant la halte méridienne. Elle sera délicieuse sous les ombrages du large ouâdy Oualeh où, dans les branches fraîchement feuillues, une multitude d'oiseaux célèbrent le printemps ; tandis qu'en chuchotant le ruisseau court à travers la vallée pastorale toute fleurie d'œillet, d'iris et de marguerites d'or : installation charmante sur un

1. II *Rois*, III, 27.

2. *Revue biblique*. P. Lagrange, 1901, p. 538 et ss.

tapis de hautes herbes, non encore foulées ; coin paisible pour deviser à l'aise.

On était bien là, et il faut repartir. Vers deux heures, nous remontons à cheval, trop tard pour aller à Mekaour. Au temps d'Hérode, la forteresse se dressait comme un nid d'aigle au-dessus de la mer Morte. C'est l'ancienne Machéronte, théâtre probable de la mort tragique du Baptiste. On y trouve des ruines sans intérêt, mais les souvenirs qui se rattachent à ce lieu et le voisinage des sources chaudes de Callirhoé m'avaient attirée dans un précédent voyage ; j'en aurais bien volontiers renouvelé l'excursion, mais il faut savoir se borner et nous nous dirigeons vers Mâdaba.

Ce matin nous apercevions l'emplacement d'*Aroër*, l'une des villes de Gad ; maintenant nous ferons un détour à l'ouest du côté de *Ma'in*, le *Baal-Méon*, construit par les fils de Ruben, dont le prophète Ézéchiél prédit la ruine ¹. C'est un *tell*, c'est-à-dire un monticule couvert des restes de la ville ancienne, amoncellements de décombres parmi lesquels nous remarquons des lin-teaux de portes sculptés, ornés de croix grecques.

De *Ma'in* à Mâdaba il n'y a plus qu'un court trajet ; devant nous, bâti sur une colline, le gros village émerge

1. *Nombres*, xxxii, 38. — *Ézéchiél*, xxv, 9.

des infinies nappes vertes. Bientôt nous en atteignons l'acropole naturelle, sans doute jadis couronnée d'une citadelle remplacée aujourd'hui par l'humble demeure du missionnaire catholique. Entouré de ses ouailles, il y a déjà soutenu de véritables sièges et défendu ses bédouins chrétiens, les *Azézat*, souvent menacés par les *Şoukhour*, puissante tribu du désert de l'Est.

Mådaba évoque bien des souvenirs bibliques : on la trouve pour la première fois mentionnée dans le livre des *Nombres* ¹. Les Israélites ont contourné Édom et Moab, ils sont campés à l'orient de l'Arnon et demandent à Sihon, roi des Amorréens, de les laisser passer en amis; Sihon refuse et part au-devant d'eux pour les combattre. Il est vaincu, Israël s'empare de tout le pays et même de sa capitale, *Hesbon*, enlevée antérieurement au roi de Moab. A cette occasion, le poète sacré rappelle la terrible défaite des Moabites et s'écrie :

Malheur à toi, Moab !

Tu es perdu, peuple de Kemosch !

Il a fait de ses fils des fuyards !

Et il a livré ses filles captives

A Sihon, roi des Amorréens.

1. *Nombres*, xxi, 30.

*Nous avons lancé sur eux nos traits ;
De Hesbon à Dibon tout est détruit ;
Nous avons étendu nos ravages jusqu'à Nophach,
Jusqu'à Médeba.*

[*Nombres*, XXI, 29-30].

Au moment du partage de la terre de Canaan, le Seigneur rappelle à Josué que Moïse a déjà pourvu Gad et Ruben de la portion qu'ils ont eux-mêmes convoitée ; dans l'énumération des villes comprises dans le territoire, Médeba se trouve citée ¹.

Pendant les siècles qui suivirent la mort de Moïse jusqu'au règne de David, il n'est pas expressément question de Médeba, mais bien de la région où elle est située. On peut en conclure que cette ville participa aux nombreuses vicissitudes des Israélites, et elle est nettement énoncée dans l'inscription de Mésa ; ce potentat se glorifie de l'avoir reprise.

Au temps d'Isaïe, sous le règne d'Akhaz, Médeba était au pouvoir des Moabites et l'un des lieux consacrés à leurs divinités. L'Oracle du prophète, annonçant la destruction du royaume, nous en donne l'assurance :

1. *Josué*, XIII, 10, 17.

*On monte au temple et à Dibon,
 Sur les hauts-lieux pour pleurer.
 Moab est en lamentations, sur Nébo et sur Médeba.*
 [Isaïe, xv, 2].

Quelques années plus tard la prédiction se réalise ; les Assyriens envahissent la Palestine, Médeba résonne d'effroyables cris et doit se résigner à rester longtemps sous le joug oppresseur.

En 160 avant Jésus-Christ, nous la retrouvons entre les mains de Jambri, descendant quelconque des Moabites ; Jonathas, l'un des Macchabées, règne à cette époque et guerroye contre Bacchides, général de Démétrius ; il charge son frère Jean d'aller mettre ses trésors à l'abri chez les Nabatéens au delà de Médeba, vers le Sud.

Ce que sachant : « *Les fils de Jambri sortirent de Médeba et ils s'emparèrent de Jean et de tout ce qu'il avait ; et ils partirent en emportant [leur butin]*¹. »

La vengeance ne se fait point attendre ; nous voici de nouveau en pleine aventure de razzia. Jonathas et Simon, son frère, ayant appris que les fils de Jambri préparent de grandes noces, montent vers Médeba et se

1. *Macchab.*, ix, 36.

cachent derrière la montagne; l'époux s'avance, entouré de sa famille et de ses amis, au milieu des tambourins et des cris de joie. Les Macchabées profitent du tumulte pour sortir soudainement de leur embuscade, blessent les uns, tuent les autres; et tandis que les noces se changent en deuil et les chants en larmes, ils reprennent, chargés des dépouilles ennemies, le chemin des rives du Jourdain.

Sous le gouvernement de Jean Hyrcan I^{er}, fils de Simon Macchabée, Antiochus le Pieux, roi de Syrie, meurt au cours d'une guerre contre les Mèdes; Hyrcan en profite pour entreprendre une expédition dans ce qu'on appelait les Villes de Syrie; parmi elles, Médeba est encore mentionnée: « Il prit Médeba, dit Flavius Josèphe, après un siège de six mois et de grandes fatigues pour son armée ¹ », ce qui fait supposer que la place était très fortifiée.

Quarante ans après, sous le règne d'Alexandre Jannée, cette même ville appartenait aux Juifs ².

Hyrcan II, fils de Simon, qui s'était réfugié à Pétra afin d'échapper aux embûches de son propre frère Aristobule II, offre au roi Arétas III de lui rendre douze

1. Flavius Josèphe, *Ant. jud.*, XIII, ix, 4; *Guerre de Judée*, I, II, 6.

2. *Ant. jud.*, XIII, x, 4.

villes prises auparavant aux Arabes-Nabatéens, s'il l'aide à recouvrer Jérusalem et son royaume. Si Arétas consent, on lui promet tout d'abord Médeba pour prix de ses services ¹.

On ne peut déterminer quel fut le rôle de Médeba sous la domination romaine; mais des fouilles et des découvertes archéologiques journalières prouvent amplement que c'était une ville importante avec un forum, des temples et autres édifices.

Quand, avec Constantin, le christianisme put enfin s'exercer librement en Palestine, Médeba devint le siège d'un évêché, il en est question au concile de Chalcédoine en 451 comme d'une cité nabatéenne; il ne faut pas oublier que l'ancien royaume de Nabat faisait alors partie de la province romaine d'Arabie qui s'étendait vers le nord.

Qu'est devenue Médeba dans la suite? Vraisemblablement, elle subit le sort des autres villes qui se trouvèrent sur le passage du grand destructeur persan Chosroès, conquérant de toute la Syrie chrétienne ².

Rien n'indique sa reconstruction à l'époque des Croisades; elle reste pour nous ensevelie sous ses ruines pendant treize siècles.

1. *Ant. jud.*, XIV, 1, 4.

2. *Revue biblique*. P. Séjourné, 1892, p. 617 et ss.

En 1880, *les Azézat*, bédouins chrétiens, quittent le Kérac et viennent s'établir sur l'emplacement de la vieille Médeba biblique. Ces nouveaux citoyens bâtissent la bourgade moderne formée de pauvres habitations en pierres sèches qui cachent, pour la plupart, des restes d'églises, des substructions de basiliques, et par-dessus tout des mosaïques du plus haut intérêt. En vérité, Mâdaba peut être appelée la ville des mosaïques; dans quelque demeure que nous entrions, les propriétaires sont occupés à laver le sol pour nous permettre de considérer leurs superbes pavements et obtenir de notre satisfaction le « bakchiche » réglementaire.

C'est ainsi que dans une misérable maison, construite sur les fondements d'une église, nous admirons une mosaïque fine et ornementée avec une inscription grecque célébrant la Vierge Marie et son principal titre de gloire. En voici la traduction, d'après la *Revue biblique* :

« En regardant la Vierge Marie, Mère de Dieu, et Celui qu'elle a enfanté, le Christ souverain Roi, fils unique du Dieu unique, sois pur selon l'esprit et selon la chair et selon les œuvres, afin que tu puisses purifier par tes prières le peuple mortel lui-même. »

Touchante recommandation à qui venait prier dans ce sanctuaire.

Il faudrait des semaines pour étudier et relever toutes ces œuvres d'art. Ici ce sont des plis de draperies esthétiques, des bordures d'une composition charmante; plus loin, des cigognes, des renards, des arbres chargés de fruits reproduits avec une extrême délicatesse dans une pièce qui a dû servir de salle à manger.

Mais le soir approche et je veux surtout revoir la suprême merveille de Mâdaba, *la carte mosaïque* retrouvée en automne 1896 : découverte qui contribue, avec celle de la stèle de Mésa, à la gloire du pays de Moab, capable de conserver de tels trésors.

La communauté grecque de Mâdaba, augmentant de jour en jour, avait besoin d'une église; elle résolut de relever, sans même toucher aux fondations qu'on voyait encore à fleur de terre, une basilique depuis longtemps détruite, située au nord de la ville.

Les Grecs se bornèrent donc à élever des murs neufs à la place des anciens, et c'est une fois l'édifice terminé que, voulant commencer le dallage régulier, ils trouvèrent les restes des mosaïques dont la basilique avait été jadis entièrement pavée.

Malheureusement les travaux de reconstruction leur avaient déjà porté un coup fatal et ces précieux débris eussent été absolument perdus sans l'arrivée providentielle du P. Cléophas, bibliothécaire du couvent de

Jérusalem; il sauva du moins les vestiges de cette mine inépuisable de renseignements sur la topographie de la Palestine au temps passé.

La carte commence au Delta du Nil et se prolongeait sans doute, à en juger par certains fragments conservés, jusqu'au nord de la Syrie et d'Antioche. Cette dernière partie a été détruite; mais ce qui reste me semble le plus intéressant, c'est Jérusalem et ses environs, le Jourdain, la mer Morte, le pays de Moab et les villes des Philistins.

On voit la contrée se déployer de l'ouest à l'est avec ses montagnes, ses vallées, ses rivières et ses cités; les noms sont écrits en capitales grecques, les villes ont leur physionomie d'alors, toutes les particularités du terrain sont fidèlement rendues.

La montagne de Judée est noire; les assises pierreuses des collines sont variées par petites masses de différentes couleurs.

Au contraire, la vallée du Ghôr, la plaine de Saron et le désert sont en blanc mat, tandis que le massif du Sinaï est teinté de rose.

Les détails sont d'une naïveté qui les rend vivants : dans le Jourdain se jouent des poissons; le Nil y ajoute des anguilles; le bleu faisant défaut, la mer Morte a été représentée un jour d'orage : fond vert avec des bandes noires; l'artiste y fait voguer deux voiliers.

On traverse le Jourdain sur des ponts de bois indiqués en jaune; non loin une source vert clair forme un petit bassin au milieu d'un rocher brun d'où s'élancent des arbustes, et dans les vastes étendues du pays de Galaad un lion poursuit une gazelle.

Le chef-d'œuvre du mosaïste est certainement le pays de Moab; il le peint avec une âme de patriote, si bien que les gens de Mâdaba reconnaissent facilement certains lieux.

Voici l'Arnon (ouâdy Modjib) et le torrent de Zared (ouâdy el-Hesa), encaissés entre les montagnes et marqués par un filet blanc qui serpente dans la verdure; voici le Kérac dont la forteresse se dresse droit au-dessus.

L'indication des villes n'est pas moins heureuse. Jérusalem est traitée avec l'honneur qui lui est dû et occupe sur la carte une place analogue à celle qu'on réserve à Paris dans nos vieilles cartes de France; c'est un véritable plan de la ville sainte, telle qu'elle existait au v^e ou vi^e siècle de notre ère, avec ses portes, ses rues, ses édifices, ses colonnades et ses portiques. La basilique du Saint Sépulture apparaît, si clairement marquée, que quand on l'a vue il est impossible de ne pas la reconnaître à sa place.

Puis c'est Jéricho avec ses murailles et ses palmiers; la place ovale de Lydda, la grande rue de Gaza con-

duisant à une basilique, la fontaine où Philippe baptisa l'eunuque éthiopien et tant d'autres choses reproduisant l'image exacte de ce que l'artiste avait sous les yeux et répondant absolument aux descriptions des premiers pèlerins ¹.

Je resterais indéfiniment penchée sur la rustique balustrade qui entoure cette précieuse mosaïque, d'un prix inestimable pour la connaissance de la Terre Sainte ; j'aime à y distinguer les localités que j'ai tant de fois visitées, les montagnes et les vallées que j'ai si souvent parcourues ; c'est la meilleure carte de géographie où je puisse encore m'instruire du pays aimé !

Blasé sur sa richesse, le moine, portier de l'église, trouve la séance trop longue et nous presse de sortir ; il me rappelle le cri strident des gardiens de musée : « Messieurs, on ferme », qui interrompt brusquement l'extase de l'amateur devant un Botticelli ou un Fra Angelico dont il ne peut détacher son regard.

Nous reprenons le chemin du presbytère... Des nomades comme nous ont perdu l'habitude de dormir dans des maisons closes ; cependant nous ne saurions refuser l'hospitalité cordiale d'Abouna Yousef ² qui m'a déjà accueillie maintes fois avec tant de bienveillance.

1. Voir détails *Revue biblique*. P. Lagrange, 1897, p. 165 et ss.

2. Dom Manfredi, missionnaire de nationalité italienne.

Je laisse, pour ce soir, mes murailles de toile et renonce à regret aux sérénades nocturnes des cigales et des grillons de Galaad.



HALTE SOUS UN PALMIER DOUM

Le Seigneur parla à Moïse et dit :
« Monte sur cette montagne
d'Abarim, sur le mont Nébo, au
pays de Moab, vis-à-vis de Jéricho ;
et regarde le pays de Canaan que
je donne en propriété aux enfants
d'Israël. »

[Deutéronome, xxxii, 48-49].

23 mars.

La pauvre petite église, blanchie à la chaux, est aujourd'hui en fête ; la décoration est tout à fait modeste.

Les sœurs arabes l'ont ornée de feuillage, et de grosses fleurs, en papier rouge, se mêlent aux torsades de mousseline.

C'est le Dimanche des Palmes. Pas une place vide ; tous les bancs sont remplis. La procession précède la messe ; un rameau d'olivier à la main, chacun suit dévotement le clergé ; les enfants marchent en tête et chantent de bien bon cœur, accompagnés par les oiseaux qu'on entend becqueter les vitres.

Puis les bédouins de Mâdaba s'approchent de la table sainte pour remplir le devoir pascal ; les hommes sont drapés dans leurs larges *abayes* ; les femmes enveloppées du *haïk* en calicot blanc ; et le soleil entre joyeusement par les fenêtres, illuminant de ses rayons d'or cette nouvelle Cène, d'une si touchante simplicité.

La cérémonie terminée, nous disons adieu et merci au bon curé dont les paroissiens se pressent et s'alignent pour assister à notre départ. Nous saluons de nos meilleurs sourires ces braves gens qui nous ont tant édifiés.

De Mâdaba, en cheminant au nord-ouest, nous atteignons, en une heure et demie, les cimes les plus hautes des Abarim, le Pisgha et le Nébo¹.

La montagne, appelée par les Arabes le djébel Néba, est en ce moment couverte de bouquets d'asphodèles ; c'est un luxe de fleurs de toute espèce : d'anémones

1. *Nombres*, xxxiii, 47. — *Deutéronome*, xxxii, 48-49 ; xxxiv, 1. — *Jérémie*, xxii, 20.

écarlates, d'œillets roses, de touffes de mauves pâles ; c'est un parterre d'iris violacés, de marguerites blanches et jaunes, délicieuse mosaïque naturelle sur laquelle nous piétons sans pitié.

Quand les pèlerins allemands du moyen âge furent sur le point d'aborder, l'un des leurs, le P. Faber, nous raconte qu'on les appela sur le pont en criant : « O seigneurs pèlerins, montez vite, car voici apparaître la terre que vous avez tant désiré voir, la Terre Sainte, la terre de Canaan, la terre glorieuse » ; et ils aperçurent, voilée à l'horizon, la côte de Syrie.

Nous serons mieux favorisés, le temps est clair ; et c'est une bonne fortune, rare récompense de l'ascensionniste, de pouvoir jouir aussi complètement du splendide panorama qui se déroule devant nous. S'il y a un endroit propice pour voir la *Terre Promise*, c'est bien celui-ci préparé par Dieu lui-même pour montrer au libérateur du peuple choisi, cette terre qu'il était condamné à ne jamais fouler.

La vue embrasse la longue chaîne de montagnes qui s'étend d'Hébron jusqu'en Galilée ; à nos pieds s'ouvre la vallée du Jourdain ; on découvre 'Ain-Djédy, une grande partie de la mer Morte et, juste en face, au-dessus des falaises qui la bordent, Jérusalem et Bethléem se distinguent si nettement qu'on en pourrait compter les

églises et autres monuments; enfin, à droite, tout au nord, se dresse la haute pyramide du *Djébel esch-Cheik*, — l'Hermon, — *le vieillard des Monts*, toujours grandiose dans sa robe de neige ¹.

Aaron mourut sur le mont Hor; de là son regard à demi éteint ne put apercevoir que le désert et les montagnes dénudées d'Édom, punition de sa condescendance devant l'adoration du veau d'or.

Moïse n'avait qu'une fois manqué de confiance en Dieu et était resté fidèle à sa mission; aussi devait-il, avant de fermer les yeux, contempler, de ces hauteurs prédestinées, l'héritage réservé aux enfants d'Israël.

Toutefois, est-ce bien exactement sur la cime indiquée maintenant pour celle du Nébo que le prophète jouit de cette consolation suprême? Au contraire, tout porte à croire qu'il se trouvait alors sur un sommet voisin, le rās Siagha, couronné par des ruines d'église et où le coup d'œil panoramique est au moins aussi beau.

De plus, la description du lieu de la vision et de la mort de Moïse, donnée par Sylvie d'Aquitaine, concorde davantage avec la topographie du djébel Siagha actuel.

La sainte, venant dans le sens inverse, n'a pu gravir « à dos d'âne » les durs escarpements du « *Nabau* »,

1. *Deutéronome*, xxxiv, 2-3.

infiniment plus raides que les abords du monticule où nous avons fait notre première halte, et nous descendons, en effet, à *Ayoun-Mousa*, « les sources de Moïse », par une pente abrupte sur laquelle nos mulets ont peine à fixer leur pied ordinairement si sûr ¹.

Une grotte, ornée de stalactites, tendue de capillaires et de mousses, sert de berceau à des sources jumelles.

Nées dans la fraîcheur et le silence, elles forment de multiples filets d'eau : gracieuses cascades et ruisseaux limpides vont se perdre dans la vallée et la fertiliser. Semblables aux pensées sorties de la retraite paisible du solitaire qui se répandront en idées généreuses et renouvelleront des vies humaines, prêtes à se dessécher au milieu du tumulte des cités.

Des figuiers branchus ombragent la caverne, campés à son entrée comme deux plantons de garde; des rosiers sauvages, des fougères, des lianes et des ronces échevelées, s'enlacent autour du porche, baignant dans l'eau transparente leur très jeune verdure; de la cascade ruiselle une pluie de gouttelettes brillantes, qui étincellent au soleil comme des myriades de diamants jetés à l'aventure.

1. *Sanctæ Silviæ Aquitaniæ peregrinatio ad loca Sancta*, Gamurrini, Romæ, 1887.

Dès qu'en ces contrées il y a moyen de s'imprégner d'humidité et d'étancher sa soif, une végétation folle et encombrante reprend ses droits et surgit de toute part.

Comment faire comprendre à ceux qui n'ont jamais quitté nos pays verdoyants le charme et la bénédiction de l'eau dans l'Orient brûlé?

La mélodie cadencée de la bienfaisante chute d'Ayoun Mousa nous accompagne une partie du temps, durant l'interminable descente, par des sentiers incertains, qu'il nous faut effectuer jusqu'au commencement du *Ghôr*.

Le Ghôr correspond au nord de la mer Morte, à l'Arabah, la grande vallée du sud; il s'allonge vers la mer de Tibériade, tandis qu'elle descend à la mer Rouge où nous l'avons saluée.

La paix est dans le ciel; pas un nuage, pas un souffle. Quel charmant bivouac et quelle soirée exquise au bord de la jolie rivière *Madjerah-Aquoua*! Elle court, au milieu de riantes prairies à hautes herbes, entre un petit rideau de saules et de trembles argentés.

On entend le rappel du bétail: les bœufs, les vaches, les brebis, les chèvres noires, viennent s'abreuver dans un bassin naturel tout proche, et le chalumeau des bergers voisins nous fait une agréable musique discrète.

C'est un tableau flamand sous un ciel d'azur inconnu là-bas.

Passé une caravane de marchands se rendant à Kérac ; ils demandent à camper auprès de nous... Ce sont gens d'assez mauvaise mine ; nous refusons cette société et les prions de continuer leur chemin.

Le soleil a disparu. La campagne est inondée de rosée. Il ne reste plus à l'horizon qu'un point vermeil comme un pétale de fleur.

Assise devant ma tente, je jouis du crépuscule plein d'harmonie, passage très nuancé de la lumière à l'ombre. Le silence de la nature est si complet, l'atmosphère d'une telle limpidité que les moindres sons s'entendent double.

Le recueillement nous gagne et instinctivement nous nous mettons à parler tout bas comme dans un temple.

Alors les étoiles s'allument... d'abord on les compte ; bientôt le ciel en est illuminé et elles font cortège à la lune. Admirablement douce à regarder, diaphane et sereine, la *Reine des nuits* argente en un instant l'immense étendue du Ghôr !

Je ne puis me résigner à fermer ma tente et je prolonge indéfiniment cette avant-dernière veillée à laquelle je devrai une des plus fortes impressions de grandeur et de paix que j'aie éprouvées de ma vie.

Plus heureuse que Moïse, resté sur les monts Abarim, j'entre pour la sixième fois dans la *Terre des Promesses*.



NOS TOUARA

Jéricho était fermée et barricadée devant les enfants d'Israël. Personne ne sortait, et personne n'entrait. Le Seigneur dit à Josué : « Vois, je livre entre tes mains Jéricho et son roi, ses vaillants soldats. Faites le tour de la ville... »

[Josué, vi, 1-2-3].

24 mars.

Longue étape à fournir aujourd'hui par mes compagnons qui n'ont jamais goûté « *la Mer Salée* » et ne peuvent se dispenser de lui rendre visite.

Dès l'aube, au moment où la nature, sortant de son repos, s'éveille toute fraîche et se pare, nous nous met-

*

tons en route. La traversée monotone de la plaine du *Ghôr* doit être infernale en plein été. Malgré la saison et l'heure matinale, nous sommes déjà à moitié rôtis.

Çà et là, nous évitons des buissons épineux de nabkas. Des troupeaux, las de soleil, s'abritent sous des groupes de caroubiers et de térébinthes. Cependant les pluies d'hiver ont alimenté de petites rivières, non encore desséchées, et nous devons les passer à gué à la grande désolation de nos moukres obligés de décharger, à tout instant, les pauvres mules qui risquent de s'embourber sous nos pesants bagages.

Sur des tertres gazonnés s'aperçoivent de nombreux dolmens, mais le temps presse, nous ne nous arrêterons pas.

Bientôt le cours du Jourdain s'annonce par des roseaux gigantesques, des joncs touffus, des papyrus dans lesquels nos bêtes se frayent difficilement un chemin.

Nous passons... Les rangs serrés des halliers, séparés quelques secondes, se referment derrière nous et ne garderont point l'empreinte de nos traces fugitives.

Maintenant, c'est un bois merveilleux avec de hauts arbres sur lesquels sont posés des ramiers, des fauvettes et des tourterelles ; de vrais arbres forestiers dont nous avons oublié l'existence, de vieux chênes séculaires, des

frênes, des peupliers-trembles avec des dessous d'aubépines blanches et roses prodigieusement fleuries : leur vue nous surprend et nous charme. Je quitte ma monture pour me promener à pied dans ce beau parc abandonné.

Les tapis sont étendus à terre dans une clairière où nous déjeunerons... Sous la voûte verte pas une feuille agitée et l'ombre descend paisiblement sans qu'aucun souffle ne la vienne troubler.

Les oiseaux effarouchés ont interrompu leurs symphonies. J'entends un petit bruit très doux, un petit clapotement, un murmure : c'est le fleuve du Baptême ; il coule à quelques pas, nous rappelant que sur ses bords le Père présenta *le Christ* à l'humanité comme *son fils bien-aimé en qui Il s'est complu* [S. Matth., III, 17].

Les exégètes discutent la place exacte du gué de Béthabara et le situent à différents endroits ; je leur laisse le goût de démêler de telles énigmes ; il me suffit de savoir que l'eau du Jourdain a été sanctifiée par la présence de l'*Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde* ; il me suffit que Jésus ait parcouru ces lieux où Il choisit les premiers disciples, et j'entends André crier à Simon son frère : « *Nous avons trouvé le Messie.* » Il l'amène, Jésus le regarde et lui dit : « *Tu es Simon, fils de Jonas, tu seras appelé Céphas (ce qui signifie Pierre)* » [S. Jean, I, 35 et ss.].

C'est donc près des berges du Jourdain que l'Église fut formée.

Depuis six semaines, j'ai suffisamment repassé mon histoire sainte ; il est temps de laisser la loi de crainte pour la loi d'amour. Je ne relis pas les textes qui relatent le passage du peuple hébreu à la suite des prêtres portant l'Arche d'alliance ¹. Je ferme ma bible et j'ouvre l'Évangile... L'Évangile, c'est l'oasis qui réjouit après la lecture de l'Ancien Testament souvent aride comme le désert, âpre comme les granits du mont Sinaï!

Il y a quelques années, on traversait le fleuve sur une sorte de caisse décorée du nom de bac ; on y entassait pêle-mêle gens et bêtes de somme. Depuis, une passerelle a été construite ; c'est le « Pont du Jourdain », entreprise fort lucrative. Le gardien possède un soi-disant tarif établi par le gouvernement ; mais serait-il turec s'il ne prélevait son « bakchiche » particulier, sur l'infortuné voyageur capable de l'oublier?

Notre caravane composée d'une cinquantaine de personnes, sans compter les animaux, est une fameuse aubaine, et le bonhomme, ne nous croyant pas au courant des usages, espère, en notre honneur, élever le plus possible le taux du péage ; lui et ses acolytes cherchent

1. *Josué*, III, 14 et ss.

à nous persuader que nous serons traités en amis ; ils se disputent, vocifèrent, ne peuvent arriver à établir leur compte et remplissent l'air de cris assourdissants.

Nous leur jetons nos *medjidiehs* et prenons la file pour nous engager sur le pont : deux cavaliers n'y pourraient marcher de front.

De l'autre côté, les touristes de la mer Morte me quittent. Ils devront galoper ferme à travers le désert de Juda, s'ils veulent rentrer avant la nuit.

Sortie du lit de verdure, je chemine d'abord au milieu de hautes dunes dans lesquelles croissent quelques chétifs tamaris ; puis vient la grande plaine sablonneuse d'où j'aperçois, fermant la vallée du Jourdain, l'Hermon superbe, qui nous regarde passer.

Voici, marqué par un groupe d'arbres, l'emplacement de *Guilgal*, campement des Israélites après la sortie du Jourdain ; Josué y dressa les douze pierres qu'il avait prises dans le fleuve ¹.

Inutile d'avoir recours au son des trompettes pour faire crouler les murailles de la moderne Jéricho. *Er-Riha*, misérable bourgade, a remplacé la « Ville des Palmiers » et ses fortifications consistent seulement en haies impénétrables formées de cactus et d'aloès.

1. *Josué*, iv, 19 et ss.

En esprit, je rencontre sur ce vieux sol célèbre l'aveugle que sa *foi a sauvé*¹. Plus loin, le chef des publicains m'apparaît, monté sur son sycomore : humble, il demande uniquement à voir passer Jésus ; mais le Maître l'appelle et veut habiter chez lui ; parce qu'Il sait que Zachée l'a déjà reçu dans son cœur par la foi et l'amour !

Je me remémore aussi la belle parabole des Mines² tombée ce même jour des lèvres divines et terminée par cette sentence effrayante : « *On donnera à celui qui a déjà, et il sera dans l'abondance ; mais, à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il a*³ », principe en faveur chez les Nabatéens.

En effet, dans les affaires de ce monde, on n'hésite pas d'ordinaire à confier beaucoup à celui qui a su faire valoir le peu qu'on lui avait remis d'abord ; et, au contraire, on enlève ce qu'on avait donné à qui n'en tire aucun profit ; ce que le prodigue gaspille, ce que le paresseux laisse stérile ne doit pas être perdu pour tous ; le don échappé de leurs mains tombera dans le fond commun à l'humanité ; d'autres, plus laborieux et plus intelligents, s'en rendront dignes et le feront fructifier.

1. *Saint Luc*, xviii, 35 et ss.

2. La mine attique valait 100 drachmes, environ 95 francs.

3. Parabole des Mines : *Saint Luc*, xix, 12 et ss. — Parabole des Talents : *Saint Matthieu*, xxv, 14 et ss.

De même, dans l'ordre du salut, Dieu octroie de nouvelles faveurs à ceux qui font bon usage de celles déjà reçues.

Il retire ses grâces aux âmes lâches incapables d'en profiter et les répand en abondance sur les âmes vigilantes, fidèles à accroître leurs biens spirituels.

Hélas ! je suis tirée de mes réflexions par la rencontre d'une bande de Cook conduite par deux ou trois drogmans importants qui les débarquent au Jordan-Hôtel ; les *Misses*, affublées d'une façon peu esthétique, se précipitent sur le tea, la bière et les sandwiches ; une dizaine de voitures attendent leurs clients pour remonter à Jérusalem.

Sur nos chamelles et nos mules, nous avons oublié les breaks et les landaus ; cette civilisation moderne me fatigue et m'ahurit. Je fuis ces gens bruyants et je regrette encore une fois mes déserts d'Arabie où l'on respirait à l'aise et où je songeais tranquille dans le silence de l'infini.

Nous camperons, à une demi-lieue au nord, sur une hauteur protégée par le Mont de la Quarantaine, près d'*Aïn Sultan*, la fontaine d'Élisée ¹.

1. II *Rois*, II, 19-20-21-22. Ce fut dans cette fontaine que le Prophète jeta du sel pour l'assainir ; contrairement à l'eau de Mara redevenue amère après le passage d'Israël, celle-ci est restée douce.

C'est déjà l'été à Jéricho, la moisson de l'orge est terminée. Clôturés par des nopals et de hauts figuiers de Barbarie, demeure des chacals, les jardins sont dans toute leur beauté : pleins d'orangers fleuris et de grenadiers dorés qu'enlacent des vignes prodigieuses, pleins de roses et de jasmins ; ils sont traversés en tout sens par de multiples filets d'eau vive qui font sourire la verdure. Leur odeur exquise embaume nos tentes ; c'est l'odeur d'Orient dont le parfum enivrant ne se peut définir.

Avec quelle majesté le soleil se couche ! La petite Jéricho paraît comme un point lumineux au milieu de son oasis, la grande plaine du Ghôr est toute envermeillée ; à droite, on devine la mer Morte. Là-bas... là-bas, du nord au sud, fermant l'horizon, se dressent les hautes crêtes bleuâtres de Galaad et de Moab... J'en avais si souvent rêvé... Elles m'ont à présent livré tous leurs secrets ; je regarde longuement leur ligne immuable, toujours attirante.

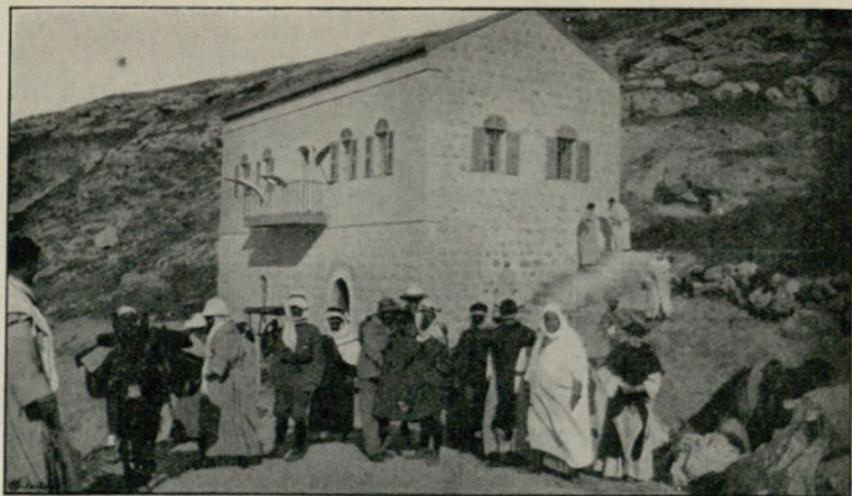
Le trot des chevaux se rapproche... Il est tard, nos excursionnistes arrivent affamés... On se met à table ; mais la gaîté des beaux jours du désert a disparu et une sombre mélancolie préside à ce dernier souper pris ensemble. Adieu les joies saines de notre vie aventureuse ; adieu les habitudes austères et simples auxquelles nous nous étions si vite accoutumés, adieu les intermi-

nables conversations remplies de cordialité et d'intérêt où chacun apportait sa part de science et de bonne humeur!

Pour dissiper une telle tristesse, nos bédouins improvisent un ballet vraiment original ; c'est une ronde, où se tenant par le bras avec des contorsions comiques, ils fléchissent régulièrement sur leurs jarrets et s'accompagnent d'une musique barbare et de refrains rythmés. Puis l'un d'eux, le coryphée, brandit une large épée et fait reculer ou avancer les autres figurants en leur frôlant le visage de son arme : c'est la danse du sabre. Éclairés par la lune dans son plein, leurs poses féroces, leurs longues dents blanches de carnassiers, leurs yeux fauves les font ressembler à des êtres fantastiques, à des diables d'ombres chinoises. Les soldats du Kérac, qui ont remplacé l'escorte engagée à Ma'ân, prennent part à la fête, et ce vacarme, entremêlé de coups de feu, se prolonge fort avant dans la soirée.

Tout bruit humain a cessé... On n'entend plus que les gémissements des chacals. La nuit se fait solennelle. Nos tentes, dont les plis renferment tant de souvenirs fortifiants, se profilent toutes blanches sur la montagne intensément noire où Jésus fit sa grande retraite avant d'annoncer au monde l'Évangile ¹.

1. *Saint Matthieu*, iv, 1 et ss. — *Saint Marc*, i, 42-43. — *Saint Luc*, iv, 1 et ss.



RETOUR — LA FONTAINE DES APOTRES

Je suis dans la joie quand on me dit :
Allons à la maison du Seigneur !
Nos pieds s'arrêtent
Dans tes portes, Jérusalem !

[Ps. cxxii].

25 mars.

Il est sept heures. La messe d'actions de grâces est terminée. Les moukres replient nos tentes et la levée du camp a quelque chose de funèbre... C'est fini... dans ces pauvres toiles s'en va un petit morceau de mon existence; le soir, mon regard les cherchera vainement au fond des lointains.

Brusquement, plus d'arbres, plus de verdure, plus de fleurs, nous nous enfonçons dans les défilés des tristes montagnes de Judée : c'est le royaume des pierres.

La rencontre de quelques caravanes qui se rendent de Jérusalem à Jéricho est le seul incident de la première partie de notre route; les chameaux se suivent à la file, reliés les uns aux autres par une corde qui serre leur mufle; ils avancent lentement en tirant la langue et paraissent, sauf quelques rares grognements, accepter avec résignation leur pénible et humiliante destinée.....

Je vais donc revoir tous les lieux chers et familiers dont je reviens, à chaque voyage, consolée et vaillante.

A midi, halte au *Khan du Bon Samaritain*.

Est-ce en souvenir de la pieuse légende qui place ici le touchant épisode rapporté par saint Luc ¹?

Des amis de Jérusalem viennent, eux aussi, y exercer *la miséricorde* envers nous. Pour notre retour ils ont « tué le mouton ». Assis, les jambes pendantes, sur de tout petits ânes, ils nous apportent un repas copieux.

Plus loin, sur la terrasse du petit café arabe bâti auprès de la « *Fontaine des Apôtres* », les professeurs de l'École biblique guettent notre arrivée et nous accueillent avec de fraternelles ovations, auxquelles

1. *Saint Luc*, x, 30-38.

nous répondons en brûlant tout ce qui nous reste de poudre. On est heureux de nous retrouver sains et saufs; car, malgré l'absence du téléphone, les nouvelles, vraies ou fausses, se propagent très vite au désert. La petite alerte *Haoueïtâte* est parvenue, je ne sais par quelle voie, jusqu'à Saint-Étienne; et, en attendant nos dépêches rassurantes envoyées de Kérac et de Mâdaba, on nous considérait comme prisonniers de quelque grand cheik sauvage.

Fiers de notre gloire, nous montrons nos trésors : les dénekés sont pleins d'estampages, — j'aurai l'honneur de rapporter en France, pour être communiqués à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, les résultats des recherches épigraphiques faites à Pétra, — les carnets sont couverts de notes prises pour les amis absents, les cartons regorgent de photographies inédites.

....Mais le soleil baisse, il faut suspendre nos intarissables récits et nous presser de monter à Jérusalem.

Voici, à gauche, le village d'Abou-Dis, dont les bédouins ont le monopole d'accompagner les étrangers à Jéricho et vivent de l'ancienne mauvaise réputation de la route, autrefois infestée par les Arabes pillards.

Voici Béthanie et la tour du Château de Lazare sortant des fouillis de cactus géants.

Quelques malheureux affligés de la terrible maladie

biblique s'acheminent piteusement vers la léproserie de la vallée du Cédron; rien de plus navrant à considérer; leurs faces sont hideuses; ils ont le nez rongé, deux trous béants à la place des yeux et, en nous entendant passer, ils tendent des bras privés de mains.

Au tournant de la montagne des Oliviers, sur la colline de Moriah, Jérusalem apparaît!

Nous saluons la Ville Sainte, point central de toute l'histoire du monde... Bientôt nous prierons, non plus sur le sommet saisissant du Sinaï, où, entouré d'éclairs et de tonnerre, Iahvé s'est révélé terrible, ne parlant que de ses justices et de ses vengeances; mais sur la cime rédemptrice du Calvaire où le Christ, doux et fort, n'entretient plus l'humanité que de pardon et d'amour!

TABLE

Dédicace.....	v
Lettre-Préface..	vii
De Suez au Sinaï.....	1
Du Sinaï à Ma'ân.....	105
Pétra.....	185
En Transjordane.....	221

Carte du Sinaï (itinéraire de Suez à la Mer Morte).....	1
Carte de la Mer Morte (itinéraire de Kérak à Jérusalem)	221



11060

